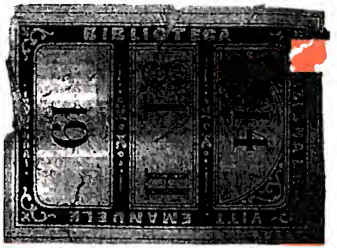
Digitized by Google


BIBLIOTECA
VITT · EMANUELE

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

*Dedit illi Scientiam Spiritus.*

*et Sensu implevit cor illius.*

14.31.H.19

# LE CHRETIEN PAR LE SENTIMENT.

*Sedebit populus meus in pulchritudine pacis & in tabernaculis fiduciæ, & in requie opulentâ.* Isaiæ, cap. 32.

TOME PREMIER.

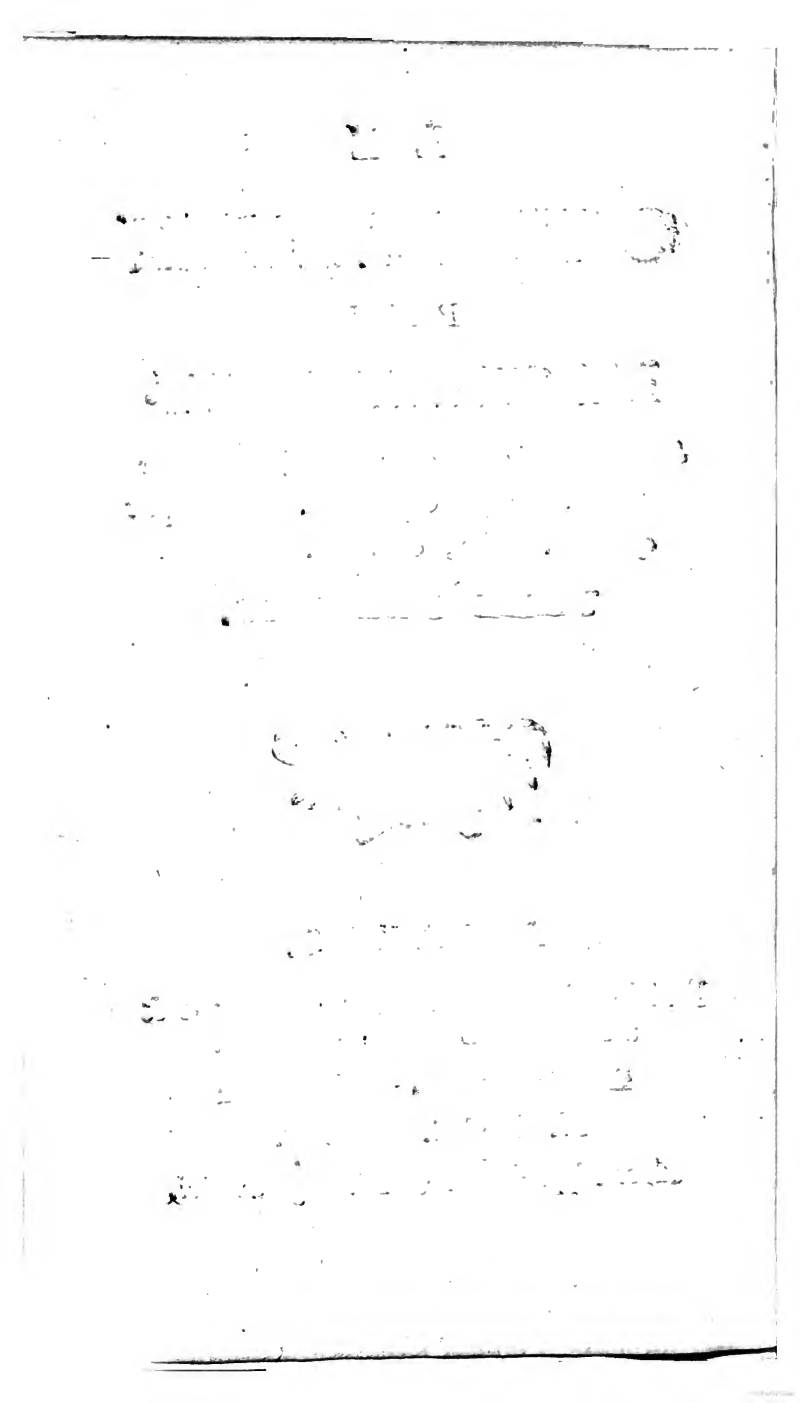
BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE
BIBL. NOM. PROF. ROM. IHS

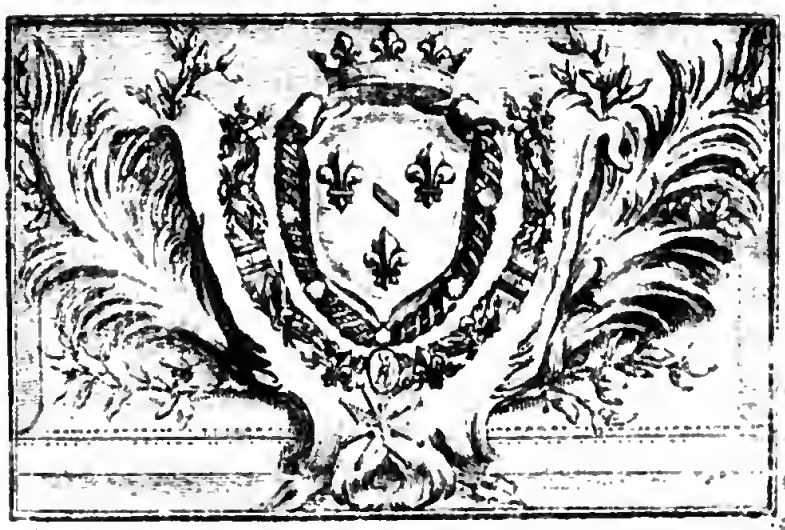
A PARIS,

De l'Imprimerie de LAMBERT, rue & à côté de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXIV.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*





A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

*MONSEIGNEUR*

LE COMTE

*DE CLERMONT,*

PRINCE DU SANG,

*MONSEIGNEUR,*

*Cet Ouvrage devoit être naturellement dédié à* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME; *j'y trace l'éloge de*

*l'homme que la connoiſſance & l'amour de la vérité rendent veritablement grand. L'équité de mon Lecteur ſuppléera à la modeſtie de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME: *il appliquera mes traits au caractere d'un Prince auſſi recommandable par la gloire de la ſageſſe, qu'illuſtre par la grandeur de l'origine. Il y a tout lieu d'eſpérer que le Public accueillira favorablement cet eſſai de mes productions: l'honneur que* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *a bien voulu me faire d'en accepter l'hommage, eſt un préſage heureux de la bienveillance de mes Lecteurs. J'ai celui d'être avec le plus profond reſpect,*

*MONSEIGNEUR,*

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
P. FIDEL, Cap.

# TABLE
## DES CHAPITRES
*& Sections qui ſont contenus dans ce premier Volume.*

### PREMIERE PARTIE.

*LA Religion Chrétienne ſenſible à l'eſprit,* Page 23
CHAPITRE I. *Que l'idée d'un Dieu Créateur entraîne néceſſairement le devoir du culte.* 30
SECT. I^e. *Que le ſpectacle des beautés de la nature inſpire naturellement à l'homme le culte de Dieu.* 32
SECT. II^e. *Que les ouvrages de la nature faits pour les beſoins de l'homme lui inſpirent naturellement le culte de Dieu.* 47
SECT. III^e. *Que la prééminence de l'homme ſur les ouvrages de la nature lui inſpire naturellement le culte de Dieu.* 59
CHAP. II. *Que la Révélation a dû ramener l'homme miſérable à l'eſprit du vrai culte.* 84

SECT. I^e. *Que la Révélation conduit l'homme à l'eſprit du vrai culte, par l'hiſtoire qu'elle lui apprend de la cauſe de ſes malheurs.* 91

SECT. II^e. *Que la Révélation conduit l'homme à l'eſprit du vrai culte par le rapport de ſa raiſon avec les vérités révelées.* 102

SECT. III^e. *Que la Révélation conduit l'homme à l'eſprit du vrai culte par les caractères de Divinité dans les vérités révélées.* 113

SECT. IV^e. *Que la Révélation conduit l'homme à l'eſprit du vrai culte par la certitude des vérités révélées.* 127

SECT. V^e. *Que la Révélation conduit l'homme à l'eſprit du vrai culte malgré la contradiction apparente des vérités révélées.* 164

CHAP. III. *La deſcente du Meſſie prédit par les Prophétes.* 175

SECT. I^e. *L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par les beautés de l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt.* 177

SECT. II^e. *L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par l'accompliſſement des prophéties en la perſonne de Jeſus-Chriſt.* 193

SECT. III^e. *L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par la conformité du cul-*

*te même de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt avec les Prophéties.* 213

CHAP. IV. *L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par l'authenticité des faits évangéliques.* 233

CHAP. V. *L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par l'établiſſement de l'Evangile contre les régles de la prudence humaine.* 256

CHAP. VI. *L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par l'accompliſſement ſucceſſif des prophéties de Jeſus-Chriſt.* 271

CHAP. VII. *L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par la conſidération des grandeurs des hommes religieux.* 294

CHAP. VIII. *L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte malgré l'obſcurité de la foi.* 312

CONCLUSION *de la premiere Partie.* 335

*Fin de la Table.*

# *ERRATA*

## du premier Volume.

*Page* 44, *ligne* 3, multipliez ces univers, *lisez*, cet univers.

*Pag.* 44, *lig.* 26, ne vous annonceroit-il, *lisez*, annonce-t'il.

*Pag.* 57, *lig.* 13, groſſier lapon, *lisez* ruſtre lapon.

*Pag.* 156, *lig.* 23. Naham, *lisez* Nahum.

*Pag.* 308, *lig.* 18, préférent, *lisez*, préféreront.

# PRÉFACE.

SENTIMENT de l'eſprit, ſentiment du cœur; quel homme n'eſt pas épris de ces deux affections de l'ame, ſoit par le deſir de la vérité qu'il cherche, ſoit par l'attrait du vrai plaiſir qu'il aime? Ce n'eſt point ſur la terre que nous trouverons ces nobles objets qui fixent nos penchans; l'expérience de chaque jour nous apprend que tout ici-bas n'eſt que menſonge & que vanité. Plus grands que toutes les créatures viſibles, & d'un cœur plus vaſte que les cieux, c'eſt vers Dieu que nous devons tourner nos regards, vers ce Dieu qui tient en main tous les tréſors de ſageſſe & de fortune. La connoiſſance

de ſon Nom aggrandit la ſphère du génie, comme l'obſervance de ſes loix eſt la racine de l'immortalité : faudra-t'il éternellement le redire ? Et ne comprendrons-nous jamais que Dieu ſeul eſt la ſource de toute lumiere, le charme, le trône, l'empire, le centre du cœur humain !

Moins heureux, mais plus raiſonnable que nous, le Philoſophe Payen chercha la félicité loin des objets périſſables : il crut la trouver dans ſes Dieux immortels. Mais que pouvoit-il attendre de la protection de Divinités impuiſſantes & biſarres ? Envain il invoquoit ſon ſçavant Apollon ; envain les autels de ſa chaſte Diane fumoient chaque jour de ſon encens : ſon eſprit étoit toujours errant dans la voie des ſciences ſublimes : les vapeurs du crime s'exhaloient du fond de ſon ame, lors même que ſon cœur pouſſoit

des soupirs de vertu : il sentit constamment le poids de son infortune. Les Dieux étoient aveugles, indolens, disons même incestueux : comment l'ignorance & l'iniquité n'eussent-elles pas été le prix de l'hommage de leurs adorateurs ?

Que l'erreur & la licence éternisent les disputes en matiere de Religion : l'homme aime la vérité malgré lui, & ne cessera de soupirer pour le vrai bonheur. Où sont les peuples infidèles qui puissent dire de bonne foi : nous connoissons de science certaine la sainteté de notre culte ; & nous goutons dans l'observance de nos loix les douceurs d'une félicité parfaite ? L'illusion seroit trop grossiere, le mensonge trop effronté : seroit-il bien possible que la raison éclairée prît l'imposture pour des oracles divins ? & que loin de Dieu les mortels jouissent du vrai plaisir ?

Qu'il faut être ſtupide pour ne point ſentir qu'on eſt ſouverainement miſérable, par là-même qu'on vit dans l'ignorance de la vraie Divinité!

La Religion Chrétienne éclaire, perſuade, touche, éleve l'ame à un degré ſublime de ſcience, d'amour, de tranquillité. Elle eſt revêtue d'un caractère de certitude qui ne laiſſe aucun doute ſur la divinité de ſon origine; elle remplit l'homme d'un eſprit de ſageſſe & de paix infiniment ſupérieur aux efforts de la nature; & de ces traits divins de lumiere, de force, de douceur, naît un ſentiment, s'ils ne ſont pas eux mêmes ce ſentiment, que la Religion produit par ſes attraits, & que l'homme dépouillé de tout préjugé regarde comme ſon objet naturel; n'en ſoyons point ſurpris; c'eſt que le Chriſtianiſme conduit à Dieu pour qui nous ſommes naturellement faits.

Ce n'eſt donc point par ignorance ou par préjugé d'éducation que nous ſommes Chrétiens & non Muſulmans ; c'étoit par ſtupidité d'eſprit & par corruption de cœur que l'Evangile de Jeſus-Chriſt nous parut autrefois un fantôme. Nous avons compris par les ouvrages d'un Dieu Créateur qu'il falloit néceſſairement qu'il eût des adorateurs ſur la terre : nous avons éclairci les doutes qui nous balançoient entre la Religion Juive & le Culte Payen : nous avons combiné les oracles des Prophêtes avec l'hiſtoire de cet Homme-Dieu, né ſous le régne de nos Céſars : nous avons ſcrupuleuſement détaillé les victoires de ſon Egliſe, dont le trône, ſelon ſa promeſſe, eſt affermi depuis plus de dix-ſept ſiécles ſur les ruines de l'Enfer : ce n'eſt pas tout : la Religion nous préſentoit des objets plus intéreſſans, objets ai-

mables qui nous invitoient à ſon amour, & que par-là même il nous importoit ſpécialement de développer; qu'avons nous fait? Nous avons ſondé l'ame du Chrétien; & nous avons vû que tout en lui étoit l'ouvrage de la grace, par la ſupériorité de ſes lumieres, par la grandeur de ſon eſpérance, par les délices de ſes jours. Frappés de tant de beautés, nous avons ſenti que la Religion Chrétienne étoit la Religion que nous cherchions, comme étant la plus digne de l'homme & la plus conforme aux impreſſions que laiſſe naturellement l'idée de la Divinité. Notre conſcience n'a pû réſiſter à cette foule de témoignages qu'oppoſent de concert toutes les Ecritures : nous avons fait, malgré nous, l'éloge de ces qualités eſtimables qui caractériſent le fidéle Croyant : les preuves du Chriſtianiſme ſortoient, pour ainſi dire, du fond de nos ames ;

& autant par l'impulsion de notre esprit éclairé que par les épanchemens de notre cœur attendri, nous sommes devenus Chrétiens. Nous étoit-il possible de ne pas aimer une Religion, à presque tous égards si conforme à nos lumieres naturelles, & même à nos penchans? Religion vénérable, sainte, divine, qui, avec autant de force que de douceur, étaloit à nos yeux & le pouvoir de la vérité, & les charmes de la vertu, ces deux grands attraits de l'humanité?

Combattre la vérité reconnue, c'est faire preuve de folie, c'est pécher contre la nature & le S. Esprit, c'est se dévouer à l'opprobre éternel. Quelle excuse peuvent prétexter au tribunal de la Raison ces Ecrivains de nos jours qui, blasphêmant par système contre tout ce qui est Dieu, inondent le public de libelles déteſta-

bles? Ignorent-ils que les preuves de la Religion Chrétienne ſurpaſſent en évidence les démonſtrations même mathématiques? que quand bien même elle n'auroit ni prophéties, ni miracles, le ſeul cri de la nature ſeroit toujours comme un témoignage authentique de la vérité de ſa foi? N'a-t'on donc de l'eſprit que pour enfanter des ſyſtêmes philoſophiques qui, en humiliant la vraie Philoſophie, deshonorent le perfide Philoſophe?

C'eſt donc à cet amas d'argumens tranchans que nous ſommes redevables de cette prémotion ſecréte qui nous attache au Chriſtianiſme. Le Payen lui-même ne put leur réſiſter; la révélation & la raiſon le preſſoient également: Je ſuis Chrétien, diſoit-il, car je ſens dans mon ame que c'eſt ici la Religion du vrai Dieu. Mais quels furent ſes tranſports, lorſqu'il ouvrit la bouche à la ſageſſe

Chrétienne ! qu'il gouta les douceurs inſéparables & ineffables du joug de Jeſus-Chriſt ! qu'il éprouva par lui-même que le diſciple d'un tel Maître le diſputoit en bonheur à la félicité des Rois ! Les Oracles divins lui propoſerent la vérité ; les attraits de la vérité ſe firent ſentir dans ſon eſprit & dans ſon cœur. Nous ſera-t'il poſſible, mon cher Cléonime, d'expoſer à vos yeux ces puiſſans motifs de notre foi ; je veux dire ces lumieres vives, cette onction céleſte que la Religion répand dans une ame vraiment Chrétienne ? Ces dons de la grace ne ſont pas tout-à-fait étrangers à la condition de votre nature : ils furent autrefois votre héritage. Fils malheureux d'un pere coupable ! la perte de votre primitive innocence a fait diſparoître la beauté de vos jours ! vos vices perſonnels ont même achevé de

détruire en vous l'ouvrage de Dieu ; & tout ce qui vous reste de votre ancien bonheur, c'est de sentir que vous n'étiez point naturellement fait pour être misérable ! Pourrai-je bien vous faire comprendre qu'il n'est donné qu'à la Religion Chrétienne de réparer vos malheurs en vous imprimant la connoissance & l'amour de la vérité ?

L'erreur de la Philosophie profane a peut-être séduit votre esprit : votre cœur encore se console des délices de la vertu par la douceur des voluptés terrestres : jusques-là vous refuseriez sans doute ma main pour vous conduire dans les sentiers du vrai bonheur. Prenons à votre place un homme exempt de tout préjugé & de tout vice capital : homme judicieux qui, par honneur autant que par devoir, consulte en tout les lumieres de la saine raison ; qui, voulant sçavoir ce qu'il est & ce qu'il

doit devenir, cherche des éclairciſſemens ſur ſon origine & ſur ſa deſtinée; qui ne diſpute que pour mieux s'inſtruire; & qui, craignant de fronder le bon ſens, ſe rend à la vérité qui le frappe ſans chercher encore à diſputer. C'eſt cet homme que nous allons voir paſſer de la réflexion à la nature, de la nature à la loi, de la loi à l'Evangile, de l'Evangile aux ſentimens de la Divinité les plus vifs & les plus tendres : conſidérez bien ſa marche, vous ô Cléonime! Jamais ſes pas ne furent dirigés avec tant de droiture & d'aſſurance.

Vous l'allez voir dans la premiere Partie de cet ouvrage, s'élevant de la créature au Créateur par la conſidération des merveilles de la Nature; par la deſtination des êtres viſibles généralement faits pour ſes beſoins; par la prééminence de ſon rang ſur tous les

ouvrages de l'univers & sur l'univers lui-même : il sera saisi d'étonnement ; & dans l'accès de son transport il fléchira les genoux devant celui que le Soleil & la Lune adorent. Delà se repliant sur lui-même, il sera surpris du contraste étrange de sa grandeur & de sa bassesse ; du desir qu'il a d'aller à Dieu, & de la distance qui l'en sépare : il cherchera la cause de cette contradiction ; & il la trouvera dans l'histoire du genre humain. Elle lui apprendra que Dieu ne le châtie qu'avec justice ; que le péché rendit comme inutile la Religion naturelle ; & que pour le ramener à l'esprit du vrai culte, il a fallu que le Ciel toujours plein de tendresse lui ait révélé ses oracles. Il examinera ces oracles ; & il les trouvera conformes à sa raison, à ses besoins, à l'idée naturelle qu'il a de la Divinité : il sera convaincu de leur vérité

par l'amour du Dieu qui les révéla, par le caractère des hommes inſpirés, par les ſublimes beautés des choſes inſpirées, & il les adorera. Leur contradiction apparente, loin de l'ébranler, ne ſervira qu'à l'affermir. Il diſtinguera dans la parole de Dieu les figures d'avec la réalité; & cette diſtinction néceſſaire le conduira à la connoiſſance du myſtère le plus important, qui eſt l'établiſſement d'une Religion pure, ſainte, éternelle. Il verra naître en Judée ſon fondateur, homme divin en qui s'accompliſſent à la lettre toutes les prophéties. Il examinera ſa perſonne, ſa vertu, ſa doctrine, ſes miracles; & tout lui paroîtra conforme aux Ecritures. Il lira l'hiſtoire de ſon Egliſe; & il ſera pénétré juſqu'au ſaiſiſſement des merveilles de ſa fondation, de la ſingularité de ſes combats, de la grandeur & de la foule de ſes vic-

toires. Sa propre raiſon le forcera de rendre ici témoignage à la vérité : il s'abattra aux pieds de cette Mere triomphante ; & il la conjurera de le recevoir au nombre de ſes enfans.

Voilà d'abord les tréſors de lumiere dont la Religion Chrétienne enrichira ſon eſprit : lumiere à laquelle il ne pourra rien oppoſer ; qui diſſipera tout ce qui reſtoit en lui d'incertitude & d'illuſion ; qui imprimera dans ſon ame un ſentiment de conviction, dont il ne lui ſera pas plus poſſible de ſe dépouiller que de l'idée de ſa propre exiſtence.

Eclairé, convaincu, ſoumis, rempli de l'eſprit de la Foi, Chrétien, & ſouverainement Chrétien, le Chriſtianiſme réaliſera dans ſon cœur l'idée juſte qu'il s'étoit faite du vrai bonheur. Vous le verrez dans la ſeconde Partie ſe féliciter en Dieu d'avoir enfin trouvé la

vérité qu'il aimoit ſans la connoître : contempler dans les plus doux tranſports les beautés de la Religion ſi vivement dépeintes dans l'ineffable grandeur de ſes myſtères : admirer la prééminence de ſon culte ſur tous les autres cultes par la divinité de ſon origine, par l'éclat extérieur de ſa gloire, par la douceur & la force de ſon amour, par la ſurabondance de ſes tréſors ſpirituels, par la Communion de ſes Saints : s'aſſujettir amoureuſement à l'eſprit de ſa légiſlation, loix admirables qui, bien plus ſages que les loix des nations, ont un rapport intime avec les lumieres de la raiſon & avec le bien de l'Etat. Autant qu'un Roi domine ſur ſes Sujets, autant il s'élevera au deſſus des autres hommes : la jalouſie, les paſſions, l'Enfer ne pourront rien contre lui : il ſoumettra la chair à l'eſprit avec cette fierté dont un

tyran enchaîne ſes eſclaves. Il regardera d'un même œil la fortune & les diſgraces : au milieu des plus violentes tempêtes, il jouira d'une tranquillité profonde. Quoique ſon Royaume ne ſoit pas de ce monde, ſa vertu pourtant lui dreſſera comme un trône au milieu du Peuple : ſa réputation paſſera de bouche en bouche : & bien que riche de ſa ſeule humilité, il verra l'envie même eſtimer ſon mérite, & reſpecter ſon nom. Son grand cœur ne s'occupera que de l'amour de ſon Dieu, amour ineffable qui lui fera gouter les délices des Anges. Il converſera dans les cieux : & par le deſir de jouir enfin de l'objet de ſon eſpérance, il regardera le jour de ſa mort comme ſon jour favori, le plus délicieux & le plus beau de ſes jours.

Voilà, mon cher Cléonime ! quelles ſont les prérogatives de la Religion Chrétienne, que l'im-

piété s'efforce de combattre; mais qui, malgré ſes efforts, ſera toujours aux yeux de l'homme ſenſé la dépoſitaire des oracles céleſtes, l'attrait du vrai plaiſir, le terme & le centre de cette félicité parfaite, dont les mortels ſont naturellement ſi jaloux.

Ce ſont ces tréſors de lumière & de félicité que je vais étaler dans cet Ouvrage, où je ramène les preuves de la Religion Chrétienne à l'impreſſion qu'elle fait dans l'ame, par la conviction intime que ſon hiſtoire laiſſe dans l'eſprit, & principalement par les douceurs ineffables dont ſes attraits pénétrent le cœur. Le ſentiment de l'eſprit eſt produit par les preuves de la Religion collectivement priſes : le ſentiment du cœur naît du ſpectacle de ſes beautés. Le premier eſt le témoignage que l'ame rend néceſſairement à

l'évidence de la vérité : le ſecond eſt le goût délicieux de la vérité qui paſſe juſqu'au profond de l'ame. L'un eſt éclairé d'une lumière au-deſſus de ce qu'on appelle eſſor du génie : l'autre eſt accompagné d'un plaiſir infiniment ſupérieur à toutes les délices de la terre. Porteriez-vous l'aveugle ſtupidité juſqu'à lire d'un œil perfide l'hiſtoire d'une Religion que votre ame reclame en ſecret, & ſans laquelle vous êtes à jamais miſérable ?

Cet Ouvrage eût été peut-être plus digne de mon zèle, & plus conforme à vos beſoins, ſi je ne me fuſſe attaché qu'à ces preuves morales qui vont plus au cœur qu'à l'eſprit : juſques-là j'aurois dû ſupprimer la premiere partie, par elle même ſuſceptible de diſcuſſion. Mais j'ai éprouvé que la vérité de la Religion avoit des

attraits qui portent immédiatement au cœur : il eſt bien difficile d'être frappé de la beauté d'un objet, ſans ſentir une émotion tendre qui nous attache à ſes charmes. D'ailleurs, j'ai dû lever l'obſtacle qui m'interdiſoit l'entrée de votre ame, je veux dire les préjugés de la Philoſophie moderne, qui vous empêchoient d'aimer la Religion, par-là même qu'ils ne vous permettoient pas de la connoître. Mais j'ai tâché de vous épargner dans cette Partie même, le déſagrément d'une lecture géométrique : j'y démontre la vérité de la Religion ; mais mes démonſtrations, ſi on en excepte deux ou trois articles, ne ſont ni ſcholaſtiques, ni contentieuſes : elles ſont l'expreſſion de l'aimable raiſon. Le ſtyle & l'harmonie de la compoſition offrent preſque toujours la douceur & la

véhémence du pathétique ; & lorſque je fais ſentir la force de l'évidence, j'ai ſoin d'interroger l'eſprit ſur les matières que je démontre. En deux mots, cet Ouvrage n'eſt, pour ainſi parler, que le victorieux tranſport du Chrétien, dont l'ame eſt le plus délicieuſement opprimée par l'éclat & le plaiſir de la vérité.

La nouvelle route que je prends ne doit rien faire craindre pour l'aſſurance de ma marche : la vivacité des portraits eſt ſoutenue dans tout le corps de l'Ouvrage par la ſolidité des preuves. J'ai remplacé par des citations & des notes, les paſſages de l'Ecriture, les autorités des Peres, les traits de l'Hiſtoire ſacrée, & même profane, qui naturellement devoient avoir ici leur place : j'ai craint qu'en les inſérant dans l'Ouvrage même, ils ne fiſſent languir votre

ame par l'irrégularité de la compoſition. Ne perdez pourtant point de vue ces notes ; quoique hors de l'Ouvrage, elles en ſont le plus ſolide appui.

Au reſte, je trouverai ſouvent ſur mes pas les Ecrivains Déïſtes, dont la philoſophie humilie avec trop d'éclat la philoſophie du bon ſens: ils voudront bien que je leur diſe en paſſant, que leurs Libelles ſont lacérés, même chez les Outa-ou-acs. Les cruels ! auroient-ils l'ame aſſez délicate pour ſe ſcandaliſer de tels Edits de proſcription, eux qui noirciſſent de l'encre la plus ſacrilège, le Fils de Dieu, ſon Epouſe l'Egliſe, & ſes ſacrés Pontifes ?

Puiſſe la lecture de cet Ouvrage imprimer dans votre ame les attraits de la Religion ! Il ne faut qu'un pas, mon cher Cléo-

nime ! pour entrer dans les voies de Dieu : il ne fut jamais de ſi noble ni de ſi délicieuſe carrière. C'eſt être Chrétien pour la vie, que d'avoir le bonheur de l'être véritablement un ſeul jour.

# LE CHRÉTIEN
## PAR
# LE SENTIMENT.

## PREMIERE PARTIE.

### *La Religion Chrétienne ſenſible à l'Eſprit.*

LA Religion Chrétienne n'eſt pas ſans doute l'ouvrage d'un Dieu inconnu ; le fantôme d'un peuple enchanté ; un de ces problêmes énigmatiques où l'eſprit humain ſe confond. C'eſt un Evangile dont l'origine & l'hiſtoire ſont connues des moindres Sçavans : les Cercles profanes, les Académies, les Chaires même Antichrétiennes retentiſſent chaque jour du nom de ſon Auteur : nous touchons, pour ainſi dire, à l'époque de ſa fonda-

tion : son empire, aussi vaste que la terre, offre à nos yeux l'évidence de certitude physique; cela est constant. Son fondateur le Christ étoit hier, aujourd'hui, au commencement, avant tous les siécles : c'est en son nom & par lui que Dieu voulut établir son culte sur la terre. Depuis la naissance du monde, l'homme criminel a dû vivre dans sa foi, sans laquelle il n'y avoit pas sous les cieux de ressource pour le salut : Adam, Seth, Enos, Noë, Abraham, Moïse, la transmirent à leurs enfans comme l'oracle du Dieu fidéle : elle s'accrut à mesure que le Ciel renouvelloit sa promesse aux vrais adorateurs ; & par la succession des siécles elle devint enfin le centre où aboutit l'espérance des mortels : voilà par conséquent la Religion Chrétienne (1) aussi ancienne que

Epist. ad Hebr. c. 13.

Actus Apost. c. 4.

(1) Moïse ne nous apprend point si le premier homme vécut longtems dans l'état d'innocence : il n'est donc pas possible d'établir une opinion à cet égard. Il est pourtant croyable qu'il ne jouit pas longtems de sa félicité, puisqu'il se rendit au premier conseil de sa femme, qui, de son côté, succomba sous le premier effort de l'esprit tentateur. Ce qui n'est pas douteux, selon le Texte sacré, c'est qu'avant de prononcer l'arrêt de mort contre ces illustres criminels, Dieu manifesta son conseil de miséricorde en promettant un Sauveur qui rétabliroit toutes choses. Voilà d'abord le premier trait qui regarde le Messie, & qui fixe l'espérance de nos premiers parens. Cette promesse va toujours de siécle en siécle en s'éclaircissant de plus en plus : elle est faite à Noë,

que le monde, & depuis le premier homme jusqu'à nous devenue comme l'héritage des enfans de Dieu.

Si l'homme n'avoit point péché, la raison avec le secours néanmoins de la grace de puissance, lui eût suffi pour rendre à la Divinité l'hommage qu'elle mérite : & alors le Messie ne lui auroit peut-être pas été promis. Mais puisque la corruption de son cœur rendit comme inutile la Religion naturelle, il fallut que la révélation divine vînt au secours de la nature pervertie. Alors, jaloux de son ouvrage, le ciel s'empressa de soulager nos malheurs : il réveilla en nous l'esprit du vrai culte où le spectacle vivant de l'univers ne nous ramenoit que foiblement : il éclaira par les lumieres de la Foi les ténèbres de notre esprit que les vapeurs des passions avoient obscurcies : & pour comble de faveur, il nous promit un Messie qui, par la sublimité de sa loi, rétabliroit les droits de notre premiere

S. Aug. lib. 8. de civ. Dei, c. 20.

Gen. ch. 3.

à Abraham, à Jacob, à Moïse, à David ; ensuite viennent les Prophêtes qui retracent trait par trait l'histoire du Rédempteur promis : c'est ainsi que la Religion Chrétienne, c'est-à-dire la foi dans le Christ, remonte au premier âge du monde : *nec defuit ab initio generis humani Religio Christiana : jam erat apud antiquos ; sed à posterioribus temporibus hoc nomen accepit.* S. Augustinus.

innocence. Mais innocent ou coupable, il falloit toujours à l'homme une Religion, puiſqu'il étoit également fait pour une fin ſurnaturelle. Quoiqu'eſclave du péché originel, il avoit aſſez de lumiere pour lire ſon devoir écrit ſur la face des créatures qui lui annonçoient la puiſſance & la majeſté du Créateur : il reſtoit toujours dans ſon ame un ſentiment de Dieu que l'horreur de ſon crime avoit affoibli, mais qu'elle n'avoit pas totalement éteint : & cherchant à glorifier le Seigneur autant qu'il le connoiſſoit, il ſe trouvoit dans les diſpoſitions propres à recevoir la grace, qui conduit à la connoiſſance de la Foi.

Cicer. lib. 3 de Repub.

C'eſt cèt homme, ami de la raiſon & de la Divinité, que nous allons voir pénétrer dans le Sanctuaire des vérités chrétiennes. Dépouillé de tout préjugé, il cherchera hors de lui & dans ſon propre cœur l'objet important de ſa deſtinée : il entendra le cri de la nature & des Oracles céleſtes dont l'univers ne ceſſe de retentir ; ſon oreille ne pourra tenir contre des voix ſi éclatantes ; tous ſes doutes ſeront éclaircis ; & par des progrés inconnus aux amateurs des ſciences humaines, ſon eſprit verra naître

la lumiere, des obſcurités mêmes de la foi. Seriez-vous aſſez aveugle, ô Cléonime, pour ne pas voir le jour qui va éclairer ſes pas! Mais non; j'aime à me le perſuader, tout m'annonce que vous allez marcher à ſa ſuite, la piété de votre lecture, la juſteſſe de votre raiſonnement, la droiture de votre caractère. Je vais vous démontrer la Religion chrétienne par les preuves les plus ſenſibles: vous en ſerez convaincu par le témoignage de votre eſprit: & mon deſſein eſt rempli ſi elles paſſent à votre cœur.

Les mathématiques ſont abſtraites; la phyſique profonde, pour ne pas dire impénétrable, la poëſie imaginaire, & trop emphatique: la ſcience de la Religion Chrétienne eſt aiſée, ſimple, naturelle; elle poſe des principes, mais ſon plan eſt exact, ordonné, ſolide. Les ſujets qu'elle traite ſont intéreſſans, nobles, ſublimes: elle donne ſes preuves ſans entortillement ni ſophiſmes, avec netteté, avec droiture, avec préciſion: ſes raiſonnemens ſont juſtes, preſſans, victorieux; c'eſt la force même de la vérité: elle eſt comme l'objet naturel de l'eſprit; elle le fixe, elle le charme, elle le perſuade; & par une prérogative

qui lui eſt propre, elle réſoud ſouverainement toutes les difficultés, & elle met ſes adverſaires dans le cas de ne ſoutenir encore la diſpute que par de futiles repliques.

S. Aug. contrà Manich. diſt. 11. La raiſon eſt ſurmontée par la foi; mais les motifs de la foi ne ſont pas au-deſſus de la raiſon : nous devons croire à un Dieu qui parle; mais nous pouvons examiner, & même ſcrupuleuſement, ſi en effet Dieu a parlé; & c'eſt ce judicieux examen qui rend toute l'économie de la Religion Chrétienne phyſiquement ſenſible à l'eſprit. Qu'on remonte à l'origine primitive de ſon culte; qu'on conſulte les Prophétes qui l'ont prédite; qu'on liſe l'hiſtoire de ſon Fondateur, Jeſus fils de Marie; qu'on ſe retrace les triomphes de cette Égliſe depuis les Apôtres juſqu'au ſiécle préſent : ce ſont des rayons de lumiere qui, de toutes parts, frappent, étonnent, entraînent l'eſprit humain : par-tout on apperçoit le doigt de Dieu dans un ouvrage conduit avec tant d'ordre, d'amour, de ſageſſe, de force, & d'ailleurs ſi digne de ſa miſéricorde & de notre eſpérance : & ſi on diſpute ſon cœur à la vérité; du moins la raiſon ne peut s'empêcher de la reconnoître. Qu'il eſt

consolant pour le Peuple Chrétien de trouver dans le raisonnement naturel les preuves de la divinité de son culte! Qu'il est heureux d'être assuré de la vérité de sa Religion par le témoignage de sa propre conscience! Que peut opposer la Philosophie moderne à cet argument de notre Théologie expérimentale? L'impuissance de ses efforts tourne à notre avantage sans doute : les lumieres de notre foi se fortifient à mesure que nous voyons l'orgueilleux génie de ses ennemis s'envoler comme une vapeur, & s'évanouir.

# CHAPITRE I.

## *Que l'idée d'un Dieu Créateur entraîne néceſſairement le devoir du culte.*

QUELLE intelligence peut comprendre ce que c'eſt que ce Dieu dont la voix ſe fit entendre dans le néant, & créa par ſa puiſſance ce vaſte Univers embelli de tant & de ſi admirables créatures? Avant la Création, cet Etre Suprême n'étoit connu que de lui ſeul; il étoit le ſeul Etre exiſtant. Mais il voulut faire éclater ſa gloire au dehors: il parla; auſſi-tôt, ciel, terre, mortels, tout ſortit du profond cahos. Alors ſa Divinité ſe rendit ſenſible dans l'ouvrage même de ſes mains: on comprit qu'il devoit être éternel, puiſqu'il étoit impoſſible qu'il ſe fût donné l'exiſtence: on reconnut ſa toute puiſſance par là même qu'il étoit le premier Etre & le ſeul Dieu: on ſentit que rien ne pouvoit manquer à l'infinité de ſon eſſence; de là, que la perfection de ſes beautés devoit être proportionnée à l'étendue de

ſon pouvoir : il étoit Dieu : quelle idée de grandeur préſente à l'eſprit humain le ſeul nom de cet Etre adorable ! Avant le tems, ſon immenſité étoit renfermée au-dedans d'elle-même : elle s'eſt étendue à meſure que les eſpaces du néant ſe ſont remplis. Elle embraſſe tout ; elle pénétre tout ; elle régne par tout : c'eſt de lui que toute créature reçoit ſon mouvement, & ſi néceſſairement, qu'à ſon ſouffle ſuſpendu la Nature en moins d'un coup d'œil rentreroit dans le profond abîme. Penſez-vous, mon cher Cléonime, que c'en ſoit trop pour vous d'adorer ce Dieu de gloire & de majeſté, dont la ſageſſe rendit d'ailleurs vos genoux (1) ſi flexibles.

L'idée de la Divinité ſuivit de près les

(1) Les choſes viſibles nous conduiſent à la connoiſſance de la Divinité & nous la font phyſiquement ſentir ; l'homme le ſçavoit avant que Socrate & ſaint Paul l'euſſent dit : par conſéquent l'Athéiſme eſt une chimere qui ne tomba jamais dans l'idée réflechie de l'eſprit humain, l'impie Diagoras étoit un fou. Que le Payen ait adoré un ou pluſieurs Dieux, ce n'eſt pas là la queſtion : il a toujours reſpecté la cauſe ſuprême qui avoit créé l'Univers. C'eſt ce qui fait dire à Seneque que le premier acte de la philoſophie, c'eſt-à-dire de la raiſon, eſt de croire qu'il y a des Dieux ; le ſecond, de rendre à leur majeſté le tribut du culte ; le troiſieme, de bénir leur providence qui régle & gouverne le monde comme ſon propre empire, *& ſcire Deos eſſe qui præſident mundo, & ut ſua temperant univerſa.* Senec.

premiers éclairs de votre raiſon : vous admirâtes dans les ouvrages de la Nature la magnificence de l'ouvrier : vous baiſſâtes les yeux à l'aſpect de ſon ſoleil dont la ſplendeur éblouiſſoit vos regards. Quelle doit être la beauté du Dieu Créateur, vous dites vous dans le tranſport! Son ſouvenir alors vous imprimoit le reſpect; & autant par juſtice que par reconnoiſſance, vous pouſſâtes vers lui quelques ſoupirs d'amour : ſeroit-il poſſible que la Philoſophie moderne vous eût endormi ſur les devoirs d'un culte, dont la lumiere naturelle vous fait ſentir malgré vous l'indiſpenſable néceſſité ?

## SECTION PREMIERE.

*Que le ſpectacle des beautés de la Nature inſpire naturellement à l'homme le culte de Dieu.*

LE ciel, la terre, les aſtres, la mer, ces beautés admirables qui avec tant d'éclat, de variété, d'harmonie, compoſent la nature, tout annonce un Etre ſuperieur, Divinité ſage & toute puiſſante qui crée, & qui fait tout mouvoir. L'homme, ſpectateur de tant de merveilles, comme ſeul capable de réflexion, a examiné d'où pouvoit ſortir un tel univers; & dans l'ouvrage il a reconnu malgré lui la main d'un Auteur ſouverain, magnifique, adorable. Il s'eſt conſidéré lui-même, la grandeur ſur ſon front, le courage dans l'ame, l'intelligence dans l'eſprit; & il s'eſt abattu devant cet Etre Suprême & libéral, qui en le tirant du néant, le combla de tant de félicité: n'en ſoïons point ſurpris; c'eſt ici le cri de la nature, qui dans tous les tems fit aux mortels une loi invariable du culte divin. Dieu n'avoit point paru à Cedar, à Cethim; il n'y avoit à Mindanao ni

Ariſt. l. 2 de ortu, c. 10

Plato, l. 14 c. 10.

révélation ni prophéties ; & à Mindanao la Religion faiſoit fumer l'encens. Chez les peuples les plus barbares l'Athéïſme fut regardé & puni comme un crime contre le droit des cieux : & ſi l'Idolâtre s'eſt mépris en adorant le taureau comme une divinité, c'étoit toujours la divinité qu'il (1) adoroit dans le taureau. Voilà donc la Religion naturelle généralement établie par les caractères de la ſageſſe de Dieu, imprimés dans ſes ouvrages, & par l'eſprit de l'homme qui lit à découvert la grandeur de ces caractères : hé ! lui ſeroit-il poſſible de réſiſter à ces témoignages parlans de l'exiſtence d'une majeſté ſuprême ! & d'abord qu'étoit le monde avant la création ? c'étoit le

(1) Les Payens ne croyoient point que les animaux fuſſent effectivement des Dieux : jamais l'homme ne porta ſi loin l'extravagance. Mais ils imaginoient que les Dieux, comme génies, entroient dans les corps des animaux : ainſi l'idolâtrie avoit toujours le culte ſuprême pour objet principal. Ils étoient cependant impies, puiſqu'ils deshonoroient le vrai Dieu, ſoit en partageant l'encens qui n'étoit dû qu'à lui ſeul, ſoit en cachant ſa majeſté ſous les horreurs des monſtres. Mais ils craignoient que leur Religion ne fût vaine, s'ils n'adoroient les Dieux ſous des formes ſenſibles ; leur raiſon étoit ſoumiſe à l'empire des ſens : les inſenſés ! dit à ce propos Lactance : que ne choiſiſſoient-ils donc plutôt l'homme vivant, qui eſt ici bas la plus naturelle image de la Divinité ? Ou comment cherchoient-ils dans le bois & le bronze l'image de Dieu, qui étoit ſi vivement peinte ſur la face des Cieux ?

rien. Dieu parle : auſſi-tôt tout eſt fait : qu'eſt-ce que ce créateur tout puiſſant, qui par ſa ſeule parole tire du néant un ſi brillant univers ?

La nature avant d'exiſter n'avoit pas ſans doute le pouvoir de ſe donner l'exiſtence : il a fallu qu'une main étrangere ait ſuppléé à ſon impuiſſance abſolue : il eſt donc une cauſe premiere qui exiſte par elle même ; & qui, à raiſon de ſon indépendance, réunit tous les attributs qui conſtituent l'eſſence de la Divinité. Et c'eſt cette cauſe premiere que nous appellons Dieu : Dieu éternel, qui ne peut avoir eû de commencement, puiſque le néant qui l'auroit précédé ne pouvoit lui donner ce qu'il n'avoit pas : Dieu infini, qui par la néceſſité de ſon eſſence poſſéde tout ce qui contribue à rendre un être ſouverainement parfait : Dieu fort, qui peut tout ce qu'il lui plaît, puiſqu'à titre d'Etre indépendant, rien n'eſt capable de combattre ſes volontés. En eſt-ce trop, ô homme ! de fléchir les genoux devant ce Dieu dont l'idée fait ſuccomber tout votre eſprit ſous le poids de ſes grandeurs ?

Macrob. ſup. ſomni Scipio. l. 1.

Ce n'eſt point par les yeux de l'imagination que je veux faire paſſer dans votre ame ces ſentimens de la Divinité ;

c'eſt par les yeux de votre corps : & ſans tant diſcourir, quel ſpectacle vous préſente la terre, cette maſſe lourde, énorme, immenſe, admirablement ſuſpendue dans les airs! Là, ſont cachés ces tréſors de bronze, d'or, de ſaphir, qui décorent les Palais des Rois ; ces ſemences de fruits exquis qui ſont les délices de vos repas ; ces étincelles d'un feu vivifiant, qui ranimant vos eſprits glacés, portent la vie dans le profond de votre cœur. Voyez cette mer qui, reſpectant ſes limites, renferme ſans l'engloutir le globe terreſtre dans ſon ſein. Que dites-vous de ces canaux ſouterrains par où elle fait paſſer les fleuves dans les Provinces ? de ces iſles enchantées où la fertilité du terrein ſe réunit à la beauté du climat ? de ces vapeurs bénites qui, s'élevant vers les aſtres, laiſſent diſtiller la pluie ſur la campagne brûlante & deſſéchée ? De-là, paſſez à l'air, ce vaſte élément qui remplit lui ſeul preſque tout le palais de la Nature. Tantôt c'eſt un aquilon qui de ſon ſouffle rend au ciel ſa ſerénité qu'obſcurciſſoit la noirceur des frimats : tantôt un tourbillon dont les bruiantes fureurs font mugir les forêts : & tantôt un agréable zéphir que

reclamoit l'univers embraſé par les ardeurs des Aurans. Mais encore levez les yeux ; la magnificence de Dieu s'offre à vos regards. Contemplez la voute céleſte dont le raviſſant ſpectacle... A cet aſpect abattez-vous ſur la face, ô mortels ! & par l'éclat qui vous éblouit, connoiſſez la grandeur de l'Architecte des cieux !. Qu'eſt-ce que ce ciel dont la hauteur ſemble s'élever juſqu'à l'infini ? Que ſont ces étoiles brillantes, qui avec tant de pompe & d'harmonie décrivent leurs cercles ſur ces plaines azurées ? Qu'eſt-ce que ce globe argenté qui, pour conſoler la nature attriſtée, répand une lumiere pure & douce ſur les ombres de la nuit ? Et toi, ſoleil ! qu'es-tu ? quelle main te couronna de rayons, & plaça ton trône de flamme dans le centre du monde ? Source de lumiere, c'eſt à la ſplendeur de tes feux que je contemple les merveilles de l'univers ! Par toi je porte mon regard de l'aurore au couchant, comme ſans toi j'ignorerois encore le climat que j'habite. Pere des ſaiſons, tu varies les plaiſirs de mes jours par l'obliquité de ta courſe : tu parois ; auſſi-tôt la joie pénétre le cœur de la nature ; la terre s'emmaille de fleurs, le chêne reprend ſa

verdure ; l'épi doré enrichit nos campagnes ! n'éblouirois-tu mes regards, astre du jour, que pour me rendre stérile spectateur de ta beauté ? Que dois-je penser du Dieu qui peignit sur ta face des splendeurs que je ne puis (1) soutenir ? O qu'il est grand, ce Créateur, qui fit éclore du néant un monde si admirable ! Les merveilles de la nature protestent sans doute pour le culte de sa Divinité ! Le jour, le printems, la foudre, l'étendue des cieux, la fécondité de la terre, que sont tous ces ouvrages dont l'idée seule me transporte, que les effets d'une cause éternelle qui tient en main la souveraine puissance, qui aime à prodiguer ses bienfaits, qui régne sur un trône de justice

Cette pensée est de Platon.

(1) Le Soleil, selon les Astronomes, est un million de fois plus grand que la terre ; & il en est éloigné de trente millions de lieues. Un astre d'une grandeur si prodigieuse, d'une beauté si éclatante, d'une lumiere si vive, si salutaire & si féconde, est sans doute, à l'homme près, le plus frappant spectacle de la nature. Quoi, de plus admirable ! depuis six mille ans qu'il existe, son éclat, sa course, sa chaleur, ses influences sont les mêmes. Jamais il ne s'est écarté d'une ligne du cercle que Dieu lui a tracé ; comme toujours il a répandu ses rayons dans les deux hémisphères sans altération dans son être, sans lenteur, sans la moindre diminution. Sa splendeur séduisit l'antiquité payenne : il fit presqu'autant d'idolâtres que d'admirateurs. Que de Temples n'auroient point bâti en l'honneur de Dieu ces adorateurs du Soleil, s'ils avoient sçû comprendre qu'il l'avoit formé de sa main !

qu'entourent les éclairs & la tempête ? Tout annonce un Etre immenſe, ſage, beau, magnifique, terrible. Je reconnois ſon pouvoir dans le globe terreſtre ſuſpendu ſur le néant ; ſa beauté dans l'éclat de l'aurore qui brille à mes yeux ; ſa libéralité dans les inépuiſables tréſors de la nature ; ſa ſageſſe dans l'harmonie des corps céleſtes, & des élémens ; la terreur de ſon bras dans le tonnerre qui gronde ſur ma tête. Je me le repréſente ce Dieu ſi vivement dépeint dans ſes créatures ; je reconnois ce qu'il eſt par tout ce que je vois : ſa Divinité me ravit, m'étonne, me renverſe, moi, qui ne ſuis qu'un homme ; & ſans conſulter mon cœur, je l'aime, & je l'adore.

Et c'eſt en vue de ce tribut d'hommages que Dieu offre à nos yeux le ſpectacle de la nature. Eternel par eſſence, ſa propre grandeur lui ſuffiſoit ſans doute ; il étoit toutes choſes ; ſon eſprit & ſon cœur faiſoient ſa ſuprême félicité ; mais il avoit réſolu de ſe faire connoître : Il crée d'abord des Chérubins, dont, à titre de premier Monarque, il compoſe ſa cour. La création de l'homme ſuccéde à celle des Anges, cet homme qu'il porta dans ſon cœur de toute éternité : Comprenez, lui dit-il,

Lact. firmi. l. 1, c. 3.

Jerem. c. 31.

ce que doit être la majesté de mon Trône : vos yeux sont trop foibles pour soutenir l'éclat de ma gloire ; mais voici mon Univers qui vous fera connoître ma grandeur & votre bassesse : les ouvrages qui le composent vous apprendront qui je suis, & ce que vous devez être. Vous verrez les cieux ; & vous admirerez l'ouvrier qui les embellit de tant & de si beaux astres : vous contemplerez la terre, & vous aimerez le pere qui vous la donna pour mere & pour nourrice : vous regarderez (1) la mer, & vous bénirez le protecteur qui vous préserve de ses flots : vous entendrez le

(1) Les flots de la mer qui, contre la nature du mouvement, vont se briser sur les bords ; étoient pour les anciens une énigme inexplicable : ils ne pouvoient comprendre comment des monceaux de sable forçoient des montagnes épouvantables d'eau de se replier sur elles-mêmes : quel bras, se demandoient-ils, enchaîne ainsi ce furieux élément ! ils devoient comprendre au moins que la mer ne s'étoit point faite d'elle-même ; & que la main qui avoit creusé son lit devoit apparemment la contenir dans son centre. Cette raison nous paroît naturelle aujourd'hui que la révélation divine est venue au secours de notre ignorance. Horace avoit du génie ; mais il n'avoit pas assez de raisonnement pour conclure que le Créateur de la terre & des mers étoit aussi le modérateur des élemens. Est il possible que des hommes, d'ailleurs sensés, se soient si fort étourdis sur les ouvrages du Créateur ! N'a-t'on pas vu un Xerxès, armé de courroux, fouetter la mer ; qui avoit eu l'audace, disoit-il, de lui renverser un pont ?

tonnerre, & vous redouterez l'esprit de fureur qui domine sur votre tête : voilà le livre où mon doigt a tracé votre devoir; lisez-le bien, ô homme ! c'est ici le miroir de ma Divinité.

Eh ! pourquoi Dieu auroit-il manifesté sa gloire au-dehors avec tant d'éclat, s'il n'avoit eu intention de se faire des adorateurs en se faisant connoître ? N'étoit-ce donc que pour essayer sa puissance qu'il conçût le dessein de la création ? Ou bien n'imprima-t'il dans la créature quelques traits de sa beauté, que pour contempler lui-même d'un œil de complaisance l'ouvrage de ses mains ? L'Univers alors (1) auroit été comme un ouvrage inutile & perdu par la plénitude d'un Dieu qui trouvoit dans son propre sein sa gloire & ses délices. A quoi bon les cieux brilleroient-ils d'une

Si Dieu avoit besoin de sa créature, il ne feroit pas Dieu, dit S. Auguſt. l. 8, *de civ. Dei.*

(1) Quelle erreur de croire, dit Ciceron, que Dieu ait voulu créer des flambeaux pour éclairer sa Divinité ? Comme s'il étoit permis de penser qu'avant la création du monde il fût dans ses ténébres. Si les beautés de l'Univers font une partie de sa félicité ; comment ce Dieu jaloux de ses plaisirs & maître de ses volontés a-t'il négligé pendant l'éternité des siécles de se procurer une gloire que vous dites composer aujourd'hui sa couronne ? La raison veut qu'il a créé le monde pour les sages : mais malheureusement, conclud-il, tous les hommes sont fous, *omnes miserrimi, maximeque stulti sunt.*

ſi étonnante lumiere ? La mer n'enfleroit-elle ſes flots que pour ſervir de ſpectacle aux rochers qui l'entourent ? Eh ! n'eſt-ce donc que pour effraier les ſtupides animaux que le tonnerre gronde dans les airs ? Mais le monde étoit l'ouvrage d'un Dieu ; par conſéquent tout étoit bien. L'homme, le chef-d'œuvre de ſa puiſſance, avoit été doué des qualités ſurnaturelles de l'eſprit & du cœur : par l'eſprit il admiroit les merveilles de la nature ; par le cœur il pouvoit aimer l'Auteur de la nature : alors tout devenoit conforme à la fin de la création : Dieu jouiſſoit de la gloire qu'il avoit prétendu ſe procurer au-dehors ; l'homme adoroit la toute-puiſſance de ſon bras dans la foule de tant de créatures qui lui devoient l'exiſtence ; il aimoit ſa ſouveraine beauté dans la majeſté du firmament ornée de tant de ſplendeur ; il redoutoit la terreur de ſes vengeances dans la célérité de la brulante foudre qui partage les rochers des colines ; il béniſſoit ſa providence dans la fécondité de la terre qui, tous les ans, ſe couvre d'une brillante & riche moiſſon : eh ! n'étoit-ce donc que pour vivre en créature brute, ô homme ! que vous reçutes le don d'in-

telligence ? pour bâtir des villes ? pour accumuler des tréſors ? pous vous engraiſſer de la ſubſtance des animaux ? Ou plutôt ne fûtes-vous point choiſi pour être comme l'arbitre de la cauſe de Dieu ſur la terre ? Ne comprenez-vous point que ce n'eſt pas envain ſans doute qu'il vous donna une ame capable de le connoître, & de l'aimer ? Que puiſque les autres créatures ne peuvent lui payer ce tribut, c'eſt ſpécialement vous que ce devoir regarde ? & que plus les cieux vous annoncent ſa gloire, plus vous êtes coupable en oubliant de glorifier le Créateur de la terre & des cieux ? Qu'avez-vous à répondre pour juſtifier votre irréligion ? N'entendez-vous point votre raiſon qui reclame ici en ſecret les droits de la Divinité ?

Cicer. l. 1. de nat. Deor.

La beauté des créatures prêche, oui ſans doute, le culte & l'amour du Créateur : mais que ſont ici pour l'homme ſenſé tous les Etres exiſtans en comparaiſon de ceux à qui Dieu pourroit encore donner l'exiſtence ? & c'eſt l'idée d'une puiſſance ſi ſuprême qui l'anéantit devant le trône de ſa majeſté. Repréſentez-vous, mon cher Cléonime ! tout ce que l'imagination peut vous fournir de

grandeur & de magnificence pour la conſtruction d'un univers : multipliez ces univers comme les grains de ſable qui ſont dans l'Océan ; & s'il eſt poſſible, donnez au ſecond plus d'éclat qu'au premier, & ainſi ſucceſſivement juſqu'au cent millieme univers : quel ſpectacle offriroit à vos regards ce dernier univers, qui renfermeroit ainſi toutes les beautés imaginables ! Reſpecteriez-vous alors la puiſſance de Dieu qui auroit créé un monde ſi admirable ? Exalteriez-vous ſa ſageſſe qui auroit placé chaque créature ſur un trône de gloire & de majeſté ? Admireriez-vous ſa beauté qui ſe ſeroit peinte dans des millions d'aſtres ſi lumineux ? Célébreriez-vous ſa magnificence qui vous auroit donné à vous-même des yeux aſſez perçans, & une ame toute divine pour contempler tant de grandeurs, & pour goûter à loiſir le plaiſir de toutes ces merveilles ? Or cet univers imaginaire avec ſon brillant appareil ne ſeroit que l'ombre de la majeſté de Dieu ; aveugle que vous êtes ! ce monde viſible ne vous annonceroit-il point ce que Dieu pourroit faire encore ? Et dans cette puiſſance ne voyez vous donc point des attraits mille fois capables de vous ravir

l'esprit & le cœur? O puissance! ô beauté! ô fécondité de mon Dieu! je vous adore & vous revere! où étoit ce monde? & qu'étois-je moi-même avant l'existence des siécles? C'est donc vous, Etre éternel! Etre immense! Dieu des Dieux qui fites toutes choses! Je me prosterne, Seigneur, sur la terre qui me soutient; & je rends hommage à la vertu des cieux qui préside sur ma tête! Oh! si la créature est si pleine de charmes, qu'êtes-vous, ô Dieu des beautés! qui de votre main décorâtes de si belles couronnes le front (1) de chaque créature!

Ainsi le spectacle de la nature ramene l'homme au culte de l'Etre suprême. Il ne lui a fallu ni supériorité de génie, ni raisonnemens profonds pour connoître ici l'importance de ses devoirs: un coup d'œil sur ce vaste univers lui a appris

(1) Chaque créature a ses beautés particulieres: si l'homme ne les apperçoit point, c'est qu'il n'y pense pas, & qu'il les croit indignes de ses regards. A t'il jamais examiné le papillon dont les aîles sont peintes d'une couleur douce, vive, diaprée, qu'envain l'art s'efforceroit d'imiter? Quoi de plus fier qu'un lion? De plus doux que la colombe? De plus majestueux, pour ainsi dire, que le cheval? Toutes ces choses sont l'ouvrage d'un Dieu. Point de feuille, point d'herbe, point de fleur qui n'ayent leur vertu, leur proportion, leurs ornemens. N'est-il pas étonnant de voir l'homme admirer la nature des animaux, sans penser que c'est Dieu qui créa le rossignol & le léopard?

ce qu'il devoit de reſpect à l'auteur de tant de merveilles. Il n'a pas cru avec les inſenſés que le monde étoit l'ouvrage du hazard, moins encore, qu'il lui fût permis de vivre ſans religion : le ſimple raiſonnement lui a fait ſentir & l'extravagance des impies, & les droits de la Divinité. Qui forma, s'eſt-il dit à lui-même, cette voute admirable dont la ſtructure ſurpaſſe la puiſſance & l'imagination des hommes ? Quelle ſageſſe inconnue embellit de tant d'éclat ces globes céleſtes que je vois paſſer de l'aurore au couchant avec tant d'ordre & de majeſté ? D'où vient dans les airs ce bruit terrible qui épouvante juſqu'aux bêtes farouches, & qui par les feux dont il eſt précédé, ſemble devoir anéantir toute la nature ? O ! c'eſt vraiment un Dieu qui préſente à mes yeux ces pompeux & frappans ſpectacles ! jamais le hazard ne fit des ouvrages dont l'harmonie ſeule enleve tous mes eſprits ! les cieux roulent ſur ma tête : le ſoleil par ſon cours périodique varie & fait renaître les ſaiſons : du limon de la terre ſortent des fleurs & des fruits qui la transforment comme en un Paradis de volupté : puis-je penſer que l'univers exiſte envain ? que les

Senec, Ep. 67.

aſtres s'ébranlent de leur propre mouvement ? que la mer impérieuſe ſe reſſerre naturellement dans ſes limites ? que ſans une influence céleſte la terre d'elle-même produiſe ici des diamans, & qu'elle m'offre là l'ombre de ſes ormeaux ? Et ſi c'eſt un Dieu qui fait éclater ainſi ſa gloire au dehors, ſerois-je donc la ſeule créature qui refuſât à ſa grandeur le tribut de la dépendance ? Ou bien voudrois-je faire l'impie, tandis que tous les ſiécles rendirent conſtamment hommage à la Divinité ? Tel qu'un Roi qui ſe concilie les reſpects des Peuples par l'éclat de ſes vertus, par la puiſſance de ſon bras, par la magnificence de ſon trône ; ainſi Dieu a droit d'exiger le culte des mortels, ce Dieu dont la majeſté eſt ſi vivement dépeinte ſur la face des cieux : eh ! pourquoi le ſoleil reparoîtroit-il chaque jour, ſi l'homme, ſeul capable de glorifier le Créateur des aſtres, ne devoit le contempler que d'un œil ſtupide ?

Mais un intérêt plus intime preſſe ici ſon cœur ; c'eſt l'univers fait pour ſes plaiſirs. Souvenez-vous, Cléonime, qu'il ne vous fut jamais permis d'étouffer le cri de la nature : que la raiſon ne vous

distingue des bêtes que pour vous élever au-dessus des bêtes par la gloire des sentimens : & que si vous êtes assez peu équitable que de disputer à Dieu l'hommage qui lui est dû à titre de justice ; vous devez être du moins assez sensible pour lui rendre l'amour qu'il mérite à titre de reconnoissance.

SECTION

## SECTION SECONDE.

*Que les ouvrages de la nature faits pour les beſoins de l'homme lui inſpirent naturellement le culte de Dieu.*

L'Ouvrage de la création s'avançoit : le firmament brilloit d'un éclat admirable : la terre étoit ſemée de fleurs : les fleuves ſerpentoient dans le Paradis de délices : du haut des oliviers les oiſeaux faiſoient retentir l'air de leurs doux ramages : lorſque l'Univers ainſi embelli étoit comme dans l'attente de la créature favorite pour qui tout avoit été fait. Bientôt en effet le dominateur des cieux ſe hâta de donner un maître à la terre & à ſon propre royaume un héritier. Ses mains opérent ; ſa bouche ſouffle ; à l'inſtant eſt créé l'objet de ſon amour : le miracle du monde éclate ; l'homme, cet homme ſort du néant, portant ſur ſa face l'image de la Divinité. Ne faiſons pas une injuſtice à Dieu de cette préférence : Dieu fait ce qu'il lui plaît ; & c'eſt parce qu'il l'a voulu que l'homme a Geneſ. c. 1.

été mis à la tête des créatures visibles (1). Son cœur, éternellement occupé de l'amour de son fils, avoit résolu de se donner des enfans adoptifs : & c'est un Etre composé de chair & d'os dont sa tendresse fixe le choix. Il crée pour lui un monde admirable où il le place comme dans un palais de délices : il veut que du ciel à l'abîme toute créature contribue à la félicité de ses jours, la terre, l'eau, l'air, le feu, la beauté du jour, & le silence de la nuit. C'est pour lui que le Soleil se leve, se précipite, avance, recule, brille, échauffe, vivifie, purifie les climats, & varie les saisons. C'est pour vous, ô homme ! que le Printems embellit les

(1) C'est dans le cœur de Dieu qu'il faut chercher les motifs de cette préférence qu'il donne à l'homme. Que pouvoit-il attendre de sa créature? Ou plutôt qu'avoit-il fait, cet homme, pour fixer ainsi l'amour du Créateur ? Les Anges, sans doute, lui étoient supérieurs en dignité ; mais il avoit une prérogative au-dessus des Anges, c'est que Dieu lui réservoit dans son cœur une miséricorde spéciale. Le Cherubin rébelle fut subitement précipité dans l'abîme par un arrêt irrévocable : l'homme criminel eut la grace & tout le tems du repentir : son empire sur les créatures, l'espérance même de son salut furent les mêmes : ô profondeur des miséricordes éternelles ! Dieu résolut d'être sa victime en se faisant homme lui-même ! « En étoit-ce » trop de la part de Dieu » d'exalter l'homme au- » dessus de tous les êtres » visibles, conclud le grand » S. Leon ; tandis qu'en la » personne du Verbe la na- » ture humaine devoit être » élevée jusqu'à la Divi- » nité » ?

lis ; que l'Eté blanchit la moiſſon ; que l'Automne prépare la vendange ; que l'Hyver engraiſſe la terre épuiſée. C'eſt pour vous que les animaux multiplient ; que les aſtres circulent ; que les nuées diſtillent ; que les ruiſſeaux coulent ; que le Corail & l'Azur tapiſſent les prairies : qu'aviez-vous fait pour être ainſi exalté parmi les ouvrages de la toute puiſſance, & que vous inſpire le cœur pour un Dieu qui avec tant de pompe vous conſtitua Roi de l'univers ?

Trois choſes entrent dans l'ordre & les beſoins de votre vie : les vêtemens, la ſubſiſtance, le plaiſir. Or Dieu a pourvu à tout par une providence également tendre, ſage, féconde ; pourrai-je trop vous le dire, & vous le faire ſentir ? Ouvrez les yeux ; voyez comment toute la nature eſt attentive à prévenir vos deſirs ! Ici, pour couvrir votre chair, voyez, le Ver file ſa ſoie ; la Brebis porte ſa toiſon ; la chaleur & la roſée font éclore la Pourpre & le fin Lin. Là, pour ſuſtenter votre corps, l'Olivier porte ſon fruit ; le poiſſon remonte dans les rivieres ; la Tourterelle nourrit ſes petits ; l'innocent Agneau s'engraiſſe ſur les colines. Eh ! n'eſt-ce pas pour charmer vos ennuis, que le Roſſignol chan-

te ; que les zéphirs soufflent ; que les eaux murmurent ; que l'ormeau déploie son feuillage, l'aurore son éclat, la campagne l'émail de ses fleurs ; que le génie même enfante les beaux Arts qui font les délices de votre vie ? Qu'est-ce donc qu'un monde si beau, si riche, si étendu, au service d'une créature comme vous qui paroissez à peine sur la surface de la terre ! Avez-vous pû penser que vous ne deviez jouir de tant de trésors que pour vous endormir dans le sein d'une honteuse molleſſe ? (1)

Plus la nature renferme de beautés, plus l'hommage qu'elle vous rend exalte la dignité de votre Etre : & plus Dieu est magnifique envers vous, plus votre cœur sans doute doit signaler son amour pour lui. Ne seroit-ce donc que pour

Cicer. orat. pro Eneio Plauc.

(1) Dieu a tout fait pour lui-même, dit le Sage ; & il est aussi impossible qu'il ait voulu que ses ouvrages fussent indépendans, qu'il est impossible qu'il préfére ses ouvrages à lui-même : c'est donc à l'homme à lui rapporter par la voie de la Religion l'usage qu'il fait des créatures, puisque les êtres corporels sont incapables de remplir ce légitime devoir. Par ce tribut d'amour & de dépendance tout rentre dans sa fin naturelle, qui est Dieu : le monde entier concourt à glorifier le Créateur par le sacrifice que l'homme lui fait de tout ce qu'il est & de tout ce qu'il possède : sacrifice que Dieu ne peut s'empêcher d'exiger de lui, parce qu'il est le Dieu de justice, & qu'il est impossible qu'il ne soit pas juste que toutes les créatures doivent être rapportées à leur fin.

méconnoître le Créateur que vous êtes entouré de la gloire de ſes ouvrages? Soutiendriez-vous, ô homme! l'horreur d'un tel crime? Quel opprobre! quelle baſſeſſe de ſentimens à la ſuite de tant de grandeurs! Y a-t'il quelque choſe ſous les cieux, dites-nous, qui juſqu'ici n'ait ſervi à vos beſoins, pour ne pas dire à vos voluptés? Ne vous couronnez-vous point de roſes d'une main triomphante? Ne vous nourriſſez-vous point chaque jour des délices terreſtres? Plus heureux que toutes les créatures enſemble, voyez comment votre ame s'exalte en ſecret ſur le trône de ſes plaiſirs? Rendez, ingrat, rendez ce que vous poſſédez avec tant d'orgueil; ou béniſſez l'Auteur magnifique dont la généroſité vous combla de tant de bienfaits. Eccleſiaſti. c. 35.

Ne penſons point que la grandeur de Dieu s'aviliſſe en acceptant le tribut de notre culte; & par un ſyſtême impie ne faiſons point de la baſſeſſe de notre néant le prétexte de notre ingratitude; ce ſeroit détruire la Divinité. Qu'eſt-ce donc que ce Dieu qui regarde d'un œil indifférent le vice & la vertu, qui ne récompenſe, ni ne punit, qui mépriſe ſes créatures comme trop indignes de ſes regards, qui, content de ſa propre gloire, n'eſt

touché ni de l'encens qui fume sur ses Autels, ni de l'audace qui l'outrage en face? N'est-ce pas ici un Dieu plus chimere que le (1) Dieu d'Epicure? & ne vaudroit-il pas mieux ne jamais penser à la Divinité, que de la connoître sous des titres injurieux? Mais ton blasphême rentre dans tes entrailles, ô Philosophe! ton propre cœur proteste pour les droits du Dieu vivant! à quelle impiété la noirceur de ton ame préparoit-elle ta bouche! ouvre les yeux, Deïste perfide! la nature te juge & te condamne! ne lis-tu point dans l'opprobre de

(1) Les Déistes, craignant la justice divine, cherchent à se perdre dans la foule des brutes en niant l'immortalité de l'ame; & par une illusion encore plus grossiere font de Dieu une indolente Divinité qui ne s'embarrasse pas des choses de ce monde. Cette Religion seroit commode si elle pouvoit se concilier avec le témoignage de la raison; malheureusement leur conscience réclame les droits du Tout-Puissant. Mais comment ne voyent-ils pas que cette erreur rentre nécessairement dans l'Athéisme qu'ils se font un devoir de combattre, puisqu'il s'ensuit que s'il n'y a point de justice en Dieu, il n'y a par conséquent point de Dieu? « Il faut avoir perdu » l'esprit, dit Ciceron, » pour accuser la majesté » des Dieux d'indolence, » de foiblesse, d'insensibilité; comme si la loi qui » défend le mal & qui com» mande le bien, ne descendoit pas de leur trône; » ou que les Dieux eussent » honte de posséder des vertus dont l'homme lui-» même est si jaloux, & qui » font tant d'honneur à » l'humanité : *sequitur ut* » *in his sit eadem quæ in* » *genere humano, ratio,* » *veritas, eademque lex,* » *quæ est recti participatio,* » *pravique depulsio* ».

l'homme ingrat envers ſes ſemblables, le crime humiliant de ton ingratitude envers Dieu ?

Et pourquoi l'Idolâtre prodigua-t-il ſon encens aux beautés de la milice céleſte ? celui-ci à l'Etoile du matin ; l'un au Soleil ; & cet autre à la Lune ? Si le vrai Dieu lui étoit inconnu, il voyoit du moins des Aſtres qu'il croyoit être des Dieux. Il ſentoit que des corps d'une influence ſi favorable exigeoient de lui un tribut particulier de reſpect & d'amour. La clarté du jour fait pour ſes plaiſirs, la ſérenité de la nuit, la marche triomphante des corps céleſtes, invitoient ſon cœur à la reconnoiſſance. Il appercevoit dans les cieux quelque choſe de divin qu'il ne pouvoit comprendre : mais dans ſon ignorance il s'obſtinoit à bâtir des temples d'où rien n'eût été capable de l'arracher : comment, auroit-il dit à l'impie, prétendez-vous abolir ma Religion que mes Peres m'ont tranſmiſe, & qui fait Loi chez tous les peuples de la terre ? Puis-je penſer qu'il y ait de l'erreur dans un culte ſi unanimement reçû, & ſi inviolablement obſervé par les Nations les plus barbares ? Je vois un ciel que les hommes mes ſemblables n'ont pas certainement fait : celui qui l'a créé

La reconnoiſſance, dit Tertulien, le rendit idolâtre.

doit être bien plus grand ſans doute ! pourquoi donc ne voulez-vous pas que je reſpecte ſa puiſſance, moi, qui fais chaque jour mémoire du célébre Xi-ho-am-ti qui fonda ma patrie ? Que ferois-je dans le monde ſi le Soleil ne m'éclairoit de ſa lumière? Je vois tomber d'enhaut une douce roſée qui fertiliſe mes champs : la terre, par je ne ſçais quelle vertu, porte chaque année les fruits néceſſaires à ma ſubſiſtance : ne dois-je pas du moins par reconnoiſſance me proſterner devant la Divinité cachée qui me comble de tant de bienfaits ? L'encens que j'offre chaque jour n'eſt pas digne ſans doute de celui qui fait de ſi grandes choſes : qui ſuis-je, moi, foible mortel ? mais puis-je m'empêcher de faire quelque choſe pour lui ? Il m'a donné à moi-même l'exiſtence : ne doit-il pas être bien aiſe que je le reconnoiſſe pour mon maître, & que je lui rende l'hommage & l'amour que ſon ſouvenir m'inſpire ? En tout cas, voici l'autel où je lui offre mes ſacrifices, c'eſt ici le plus cher intérêt de mon cœur : & ſachez que (1) mon bras ſera toujours

(1) Le Culte eſt comme le Droit des gens qui pique l'honneur & le zèle des peuples : delà vient que les guerres de Religion ſont plus opiniâtres & plus ſan-

prêt à s'armer pour ſa défenſe, fallut il répandre la derniere goûte de mon ſang? C'eſt ici, mon cher Cléonime, le cri de la Nature : L'Idolâtre n'avoit certainement pas étudié les ſciences humaines : né dans le ſein de l'ignorance, tout ſon ſçavoir conſiſtoit à cultiver la terre, à prendre une femme, à nourrir des enfans : ſon eſprit étoit auſſi ruſtique que ſon langage : tout en lui étoit groſſier, ridicule, matériel, juſqu'à ſa figure qui ſe reſſentoit de ſa barbarie. C'eſt pourtant ce ruſtre Lapon, qui, en fait de culte, penſe, raiſonne, argumente. Il a ſçû, ſans avoir lû l'hiſtoire, qu'un Dieu avoit créé le jour; & ſon genou s'eſt replié à l'aſpect de ſon aurore : il a compris que puiſqu'il aimoit naturellement ſes bienfaiteurs, il devoit à bien plus forte raiſon aimer la Divinité dont chaque jour il recevoit quelque bienfait : hé! pouvoit-il nē pas faire de la Reli- Senec. epi. 92.

glantes; l'Hiſtoire profane & ſacrée en font foi. Cette émulation de courage eſt priſe dans le ſentiment naturel qui nous attache à la Divinité par juſtice autant que par reconnoiſſance; & le Grec, ajoute Ariſtote, n'eſt pas ici plus brave que le barbare; c'eſt la cauſe de Dieu où tout le genre humain s'intéreſſe. Jamais peut-être le Conſul Gabinius, ni toute la République de Rome n'euſſent affermi Ptolomée ſur le trône, ſi le Peuple Egyptien avoit pris en main le glaive dont il frappa les ſoldats Romains qui jurerent un de ſes Dieux. Chat.

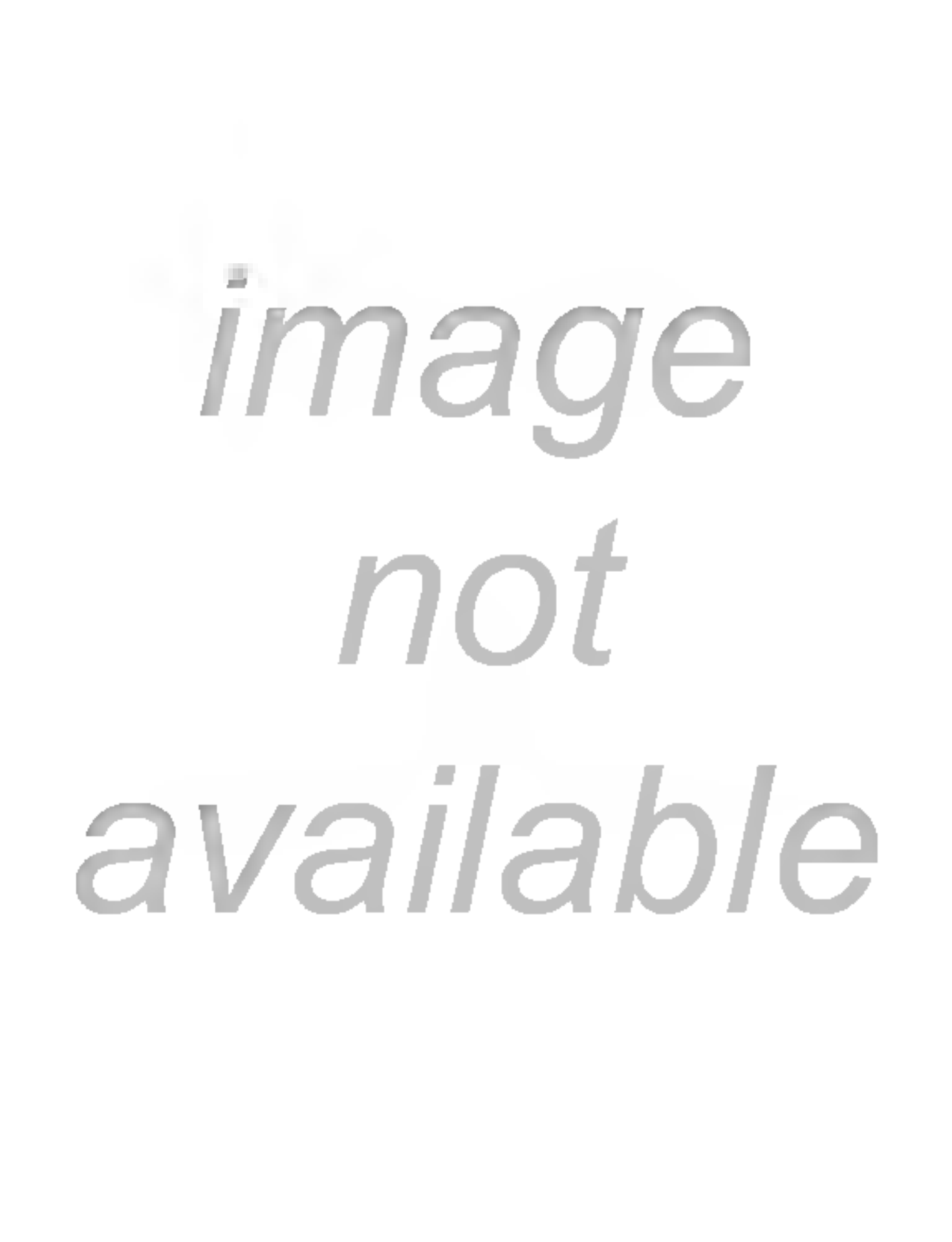


image
not
available

de la terre & des cieux ; c'eſt votre bonheur qui eſt le grand objet de ſa Divinité créatrice & conſervatrice : ſeriez-vous juſte de méconnoître votre Dieu bienfaiteur ? de vous attribuer la gloire de ſes ouvrages ? de prétendre ſoumettre à votre fierté ſon autorité même ? de faire ſervir par un uſage ſacrilège la grandeur de ſes bienfaits à des miſtères d'iniquité ? C'en ſeroit trop, ô Dieu ! Ezech. c. 16. d'acheter le crime au prix de votre or ; la Nature déteſte ce monſtre d'ingratitude. Vous ne vous repentirez point, Seigneur ! d'avoir créé l'univers pour l'homme, & l'homme pour vous même : nous comprenons que le tribut de notre dépendance eſt la derniere fin de vos ouvrages ; que jamais nous n'aurions vû le jour ſi nous n'avions dû éternellement vous aimer : hé ! ne ſeroit-ce donc que pour exiſter, ſentir, ou vivre comme les bêtes, que vous nous donnâtes la raiſon, qui nous éleve ſi ſupérieurement au-deſſus de tous les Etres viſibles ! ici quel ſpectacle préſente la Nature humaine ! mais dans la gloire qui l'entoure, quel motif de reconnoiſſance & d'amour pour le Dieu, l'auteur de ſon excellence ! Qu'eſt-ce que la terre enrichie des plus précieux tréſors ? que ſont les cieux avec

tous les Aſtres qui les embelliſſent ? Sur votre face, ô homme, ſont empreintes des beautés qui effacent la ſplendeur du Firmament : refuſeriez-vous le tribut du culte à l'arbitre de vos jours, qui par préférence à tant de créatures fit de vous l'image de ſa Divinité ?

## SECTION TROISIEME.

*Que la prééminence de l'homme ſur les ouvrages de la nature lui inſpire naturellement le culte de Dieu.*

JUſqu'ici, l'homme a été conduit au culte de l'Etre ſuprême par les objets extérieurs qui le frappent : il a reconnu dans les merveilles de l'Univers l'ouvrage d'un Dieu tout puiſſant, & dans la deſtination des créatures faites pour ſes plaiſirs, la généroſité d'un Dieu magnifique. La beauté d'un tel empire ſoumis à ſa puiſſance, l'a pénétré de reſpect & de gratitude : il a rendu hommage à cet auteur Souverain, qui ſans effort fit de ſi grandes choſes : il a mis à ſes pieds les couronnes que de ſa propre main il daigna lui mettre ſur la tête ; tribut religieux, qu'il devoit ſans doute à la Divinité, autant par juſtice que par reconnoiſſance : mais que ſont toutes les créatures en comparaiſon de l'homme ? Et dans la ſupériorité de ſon rang, quels motifs pour lui, d'obéiſſance, d'amour, de fidélité ! Et d'abord, qu'aviez-vous fait, illuſtre fils de la terre ! pour trou-

ver place parmi les ouvrages de Dieu, en concurrence de tant de créatures poſſibles, qui jamais ne verront le jour? Rien ſans doute : ſans cœur, ſans force, ſans penſée, ſans exiſtence, pouviez-vous ſortir, de vous-même, de cet abîme de baſſeſſe où vous étiez enſeveli? Eh! que ſeriez-vous encore aujourd'hui, ſi une main divine, mais bienfaiſante, ne vous eût tiré de la profondeur de votre néant!

Mais dans cette prééminence d'Etre exiſtant, qui, à titre d'homme (1), vous éléve au-deſſus de tous les êtres viſibles, qu'avez vous penſé de cet ouvrier admirable, qui, avec tant de ſageſſe, façonna toute votre perſonne? Quels ſentimens ont dû vous inſpirer les graces de votre figure, la ſpiritualité de vos yeux, la noble fierté de votre front? Vous avez remarqué que votre tête tendoit naturellement vers les cieux; que votre bras renfermoit une force propre à frapper de grands coups; que par un langage poli, doux, éloquent, vous

(1) Thalès, un des ſept Sages, remercioit les Dieux de l'avoir fait naître : 1°. Créature raiſonnable; 2°. Homme & non point femme; 3°, Grec & non pas barbare. Quel encens eût-il répandu ſur l'autel du vrai Dieu, s'il avoit eû le bonheur d'être Chrétien & non pas idolâtre!

faiſiez paſſer vos penſées, & même vos ſoupirs à l'oreille de vos ſemblables : avez-vous donc béni le Dieu de bonté qui vous fit ainſi goûter le plaiſir de l'éxiſtence ? Qui avec tant de diſtinction vous donna le premier rang dans la claſſe des créatures brillantes ? Qui, ſous des couleurs ſi pures, ſi vives, ſi touchantes, peignit ſur votre face les plus beaux traits de la nature ? Ne diſons rien de la ſubtile organiſation de votre corps; de cette économie admirable qui monte tous ſes reſſorts ſur une harmonie qui étonne l'eſprit humain : ce ſeroit déployer à la fois trop de merveilles. Les proportions animales ; la ſtructure des organes, leur diſpoſition, leur jeu, leur délicateſſe ; la nature des fluides qui ſe portent avec tant de vîteſſe, d'ordre & de ſûreté par-tout où leur action eſt néceſſaire ; la forme, la contexture, la relation de toutes les parties ſolides auxquelles toute la machine doit ſa conſtitution, ſa force, ſa réſiſtance : quel ſpectacle de beautés n'offre pas à l'eſprit l'anatomie du corps (1) humain ! Exami-

(1) L'artifice du corps humain eſt le chef-d'œuvre ſenſible des mains d'un Dieu : c'eſt le miracle de l'Univers phyſique. Galien s'en ſervoit comme d'un argument invincible pour confondre les Épicuriens,

nons plutôt ce que c'eſt que ce mobile divin, qui dirige toutes les opérations humaines; ſubſtance intellectuelle qui penſe, qui conçoit, qui raiſonne; qui au milieu de ce vaſte univers, ſe dreſſe comme un tribunal de ſageſſe & de juſtice. Ne craignons pas ici de vanter notre gloire : c'eſt rendre hommage au Créateur que d'admirer la grandeur de ſes ouvrages. Qu'eſt-ce que l'ame ? C'eſt un eſprit, qui par des traits ſenſibles participe des perfections de la Divinité. Spirituelle, intelligente, elle étend ſa penſée ſur le paſſé, ſur le préſent, ſur le futur : elle parcourt d'un coup d'œil la terre, les airs, les eſpaces immenſes du cahos : elle s'élève du centre de l'abîme juſqu'aux cieux; elle s'enfonce même dans la profonde éternité. Maîtreſſe d'elle-même, tout plie ſous ſes volontés; elle vole où le plaiſir l'appelle; elle ſurmonte la nature; elle aſſujettit, pour ainſi parler, le concours de Dieu à la ſouveraineté de ſon empire. Vive, éloquente, plus belle que le jour, elle

qui attribuoient tout au haſard. Un jour qu'il faiſoit l'anatomie d'un cadavre, il ſe ſentit tout-à-coup tranſporté hors de lui même : Qui êtes-vous, s'écria-t'il, ſageſſe incompréhenſible ! qui fites ce merveilleux ouvrage dont la ſtructure ſurpaſſe notre intelligence !

lance des étincelles de feu par les yeux ; elle peint les graces ſur les joues ; elle imprime la majeſté ſur le front, comme ſans elle le corps ne ſeroit qu'un hideux cadavre : elle ouvre la bouche, auſſi-tôt coulent comme autant de fleuves, le génie, la ſcience, la ſageſſe. Ingénieuſe, univerſelle, dépoſitaire de la puiſſance d'un Dieu, elle crée comme un nouveau monde ſur la ſurface de la terre : elle bâtit des villes ; elle enfante des arts ; elle fait la guerre & la paix ; elle fonde des royaumes, & compoſe le conſeil des rois : ô ame ! ô le plus grand des miracles ! ô la moitié, & bien plus que la moitié de moi-même ! Qu'êtes-vous ? Qui ſuis-je, moi, petite créature ! & quel ſouffle tout-puiſſant (1) vous infuſa

(1) Les Ecrivains ſacrés ou profanes n'ont fait qu'ébaucher le portrait de l'ame : ils l'ont dépeinte ſous des couleurs vives ; mais ſes beautés furent toujours au-deſſus de leur pinceau. Macrobe l'appelle la meſſagere de l'Immortalité : Virgile, la fille de l'origine céleſte ; Seneque, la divinité citoyenne du corps humain, *Deum in corpore humano hoſpitem.* Saint Auguſtin, plus grand génie que tous ces beaux eſprits, avoue que ſes grandeurs ſurpaſſent la ſphère de ſon intelligence. De tout cela il s'enſuit que l'ame vient immédiatement de Dieu : Ciceron le prouve par une raiſon toute naturelle : » c'eſt, » dit-il, que tout ce qui com» poſe la nature eſt matériel, » mixte, diviſible ; par con» ſéquent incapable de pro» duire l'eſprit, qui eſt une » ſubſtance pure, ſimple, » ſpirituelle, intelligente. » Qu'on parcoure toutes » les claſſes des créatures,

dans mes veines ? Non, non, c'eſt un Dieu qui m'anime, qui me meut, qui m'éclaire : ma force, mon génie, mon courage, ne peuvent être des opérations de mon corps imbécille & groſſier. Remontez donc vers votre origine, ô mon ame ! & que tous mes os glorifient un Dieu qui fit en moi des merveilles que je ne puis comprendre !

Cette ame, l'image de la Divinité, eſt au-dedans de vous-même, ô homme ! jugez de ſon excellence par la grandeur & le mérite de ſes opérations. C'eſt elle, & non pas votre corps, qui compoſe ces ouvrages d'eſprit, dont la beauté éterniſe votre renommée ; qui dicte à votre plume ces maximes de politique qu'exige la conſtitution des monarchies ; qui par le miniſtère de votre bras guerrier, frappe des coups dont les Provinces retentiſſent : c'eſt à elle que vous êtes redevable de ce diſcernement exquis, qui démêle vos véritables intérêts ; de cet eſprit de conſeil, qui dirige vos en-

» continue-t'il : trouvera-
» t'on que la matiere pre-
» miere ou ſeconde ; que la
» terre, l'eau, l'air ou le feu,
» penſent, raiſonnent, dé-
» ſirent, ayent de la mé-
» moire, embraſſent le pré-
» ſent, préviennent l'ave-
» nir ? Toutes ces qualités
» ſont étrangeres au corps,
» par conſéquent viennent
» d'un principe ſurnaturel,
» qui eſt Dieu ; *nec inveniet-*
» *tur uſquam unde ad ho-*
» *minem venire poſſint, niſi*
» *à Deo* ».

trepriſes ; de cette prudence éclairée, qui régle vos affaires ; de ce courage ferme, qui vous prépare & vous rend ſupérieur aux fâcheux événemens : c'eſt par elle que vos yeux voient, que vos oreilles entendent, que votre langue parle, que vos pieds marchent, que votre cœur aime, que votre tête loge dans ſa mémoire les noms des grands hommes, l'hiſtoire des conquérans, les révolutions des ſiécles, les cieux, la terre, l'univers entier. Que ſeroit-ce, ô créature admirable! ſi vous pouviez voir à découvert cette ſubſtance ſpirituelle qui en vous & hors de vous opère tant de prodiges! Qu'eſt-ce donc que cette ame qui embraſſe tous les tems? qui connoît tout, & diſpute de tout? qui de ſon art divin imite la nature, le tonnerre, la foudre, les élémens tranquilles & déchaînés? qui exprime les affections les plus tendres du cœur, & qui enivre tout l'homme de délices comme un torrent de la Divinité! Je ſens bien, ô mon ame! tout le prix de vos beautés : le plaiſir de vous poſſéder m'élève au-deſſus de moi-même ; mais vos attraits ſont trop divins, votre éclat m'éblouit & m'opprime. Je vous aime ſans vous connoître ; vous me pénétrez d'une onction

toute céleſte ; vous êtes la plus noble portion de moi-même, je le vois ; vous faites ma gloire & mes délices : mais comment ma grandeur eſt-elle au-deſſus de mes penſées ? Plus je contemple mon bonheur, moins je conçois d'où me viennent ces nobles tranſports : je ſais ce que je ſuis, & je ne puis comprendre ce que vous êtes : que ne m'eſt-il donné de voir votre face, ô fille du ciel ! du moins pour apprendre ce que je dois être !

Ce n'eſt donc point l'univers qui eſt à mes yeux le plus raviſſant ſpectacle ; votre bonté, eſſence ſouveraine ! fit de mon ſein un plus magnifique théâtre de beautés : mon imagination ſe retrace des cieux infiniment plus beaux que la région des aſtres ; de mon eſprit partent des traits de feu qui effacent les rayons du ſoleil ; mon cœur enfante des déſirs mille fois plus vaſtes que l'abîme ; le ſeul plaiſir de ma penſée me pénétre d'une joie qui ſurpaſſe les plus pures délices de la vie ; je ſens que je ſuis comme un dieu ſur la terre, que rien au-deſſous de vous, Dieu du ciel, ne peut égaler : mais à votre aſpect, Seigneur ! je deſcends du haut de ma grandeur pour rentrer dans mon néant ; c'eſt vous

Seigneur ! qui me couronnâtes d'honneur & de gloire ; vous entourâtes mon corps de l'éclat d'une douce blancheur ; vous embellites mon viſage d'un aimable coloris qui ſe diſpute à la brillante aurore ; & pour comble de faveur, vous me donnâtes une ame, qui bien-plus que la ſplendeur du jour, retrace à mes yeux l'image de vos beautés : c'en eſt trop, ô Dieu de magnificence ! la grandeur de vos bienfaits enlève mon cœur, & tient mes eſprits ſuſpendus.....

La Philoſophie moderne n'a pas ébranlé ici la religion de l'homme ſenſé ; au contraire, le philoſophe & ſon ſyſtême ont été à ſes yeux une véritable chimère. Comment le hazard, ſans mains, ſans tête, ſans exiſtence lui-même, auroit-il pû lui donner un corps d'une ſtructure ſi admirable ? Eſt-ce donc lui qui mit dans ſes yeux ſes rayons viſuels qui d'un ſeul aſpect parcourent l'immenſe étendue des cieux ? Eſt-ce lui, qui, par un mouvement qu'il n'a pas, communique à ſon ſang cet eſprit vital, ſans lequel il tomberoit immobile comme du plomb ? Eſt-ce le hazard, l'aveugle hazard qui orna ſon ame de ces talens ſublimes, dont la ſupériorité l'éleve au rang des intelligences ? Il a compris,

L'Auteur du liv. de l'eſprit P. 5.

cet homme, que la nature corporelle pouvoit tout au plus lui donner un corps, & que par conſéquent l'eſprit qui l'anime devoit venir d'une cauſe ſupérieure ; que la mere qui l'enfanta devoit lui communiquer de ſa ſubſtance, mais qu'elle ne pouvoit point lui infuſer une ſeconde ame qu'elle n'avoit pas ; & que puiſqu'il eſt impoſſible que la matiere produiſe l'eſprit, il faut néceſſairement que quelque génie créateur ait placé dans ſa tête cette puiſſance intellectuelle que les millions de natures ne pouvoient certainement pas lui donner. O Philoſophes ! avez-vous donc oublié que la penſée étoit infiniment plus ſubtile que toute l'agilité du corps, & que par conſéquent la ſubtilité du ſang ne pouvoit point produire la penſée (1)? Tournez-vous, retournez-vous, mettez en jeu tous les reſſorts de votre logique ; vos propres argumens ſaperont les fon-

(1) L'Auteur du livre intitulé l'*eſprit*, nie la ſpiritualité de l'ame : tout dans l'homme, dit-il, n'eſt que ſentiment phyſique. Celui du *diſcours ſur la vie heureuſe* traite un peu plus ſpirituellement la matiere : » l'homme, dit-» il, eſt un automate : la » modification de ſon ſang » fait ſon ame & ſa penſée : » cela eſt certain, tout en lui » eſt réglé, dirigé, gouverné » par la circulation des eſ-» prits animaux. » Ces auteurs nous permettent bien de remarquer d'après leurs ſyſtêmes, que des paradoxes inventés par une imagination machinale ne méritoient point qu'ils fiſſent les frais de l'impreſſion. Qui n'admirera que des Ecrivains au cerveau matériel ayent prétendu ſe faire

demens de votre ſyſtême : ils prouveront qu'autant que la matière différe eſſentiellement de l'eſprit, autant il y a de la diſtance du Philoſophe ſenſé à des Matérialiſtes comme vous.

Mais l'homme judicieux paſſe ici de la diſpute à la queſtion du fait ; c'eſt qu'il eſt épris d'une grandeur d'ame, qui dans ſa propre eſtime l'élève au-deſſus des autres créatures : plus ſpirituel que les eſprits animaux, plus fort que le lion, plus beau que les aſtres ; tout s'avilit à ſes yeux, lorſqu'il conſidére la force de ſon génie & la majeſté de ſa face. Il lui ſemble même que ſon ame eſt comme une eſpéce de divinité ; elle eſt intelligente comme Dieu, incorruptible comme Dieu, immortelle comme Dieu. Elle a ſon eſprit, ſa liberté, ſa volonté comme Dieu. Elle parcourt tous les tems ; elle s'étend au-delà des airs ; elle porte dans ſon idée l'hiſtoire des ſiécles, l'immenſité de l'univers, l'image de mondes infinis. Elle a ſa preſcience, cette ame, ſon conſeil, ſa providence ; elle s'inſtruit avec la nature des événemens futurs ; elle prépare les reſſorts qui font l'appui de ſa félicité ; elle enchaîne

une réputation dans la république des gens d'eſprit par des ouvrages que leur dicta la célérité des humeurs dans les vaiſſeaux lymphatiques!

juſqu'aux élémens qui ménacent d'ébranler ſon empire ſur la terre : oublieroit-elle, l'ingrate ! d'où lui peut venir tant de grandeur ? Et puiſqu'elle a la puiſſance de tout connoître & de tout aimer ; n'y auroit-il donc que ſon Dieu bienfaiteur qu'elle affectât de méconnoître ?

Les ouvrages de Dieu ſont donc les fondemens de la Religion naturelle, ouvrages admirables qui annoncent la Majeſté du Créateur & la dépendance de la créature : & ſans craindre la répétition, que prétendoit-il, ce Dieu, en créant le Ciel & la terre ? En donnant à l'homme une raiſon capable d'admirer tant de beautés ? En le rendant comme poſſeſſeur ſouverain des richeſſes & des plaiſirs de ce vaſte Univers ? N'étoit-ce pas de faire connoître ſa Puiſſance au-dehors, & de recevoir un Tribut d'hommages que tous les Etres doivent à ſon indépendance, du moins à titre de Créateur ? L'homme ſenſé a connu tout cela par la ſeule lumiere naturelle, qu'il lui étoit d'ailleurs impoſſible de combattre ſérieuſement. Eſt-il un Dieu, s'eſt-il dit à lui-même ? Qu'eſt-ce que ce monde qui frappe mes regards ? Par quel hazard ſuis-je ſorti du néant, & tiens-je un rang ſi diſtingué parmi les autres créatures ?

Les

Les cieux, non ſans doute, ne ſe firent pas d'eux-mêmes : comment les hommes euſſent-ils créé ces aſtres, où leurs yeux à peine peuvent atteindre ? Il eſt donc un Auteur caché, mais ſuprême, qui compoſa tous ces ouvrages dont la beauté m'enlève ? Puis-je me refuſer à la connoiſſance d'un Dieu, moi qui vois écrite ſur le firmament & ſur mon front la puiſſance d'une Divinité ? Hé ! ſi les objets que j'apperçois ſont la preuve de ſon exiſtence, quel eſt mon vertige de vouloir ſecouer la dépendance d'un Dieu, dont les créatures publient ſi hautement la magnificence & l'autorité ? Le ſoleil eſt un globe matériel ; le Crocodile eſt une bête féroce ; Jupiter fut un homme comme moi ; ils ne ſont donc point des Dieux ; ils auroient & plus d'intelligence & plus de pouvoir. Eſt-ce la lune qui me donna l'exiſtence ? Mon eſprit emprunte-t-il ſes lumieres de l'éclat de l'aurore ? Ou bien Mars mit-il la force & le courage dans mon bras ? Pourquoi donc irois je répandre mon encens ſur l'Autel de Divinités qui ne firent rien pour moi, tandis que j'oublie le Créateur inviſible à qui je ſuis redevable du jour qui m'éclaire ? Mon orgueil m'inſpire en ſecret la ré-

volte ; je ne puis me ſoumettre aux loix que me preſcrit la raiſon ; mais enfin ne vis-je donc ſur la terre que pour faire mes volontés ? Puis-je ne pas reſpecter l'œil d'un Dieu, qui du haut de ſon trône conſidére toutes mes démarches ? Ne ſuis-je pas un ingrat, ſi j'oublie les bienfaits dont ſa Providence me comble chaque jour ? Les Monarques ont leurs ſujets, les Tyrans leurs eſclaves, les frêles beautés leurs idolâtres ; moi-même ne prétends-je point qu'on me rende le reſpect dû à mon mérite & à mon rang ? ſeroit-il poſſible que le Dieu du Ciel fût le ſeul ſans adorateurs ? Que la terre le regardât comme indigne de ſes hommages ? Qu'il ne méritât de ma part ni amour, ni culte, ni reconnoiſſance ? Seroit-il poſſible que tout s'érigeât en Souverain, excepté le Dieu, le dominateur des Rois & des Empires ? Non, non, toutes ces conſidérations me confondent & m'accablent ; l'irréligion eſt un crime dont je ne puis ſoutenir l'injuſtice : & puiſqu'il conſte que ni moi, ni l'Univers ne nous ſommes point faits ce que nous ſommes ; il faut ou que je nie qu'il exiſte un Dieu Créateur, ce qui ſeroit une extravagance, ou que

je l'aime & le reſpecte comme ſa créature. Telles ſont les reflexions de l'homme raiſonnable en matière de Religion : il regarde les argumens de l'impiété comme des productions d'un eſprit abruti, d'une ame noire & farouche : il lit comme à découvert les droits de la Divinité dans la ſtructure des cieux, dans le méchaniſme de ſa propre perſonne, dans la Religion même des peuples idolâtres : & par l'idée qu'il a de l'Etre ſuprême, le ſyſtême du commode Déiſme répugne infiniment plus à ſon eſprit que la ſévérité même du culte le plus Religieux. Mais quel a dû être ſon étonnement, lorſqu'il a ſenti que ſon cœur combattoit ici ſa raiſon ? Qu'il portoit dans ſon ſein un germe de crime & de déſeſpoir ? que la créature, ſon eſclave & ſa victime, s'armoit ſouvent contre lui, & le faiſoit ſervir lui-même de pâture à ſa fureur ? c'eſt ici, mon cher Cléonime, que commencent les Myſtères de la Religion Chrétienne. L'homme, le chef-d'œuvre des mains d'un Dieu, que ſes honteux penchans ont mis au niveau de la bête : un Dieu, jaloux de ſon ouvrage, qui naturellement doit voir a regret l'opprobre & l'infortune de l'homme : voilà des ob-

jets importans qui s'offrent à l'esprit humain. Quel génie malin étouffe en nous les sentimens que nous inspire la Divinité ? Ne serions-nous élevés en grandeur que pour tomber de plus haut dans l'abîme de toutes les misères ? Est-ce Dieu qui met le poison dans la coupe de nos (1) délices ? Est-ce l'influence des astres ? Est-ce le crime de notre naissance ? Et puisque malgré tous nos avantages, nous sentons que nous sommes malheureux, notre sort est-il donc désespéré, & ne pouvons-nous donc atteindre au vrai bonheur pour lequel notre cœur soupire ? C'est ainsi que l'homme sensé raisonne naturellement sur le contraste de ses prééminences & de ses humiliations : il ne peut concevoir par quelle fatalité ses larmes inonderent son ber-

(1) Les Philosophes Payens attribuoient à la colere des Dieux les maux de la nature ; mais ils n'en sçavoient pas la véritable cause. Les Manichéens prétendirent qu'il y avoit en nous un bon & un mauvais démon qui maîtrisoient à l'envi l'esprit & le cœur : système aussi inutile qu'extravagant : il s'agissoit de sçavoir pourquoi l'homme étoit contraire à lui-même & malheureux. Saint Augustin les fit remonter malgré eux au péché d'origine. Or le péché originel étant au-dessus de la raison, il a fallu que Dieu nous l'ait fait connoître par la voie de la révélation. Dieu sans doute ne punissoit point l'homme injustement ; & il étoit assez miséricordieux pour ne point le frapper de malédiction éternelle : telle est l'idée naturelle que nous avons de la Divinité : ainsi, conclud M Paschal, »la loi » fatale du péché qui sem» bloit éloigner la connois-

cèau : plus grand que toutes les créatures qui l'entourent, il examine dans ſon étonnement d'où vient que lui ſeul eſſuye plus de diſgraces que toutes les créatures enſemble : il entre dans ſon cœur où il apperçoit des penchans qui offenſent ſa pudeur, la nature, la Divinité : il admire la Providence d'un Dieu qui lui donna l'être, qui conſerve ſon ſouffle, qui d'une main ſi libérale le couronna d'honneur & de gloire ; mais à qui contre ſes propres lumières il préfére la vile créature. Qui ſuis-je donc ? Que fais-je ſur la terre ? Quelle eſt mon eſpérance ? Quelle doit être ma deſtinée ? Si Dieu eſt mon créateur & le maître de l'Univers, où ſont donc mes ſacrifices de louange & d'amour ? Toute la terre ſert à mes plaiſirs, & comme Etre raiſonnable je ſuis ſans doute (1) la plus noble des créatures ; cepen-

» ſance d'une Religion, eſt » préciſément la voie qui » conduir les hommes à la » Religion. »

(1) » De toutes les choſes » que nous voyons, l'hom- » me eſt la ſeule qui ſenr ſa » miſére & ſon indigence, » dit M. d'Abadie : elle eſt » donc la plus parfaite. Il » n'y a qu'un Etre plus no- » ble & plus élevé que les » autres qui puiſſe être mi- » ſérable ; puiſqu'il ne ſçau- » roit l'être que par la con- » noiſſance. Cyrus, berger, » ne ſe croyoit point mal- » heureux de n'être point » aſſis ſur le trône ; mais Cy- » rus apprend qu'il eſt iſſu » de race royale, il n'eſt » point content s'il ne regne,

dant je vis miſérable ; je meurs à la reſſemblance des bêtes ; & de toute ma perſonne il ne reſte dans le ſépulchre qu'une poignée de cendres. N'eſt-ce donc que pour me dévouer à la douleur, au crime, à la mort, que Dieu fit de ſi grandes choſes, qu'il me mit moi-même à la tête de ſes ouvrages ! Non, l'hiſtoire de ma gloire & de mon opprobre renferme des ſecrets que je ne connois pas ! ou je ſuis trop grand pour ne devoir pas être heureux ; ou je ſuis trop avili pour ne devoir pas être coupable.

Tels ſont, mon cher Cléonime, les raiſonnemens que l'homme ſenſé ſe fait à lui-même, & telles ſont les réflexions qui doivent vous occuper vous même ſur l'origine d'où vous deſcendez, & ſur la fin où vous devez aboutir. Vous avez vû la puiſſance de Dieu éclater dans la foule & la beauté de ſes ouvrages : le ciel & la terre ſe prêtent de concert aux délices de votre vie, c'eſt pour vous l'expérience de chaque jour ; vous même, créature infiniment plus noble que la terre & les cieux, ne vous prévalez-vous pas en ſecret d'un rang qui vous élève au-deſſus de tous les Etres viſibles ? Quel eſt l'Auteur

caché, dites-nous, qui fit en vous & pour vous tant de merveilles ? Or ce Dieu, inviſible tant qu'il vous plaira, mais dans la réalité ſi magnifique envers vous, voudriez-vous donc lui refuſer un tribut que vous accordez ſi généreuſement à vos amis protecteurs ? Prétendriez-vous jouir de ſes bienfaits, ſans benir ſa main qui daigna vous les prodiguer ? Et pouvez-vous donc admirer un ſoleil qui chaque jour ſe lève ſur votre horiſon, tandis que vous oubliez le Créateur des aſtres dont la ſplendeur ne ceſſe de vous éclairer ? Non, non, le témoignage de votre ame eſt ici contre vous : vous ſentez qu'il exiſte un Auteur ſuprême qui mérite vos hommages, & dont vous ne ſauriez ſans crime combattre la puiſſance & l'amour : comment l'irréligion ſeroit-elle en vous un attentat innocent, tandis que votre propre conſcience eſt le premier juge, & le plus cruel tyran de votre impiété (1).

(1) Pour peu que l'homme ſache raiſonner, ſon propre cœur devient le juge de ſon inſenſibilité pour Dieu. S'il n'aime point ſon Créateur, il faut qu'il ſe retourne vers la créature, puiſque ſa nature eſt de ne pouvoir être ſans amour, & qu'entre Dieu & la créature il n'y a point de milieu : or, préférer la créature au Créateur, c'eſt viſiblement renverſer l'ordre, puiſque c'eſt aimer contre la deſtination de ſon cœur, & par conſéquent s'éloigner de ſa fin ; ne faut-il pas être in-

Votre réſiſtance aux volontés du Tout-Puiſſant vous inſtruit des devoirs de votre dépendance, ſi vous ſçaviez le comprendre : oui, vous connoiſſez la néceſſité du culte, par-là même que vous vous obſtinez à vivre ſans Religion. Eſt-ce donc envain qu'une créature auſſi illuſtre que vous, fait ſervir à l'iniquité les ouvrages du Créateur & le Créateur lui-même ? Qui peut concevoir que le Dieu vivant n'ait pas aſſez d'autorité pour ſe faire obéir ? que la terre brave avec hauteur ſa redoutable toute-puiſſance ? que l'homme, vaſe de boue paitri de ſa main, vive à ſa fantaiſie comme s'il n'y avoit pour lui ni loi, ni ſubordination, ni même de deſtinée ? D'où peuvent venir ces attentats de la part d'une créature comme vous, dites-nous, je vous prie ? Eh ! ne comprenez-vous point par votre révolte même, que le bras du Tout-Puiſſant s'eſt appéſanti ? que le malheur des humains eſt conſommé ? que l'enfer dilate ſes brûlans abîmes ? que tout dans la Nature eſt dans un état comme déſeſperé, la grace, la vertu, l'eſpérance, le ſalut ; &

Malic c. 43.

juſte & bien ſtupide pour s'attacher à de frêles objets en concurrence d'un Dieu qui réunit tout ce qui eſt capable de flater nos penchans ?

que par conſéquent ſi la juſtice divine ne vous ramene pas au devoir, elle doit au moins vous faire trembler ? Oh ! ſi le Dieu du ciel n'a pas le pouvoir de ſe faire craindre ; ſi l'impiété combat impunément ſes plus abſolues volontés ; ſi les hommes n'ont reçû l'exiſtence que pour vivre dans l'abomination & le ſacrilége ; déchirons donc le Teſtament des Loix éternelles : évoquons les Puiſſances infernales pour devenir plus puiſſans en iniquité : défions donc au combat le maître du tonnerre, cette indolente Divinité dont la main ne ſçauroit lancer la foudre. O monſtres ! quel mortel ſoutiendra l'horreur de tous ces blaſphêmes ! Mais non, l'énormité de nos forfaits eſt la preuve authentique de la juſtice d'un Dieu : jamais l'homme n'eût été ſi ſcélérat, ſi la vengeance céleſte ne l'eût abandonné à ſa perverſité : & puiſque le péché eſt le plus grand de tous les malheurs, il faut, ou que Dieu ſoit injuſte, ou qu'en punition de ſon crime, le pécheur ſoit la plus miſérable des créatures, par conſéquent la plus intéreſſée à appaiſer le courroux de la Divinité (1).

(1) Quel droit a la famille d'un Miniſtre diſgra-

Et c'eſt encore cet excès d'infortune qui prouve invinciblement à l'homme raiſonnable la néceſſité d'une Religion. Il comprend que ce Dieu mérite un hommage bien ſingulier qui venge avec tant d'éclat les outrages qui lui ſont faits. Il ſent dans ſon ame qu'il eſt trop malheureux pour ne devoir pas redouter du moins le bras terrible qui l'opprime : tant d'humiliation jointe à tant de grandeur l'étonne & l'épouvante : & quoiqu'il ignore la cauſe de ſes malheurs, il eſt intimement convaincu que la vertu ſeule peut adoucir l'amertume de ſes jours. Dans cet état de perplexités ſi cruelles, il cherche une main bienfaiſante qui ſoulage ſa douleur : il veut ſçavoir du moins d'où peut lui venir tant de gloire ſuivie de tant d'opprobre : tel qu'un Roi placé tout à coup ſur un trône, ou qu'un criminel condamné au ſupplice, il ſe hâte d'éclaircir l'événement qui lui

cié aux faveurs du Prince dont il a trahi les intérêts ? Il y auroit moins d'injuſtice en Dieu, dans l'hypothèſe des impies, de priver les enfans des prérogatives d'un pere criminel, que de les avoir créés miſérables, cela n'eſt pas douteux : par conſéquent on fait Dieu plus injuſte en niant le péché originel qu'en l'admettant : par conſéquent il exiſte un péché d'origine, par-là même que nous naiſſons malheureux, puiſque Dieu eſt ſouverainement juſte.

mit la couronne ſur la tête & les fers aux mains : mais il ne ſçait pas que pour être inſtruit de ces objets importans, le Ciel lui-même doit parler.

S. Aug. de nat. & gra. 18.

## CHAPITRE SECOND.

*Que la révélation a dû ramener l'homme misérable à l'esprit du vrai culte.*

Psal. 103. DIeu fit tout bien : tous les êtres furent créés dans un état parfait ; & chacun reçut l'impression de son espece qui devoit le conduire à sa fin. Les animaux même les plus vils à nos yeux ont toute la perfection de leur nature : bien davantage, l'instinct qui les guide, les rend sensibles au plaisir de leur existence, s'il est permis de le dire : le lion dans son orgueil marche tête levée, veille, & dort tranquille : l'Agneau bondit sur la prairie : l'Hirondelle en chantant voltige dans les airs : la tendre Tourterelle jouit avec sa compagne d'une espece de félicité : & si quelque chose altere leurs délices, c'est que les animaux sont faits pour nos besoins : n'y auroit-il que l'homme, qui par ses défauts deshonorât la nature, & qui, pour être trop malheureux, dût regretter d'avoir jamais

vu le jour ? Et ſi l'homme eſt une créature imparfaite & miſérable, ne ſera-t-il pas en droit d'accuſer ſon Auteur de rigueur, de partialité, d'injuſtice ? Blaſphême horrible que condamne la raiſon : il faut donc que quelque ennemi jaloux ait ici corrompu l'ouvrage d'un Dieu ſouverainement bon, ſouverainement ſage, ſouverainement juſte : cela eſt concluant. Ariſt. l. 1 de cœlo. c. 3.

Dans cet état humiliant où l'humanité fut réduite (1), ſur-tout pendant ces tems d'impiété qui ſuivirent le déluge, l'homme ( je ne dis pas tous les hommes ; il y eut toujours des familles ſaintes où la vérité fut tranſmiſe de pere en fils )

(1) Juſqu'à quel point les paſſions n'ont-elles pas avili l'humanité ? On en peut juger par l'énormité des crimes dont les hommes ſe ſont rendus juſqu'ici coupables ; mais comment en pervertiſſant l'eſprit & le cœur, ont-elles comme amorti la Religion naturelle ? C'eſt ce qui paſſe l'imagination. On ne comprend pas comment l'iniquité peut obſcurcir l'idée que nous devons avoir de Dieu. Dans le fonds, la révolte de la créature contre ſon Auteur doit conduire à un aveuglement ſi ſinguller : n'eſt-il pas juſte que Dieu cache ſa face à un mortel impie qui n'a, ce ſemble, l'avantage de le connoître que pour l'outrager : châtiment dont Dieu menaça cent fois ſon peuple ingrat, & qu'en effet il fit ſervir à ſes vengeances. » Si les paſſions » peuvent étouffer les ſentimens de la nature comme » dans Neron, dans les meres qui tuent leurs enfans, » doit-on être ſurpris, dit » M. d'Abadie, qu'elles obſcurciſſent la connoiſſance naturelle que nous » ayons de Dieu ? »

l'homme, dis-je, ne pouvoit que très-difficilement connoître la véritable cauſe de ſon infortune. Les chimeres du paganiſme jointes à l'obſcurité chronologique des ſiécles, avoient embrouillé dans ſa tête la chaîne qui tenoit aux jours de la création. Il ſçavoit bien qu'il y avoit eu des Héros conquérans, des Peuples vaincus, des Villes fondées, des beaux Arts inventés : mais l'hiſtoire de la primitive antiquité n'offroit aux yeux de ſon eſprit qu'un abîme immenſe qu'il lui étoit naturellement impoſſible de ſonder ; le malheur des tems avoit tout obſcurci : & dans cette impuiſſance de rompre le voile qui lui cachoit ainſi les ſiécles antérieurs, il avoit la douleur de vivre & de mourir, ſans avoir jamais pû decouvrir la vraie ſource de ſes diſgraces. L'opprobre d'une ſi illuſtre créature intéreſſoit trop la gloire du Créateur ; le Genre humain étoit ſon ouvrage, & l'ouvrage de ſon amour : ce même amour devoit lui rendre ſon éclat ; ſa ſageſſe y avoit déjà pourvu. Il choiſit un
Moïſe. homme ſelon ſon cœur (1) à qui il ré-

(1) Moïſe pouvoit d'ailleurs ſçavoir par la tradition l'hiſtoire depuis la création du monde ; il ne lui falloit que ſix générations pour remonter de l'année où il nâquit juſqu'au tems d'Adam. Moïſe

vele les myſtères de ſa vengeance, & ſes miſéricordes : il lui dicte les oracles qui manifeſtent ſes deſſeins ſur la terre innocente, & coupable. Là, dans ce livre des révélations, ſont renfermés les témoignages les plus authentiques & les plus conſolans de l'auguſte vérité ; l'origine du monde, la deſtinée des créatures, l'excellence de l'homme, ſon crime, ſa chûte, la profondeur de ſa miſere, la grandeur de ſon eſpérance. Les événemens qu'il contient ont un rapport intime & néceſſaire avec les ſiécles poſtérieurs, & par-là même proteſtent hautement pour la véracité du Dieu qui les révéla, & pour la fidélité de l'hiſtorien qui nous les a tranſmis. C'eſt par tout un caractère de vraiſemblance

Le Pentateuque.

vivoit l'an du monde deux mille quatre cens : il avoit vu ceux qui avoient vu Jacob : Jacob avoit vu Abraham : Abraham avoit vu Sem : Sem avoit vu Lamech, qui vivoit du tems d'Adam. Les premiers Patriarches d'ailleurs vécurent longtems : Adam vécut neuf cens trente ans : Abraham, né en 2039, en a vécu cent ſoixante-quinze : Sem, né en 1559, en a vécu ſix cens : Lamech, né en 874, en a vécu ſept cens ſoixante-dix-ſept. Or, la création & le déluge, dont Moïſe a fait l'hiſtoire, étoient des événemens trop ſinguliers pour que les peres religieux n'en inſtruiſiſſent point leurs enfans ; & il n'eſt pas douteux que par le peu de générations qu'on compte d'Adam à Amram, pere de Moïſe, la mémoire de ces faits ne fut comme récente au moins dans ces familles bénites, où la connoiſſance & le culte du vrai Dieu étoient héréditaires.

qui éclaire, qui touche, qui persuade : jamais l'homme n'eût trouvé nulle-part des instructions si conformes à ses préjugés, à sa raison, à ses desirs, à ses besoins, à l'idée naturelle qu'il a d'un Dieu & de la création de ses ouvrages : & s'il lui restoit encore quelque doute sur les vérités qu'il renferme, c'est qu'il affecteroit de n'avoir pas assez de génie & de probité pour les comprendre. Un livre d'un prix si inestimable devoit faire du moins autant de bruit que les ouvrage de Mercure, & de Zoroastre ; il fut donné à un peuple dont le nom étoit célébre dans l'univers par la protection du Dieu des Armées qui marchoit devant ses étendarts. Sa Religion, sa politique, ses loix, étoient la preuve vivante de l'histoire écrite que l'Auteur même lui avoit confiée ; car la plupart des faits rapportés étoient marqués par les maximes de son culte & de son gouvernement : qui pouvoit ignorer qu'il y eût une Palestine ? un peuple Religieux & guerrier qui comptoit parmi ses Souverains les plus grands Rois du monde ? C'est donc chez ce peuple, dépositaire des secrets du ciel, que l'homme misérable a trouvé un remede à ses langueurs : il a lû d'un œil attentif le dé-

talogue Moſaïque ; & il a conclu malgré lui que le culte Juif devoit être néceſſairement la vraie Religion de (1) la terre. Ce n'eſt point le hazard qui lui a fait tomber en main les Livres Judaïques: il a ſenti le beſoin qu'il avoit d'être inſtruit ; & naturellement ami de la vérité, il a cherché des éclairciſſemens qui euſſent quelque liaiſon avec l'hiſtoire de ſon ame. Le genre humain lui offroit le plus tragique ſpectacle : ce n'étoit partout qu'abominations, qu'impoſtures, que ſacrileges : des hommes ſcélérats mis au rang des Dieux ; des Dieux changés en bêtes ; des bêtes transformées en

(1) La Religion Juive eſt marquée d'une maniere ſenſible au ſceau de la Divinité ; un coup d'œil ſuffit pour la diſtinguer de toutes les autres Religions. Quel ſpectacle ne devoit-ce pas être pour l'Univers que la poſtérité d'Abraham attachée au culte du vrai Dieu dans des ſiécles où il y avoit de la folie & de l'impiété de n'être pas idolâtre! Auſſi ſes ennemis même ne pouvoient s'empêcher de lui rendre témoignage : O Iſraël ! s'écrioient ils, que vos tentes ſont belles ; peuple infortuné que gouverne le Dieu des armées ! on ne voit point d'idoles en Jacob ; on n'y voit point de préſages ſuperſtitieux ; on n'y voit ni divinations ni ſortiléges : c'eſt un peuple qui ſe fie au Seigneur ſon Dieu, dont la puiſſance eſt invincible. » Mais le Dieu » inviſible, ajoute M. de » Boſſuet, ſe rendoit tellement ſenſible par ſes oracles, & Moïſe les inculquoit avec tant de force, » qu'à la fin la nation Juive, plus portée à l'idolâtrie que les autres nations, » ſe laiſſa toucher de l'idée » ſi pure d'un Dieu qui faiſoit tout par ſa parole ; » d'un Dieu qui n'étoit » qu'eſprit, que raiſon & » intelligence. »

Divinités : & lui même beaucoup plus chimere que tout cela, devenu un monſtre moitié Ange & moitié Démon ; qui croyoit tout comprendre, & qui ne ſçavoit rien ; qui chériſſoit la vertu, & qui adoroit le vice ; qui reſpectoit la grandeur de Dieu, & qui bravoit la terreur de ſes vengeances : pouvoit-il s'endormir ſur ce contraſte de lumière & de ténébres, d'amour & de haine, de religion & d'impiété ? Pouvoit-il ne pas deſirer de ſçavoir effectivement s'il étoit réalité, fantôme ; eſprit, matière ; homme, ou bête ; Chérubin, ou Démon ? Qu'il faut être ſtupide pour vivre & mourir au hazard ! Quelle excuſe pourra prétexter l'homme au tribunal d'un Dieu pour juſtifier le crime de l'ignorance volontaire !

## SECTION PREMIERE.

*Que la Révélation conduit l'homme à l'eſprit du vrai culte, par l'hiſtoire qu'elle lui apprend de la cauſe de ſes malheurs.*

CE n'étoit point par préjugé d'éducation ou d'enfance que l'homme ſentoit la ſupériorité de ſon rang ſur les autres créatures ; c'eſt dans ſon propre fonds qu'il puiſa ces ſentimens de grandeur : ſon eſprit noble, ſublime, lui faiſoit porter ſes penſées au-delà de ce monde viſible : tout ce qu'il voyoit dans l'univers s'aviliſſoit à ſes yeux à l'aſpect des beautés empreintes dans ſon ame : l'avidité de ſon cœur inſatiable lui faiſoit du moins ſuſpecter s'il n'étoit point fait pour des plaiſirs moins vuides que les délices de la terre. Quelle a été ſa ſurpriſe lorſqu'il a lû dans les Ecritures, qu'en effet ſon premier pere fût créé dans un état parfait! qu'il ne voyoit que ſon ſeul Créateur au-deſſus de ſa tête, tandis que toutes les créatures étoient ſoumiſes à ſes pieds! Que ſon Geneſ. c. 1.

génie, semblable aux intelligences, pénétroit sans effort dans les profondeurs de la nature! Que son cœur gouverné par la raison ne poussoit des soupirs que pour l'aimable vertu! Qu'il portoit même sur sa face, comme un rayon de majesté divine, l'image des beautés éternelles! mais qu'enfin ce premier (1) des humains, fier de sa grandeur, s'étoit révolté contre son Seigneur-Dieu; qu'en punition d'un attentat si étonnant, il avoit été proscrit

Genes. c. 3.

(1) Quoique les anciens Philosophes ignorassent la véritable histoire de l'homme innocent & coupable, ils parloient néanmoins de sa grandeur & de sa bassesse comme si, en effet, ils l'eussent connue. Les uns, frappés de la dignité de son être, le mettoient au rang des Dieux; les autres surpris de l'excès de ses foiblesses, le mettoient au niveau des bêtes: ainsi les uns exaltoient son excellence sans connoître sa misère; & les autres déploroient sa misère sans connoître son excellence; systêmes qui, loin de guérir l'homme, ne servoient qu'à le rendre plus misérable par l'orgueil que lui inspiroit la noblesse de sa condition, & par la corruption où le conduisoit la bassesse de sa nature. Quoiqu'il en soit, ce sont ici des traits échappés du portrait de l'homme, tel que la Religion Chrétienne le représente en effet; il ne manquoit aux Philosophes que de connoître l'usage que l'homme devoit faire de sa gloire & de son ignominie. Dans » la Religion Chré» tienne, dit M. Pascal, » il faut des sentimens de » bassesse, non d'une bas» sesse de nature, mais de » pénitence; non pour y » demeurer, mais pour al» ler à la grandeur: il faut » des mouvemens de gran» deur, mais d'une gran» deur qui vienne de la » grace & non du mérite, » & après avoir passé par » la bassesse. »

avec toute ſa race ; qu'il avoit été dépouillé de preſque tous les ornemens de ſa gloire dans ſon cœur, dans ſon corps, dans ſon eſprit : que la terre, juſqu'alors le trône de ſes délices, ſeroit à l'avenir le théâtre de ſes douleurs : que cependant, touché de ſa diſgrace, le Dieu miſéricordieux lui donneroit au milieu des années une victime pour appaiſer ſon courroux : qu'alors ſes deſcendans qu'il aimoit encore, ſeroient rétablis dans les droits de leur innocence ; qu'ils adoreroient en eſprit & en vérité l'Etre ſuprême dont la miſéricorde exalte la puiſſance ; & qu'enfin ils puiſeroient dans les fontaines du Sauveur, qu'il leur deſtinoit, beaucoup plus de mérite & de gloire qu'ils n'en avoient perdu par le crime originel. Ainſi que le ſoleil diſſipe les ténébres, & laiſſe voir la nature à découvert : ainſi cette lecture ſacrée a rendu ſenſible aux yeux du judicieux lecteur l'hiſtoire cachée du genre humain. Il a connu qu'au moment de ſa création, le premier homme devoit en effet avoir été ſans défauts ; que le Créateur, bon par eſſence, ne pouvoit l'avoir créé pour le rendre miſérable ; & que puiſqu'il laiſſoit après lui des enfans malheureux, il falloit ſans doute qu'il ſe fût rendu indigne des promeſſes

faites en ſa perſonne à ſa poſtérité. Alors la fierté naturelle de ſon ame n'a plus été pour lui une énigme : il a compris qu'une ſi belle créature devoit avoir été originairement deſtinée pour quelque choſe de grand ; que ce n'étoit pas en vain qu'il cherchoit des plaiſirs qu'il ne pouvoit trouver ſous les cieux ; & que de-là que ſon cœur ambitionnoit le bonheur parfait, il devoit naturellement préſumer qu'il avoit quelque prétention à la félicité ſuprême. Alors ſa propre raiſon a juſtifié la vengeance d'un Dieu outragé ; il a vû que l'attentat de la créature contre ſon Auteur offroit l'idée d'un crime épouvantable : il a ceſſé de plaindre ſes malheurs, par-là qu'elle avoit été aſſez ingrate pour faire ſervir à la rébellion la magnificence d'un Dieu ſi libéral : il s'eſt condamné lui-même à la douleur, puiſqu'il portoit dans ſes veines le ſang d'un pere coupable du plus noir des forfaits. Mais ſur-tout cette lecture divine (1) l'a fortifié dans l'idée

(1) Notre plus cher intérêt dans l'excès de nos diſgraces & comme le premier mouvement de nos cœurs, c'eſt de pouſſer des gémiſſemens vers le Ciel. Lactance ſe ſert de ces ſoupirs de nos ames affligées comme d'un argument pour prouver l'exiſtence d'une Divinité tendre & propice. Il n'entrera jamais dans l'eſprit humain que Dieu regarde

naturelle qu'il avoit d'un Dieu eſſentiellement bon : il a vû que ſon cœur ſavoit s'attendrir ſur le ſort de ſa créature miſérable ; que s'il avoit la foudre en main pour venger & punir, il avoit auſſi la tendreſſe dans l'ame pour pardonner ; qu'il étoit aſſez jaloux de ſon ouvrage pour ne pas détruire en un inſtant ce qu'il avoit médité depuis tous les ſiécles ; qu'il n'y avoit pas à ſes yeux de péché irrémiſſible, puiſque ſa clémence étoit infiniment plus grande que les crimes des millions d'univers ; & qu'enfin ſi par ſon péché l'homme s'étoit rendu indigne de pardon, ce n'étoit pas à dire qu'il fût indigne de Dieu de lui faire miſéricorde. Voilà, mon cher Cléonime ! les impreſſions que laiſſe dans l'eſprit & même dans le cœur, la lecture des livres ſacrés ; car enfin, à prendre même la choſe à la rigueur, le premier homme fut immédiatement créé, ſans doute, des mains de Dieu ; ce Dieu Créateur ne lui donna certainement pas cette racine de péché qui germe dans ſon ame ; il ſeroit l'auteur du

Plato. in Timæo. l. de leg.

Lucius Apul. de Deo Socrat.

d'un œil tranquille la poſition de ſa créature miſérable. » Dieu ſeul, diſoit » Homere, peut être dans » nos malheurs, & même » dans nos projets importans, notre oracle, notre » ſoutien & notre eſpérance.

péché, ce qui eſt impoſſible: d'où ſont donc ſortis ces maudits, mais involontaires penchans qui nous entraînent vers le crime contre ſes plus abſolues volontés? Mais encore ſi cet homme a péché, pourquoi le juſte Dieu n'en tireroit-il point vengeance ſur ſa tête & ſur toute ſa famille? Les enfans d'un pere ingrat & perfide ont-ils droit de reclamer des dons purement gratuits qui n'étoient promis qu'à ſa fidélité? Et puiſque Dieu ne nous devoit pas même l'exiſtence, ſommes-nous juſtes de nous plaindre de ce que nous ne ſommes pas mis au rang des immortels? Mais quoique nous ſoyons coupables, eſt-ce donc à dire que tout eſt perdu? Le Dieu que nous avons irrité auroit-il donc créé en vain le ciel & la terre? N'y a-t-il point encore quelque reſte de bonté dans cet Auteur magnifique dont les aſtres publient ſi hautement la miſéricorde? Et pouvons-nous penſer qu'il ait abandonné ſans retour à la fatalité de leur deſtinée des créatures même péchereſſes qu'il comble chaque jour des bienfaits de ſa Providence? Toutes ces conſidérations, mon cher Cléonime! ſont priſes dans le raiſonnement naturel: par lui je comprends qu'il ne peut y avoir qu'un ſeul Dieu, & qu'à titre

titre de premier Etre, toutes les créatures lui doivent de la dépendance; que le premier homme qui ſortit de ſes mains devoit être quelque choſe de bien grand, puiſque ce fut pour lui qu'il fit des ouvrages ſi beaux, & ſi parfaits; que ſi par une contrariété ſurprenante mon penchant m'attache à la terre, tandis que malgré moi je ſoupire pour les cieux, il faut qu'il y ait dans mon ame un principe de grandeur qui ne peut venir que de Dieu, & un principe de baſſeſſe & d'infamie qui vient de quelque eſprit impur; qu'innocent ou criminel, mon Créateur eſt également revêtu de juſtice & de miſéricorde, & que par conſéquent ma miſére le touche, comme mon crime l'offenſe; qu'après tout enfin, ſi je préfére dans un roi la bonté de ſon cœur à ſa puiſſance & à ſa ſévérité, le Dieu qui crée les Monarques me paroît bien plus adorable lorſqu'il déploie ſa clémence, que lorſqu'il fait gronder ſon tonnerre. Dans quels tranſports d'admiration (1) & d'amour a-

(1) Tout dans l'homme miſérable annonce un Dieu perdu; par conſéquent ſa propre miſére doit lui faire ſentir par un double titre ſa ſoumiſſion & ſa dépendance. Il eſt étonnant que cet homme ait fait l'inſtrument de ſa révolte contre ſon Auteur des malheurs

t-il lû, cet homme, les hiſtoriens ſacrés qui s'accordent avec ſon idée, & qui d'une main habile tracent des portraits dont il avoit le deſſein dans ſa tête ! Où les eût-il trouvées ces conſolantes chroniques du genre humain qui l'inſtruiſent avec tant de méthode des devoirs de ſon culte ? En vain il avoit conſulté les Philoſophes : leurs ſentimens ſur la création, ſur la nature du bien & du mal, ſur la conſtitution & la deſtinée de l'homme, lui avoient paru, à preſque tous égards, des extravagances. Les religions de la terre ne lui paroiſſoient pas moins chimériques : il voyoit les dieux changés en crocodiles, & les crocodiles en dieux ; l'idolâtre fléchir les genoux devant l'idole laſcive, & ſouiller en eſprit de vertu ſon temple des plus ſales

mêmes qui devoient le plus l'humilier ſous ſa main toute-puiſſante. Plus il ſe ſentoit opprimé ſous le poids de ſa diſgrace, plus ſans doute il devoit redouter le bras inviſible qui exerçoit la vengeance. Mais il étoit aveugle ; il attribuoit ſon infortune à la fatalité du deſtin, comme ſi le ciel, la terre, les animaux & ſur-tout l'homme, pouvoient être l'ouvrage d'une cruelle Divinité. Les Prophétes, en lui offrant le remède, lui font connoître la véritable cauſe de ſa maladie : quels oracles ! c'eſt moi qui ſuis le Dieu vengeur, dit le Seigneur par leur bouche : mais j'ai vu votre douleur ; je deſcends ; me voici : votre ſalut, ô homme ! eſt caché dans la puiſſance de ma droite ; *& ſciens dolorem ejus, deſcendi ut liberem eum.*

voluptés : tout ce qu'il appercevoit ou qu'il entendoit, combattoit dans ſon eſprit l'opinion qu'il avoit de lui-même & du Dieu du ciel ; & il concluoit dans ſon ame qu'il valoit mieux ne rien ſavoir & ne rien adorer. Le ſeul peuple Juif (1) a fixé ſes regards & ſon cœur : c'eſt un peuple qui n'adore qu'un ſeul Dieu, créateur de toutes choſes, ami de l'homme, & le ſouffle de tout ce qui reſpire. Là, par un calcul généalogique, on remonte du fils au pere juſqu'au pre-

(1) Chaque nation, avant la venue du Meſſie, avoit des Dieux particuliers dont les Prêtres forgeoient les oracles ſelon leurs intérêts & leur fantaiſie. Sous des Docteurs ignorans, l'idolâtre ſans doute ne pouvoit vivre que dans l'ignorance. D'ailleurs, les démons qui parloient quelquefois par la bouche des idoles, ne ſçavoient pas les deſſeins de Dieu ſur la rédemption de l'homme : ainſi le Payen mouroit & vivoit ſans être inſtruit ni de ſon origine ni de ſa deſtinée. Le peuple Juif étoit le ſeul qui adorât un Dieu Créateur du ciel & de la terre, Dieu de miſéricorde, l'eſpérance & le ſalut du genre humain. Sa renommée étoit répandue par-tout ; & les peuples les plus entêtés des ſuperſtitions de leur Religion admiroient malgré eux la loi & le culte d'une nation ſi illuſtre. Delà vient, comme remarque Joſephe, que tous les Rois d'Orient préſentoient leurs offrandes dans ſon Temple ; que la République de Rome ſe déclara la protectrice de ſes lieux ſaints ; qu'Alexandre lui-même, ce Prince de la race des Dieux, fléchit humblement les genoux dans Jeruſalem devant le Dieu de Jacob, & ſes ſacrés Pontifes. Ne falloit-il pas être aveuglé pour ne pas s'attacher en concurrence de toute autre divinité au culte d'un Dieu dont on ne pouvoit s'empêcher d'adorer les oracles, la puiſſance & la majeſté ?

mier homme, dont on détaille la création, la prospérité, le crime, les malheurs, la famille, la vie & la mort : on y démontre par des preuves sensibles que c'est l'ingratitude de cet homme envers son Dieu qui a précipité la vengeance céleste sur toute sa postérité : que cependant le Christ viendroit dans son tems réparer toutes choses ; & qu'alors le Dieu de fureur remettroit son glaive dans le fourreau. Convaincu de toutes ces vérités, ce peuple enflé de soupirs, ne cesse de conjurer le ciel de hâter cet heureux avénement : en attendant cependant l'encens du vrai Dieu fume sur ses autels ; il observe sa loi que l'Ange du grand conseil lui donna sur une montagne du milieu des éclairs ; il se purifie scrupuleusement dans son temple des souillures qu'il contracte par foiblesse, ou même par malice ; c'est le peuple de Dieu : & autant que son législateur l'emporte en sagesse sur tous les législateurs de la terre ; autant il surpasse lui-même en vertu tous les peuples de l'univers.

Tel qu'un Prince à lui-même inconnu, mais naturellement fier, que la politique dévoua dès son berçeau à l'obscurité d'une prison, sent son ame s'exal-

ter en apprenant ce qui il eſt ; change ſes ſanglots en ſoupirs d'eſpérance ; preſſe entre ſes bras les émiſſaires d'un pere tendre & libérateur : ainſi l'homme miſérable a fait des trophées en liſant l'hiſtoire de ſon origine & de ſa prochaine délivrance. Il a dévoré le livre de Moyſe, puiſqu'il lui retraçoit la nobleſſe de ſon ſang dont il portoit le témoignage dans ſon cœur : il a goûté ſes Oracles qui lui ont paru dictés par les ſentimens de ſon ame : le peuple Juif eſt devenu ſon modèle, comme à ſon ſeul aſpect il étoit devenu lui-même ſon admirateur & ſon ami : c'étoit le peuple qu'il cherchoit : comme lui il a cru ; il a gémi ; il a eſpéré : il eſt entré dans ſon temple ; & dans la foi du Meſſie promis il a répandu ſon cœur & ſon encens devant le Dieu d'Iſraël. Quelle autre Religion d'ailleurs pouvoit-il embraſſer parmi les Religions de la terre en concurrence d'un culte dont la révélation, quoique ſurnaturelle, s'allioit ſi intimement avec les lumières de ſa raiſon ?

## SECTION SECONDE.

*Que la Révélation conduit l'homme à l'esprit du vrai culte par le rapport de sa raison avec les vérités révélées.*

SI l'homme n'avoit point péché, la Religion naturelle, toujours pourtant secourue de la grace de puissance, lui eût suffi pour connoître, aimer & servir Dieu (1). Il avoit alors tout ce qu'il falloit pour devenir un grand Saint, comme il étoit déja le chef-d'œuvre des créatures. Les lumières de son esprit, noble, vaste, transcendant, étoient accompagnées d'ailleurs d'une foi vive, éclairée, étendue, qui le rendoit parfait dans la science du salut. L'amour de son Dieu avoit pris l'empire sur son cœur : il l'aimoit sans intérêt, sans contrainte,

(1) La grace de puissance, c'est-à-dire suffisante, constituoit l'homme innocent dans un parfait équilibre : de sorte que pour faire le bien & pour y persévérer il n'avoit pas besoin de ce secours ultérieur, mais tout-puissant, que nous appellons grace d'action, c'est-à-dire grace efficace : & c'est ce qui fait la différence entre l'état de la nature innocente & de la nature corrompue : *cum autem inflictum fuit vulnus in cardines voluntatis, tunc majoribus auxiliis adjuvanda fuit infirmitas humana*, S. Aug.

par généroſité, par penchant, par plaiſir : toute la terre étoit ſoumiſe à l'homme ; & tout dans l'homme obéiſſoit à Dieu. Son péché corrompit, hélas ! tous ces ouvrages de la nature & de la grace ! Les ténébres obſcurcirent ces rayons perçans qui développoient à ſes yeux les grandeurs de la Divinité : ſon cœur entra en guerre contre lui-même par la révolte que lui inſpirerent ſes propres penchans : il prêta l'oreille au conſeil de ſa femme ; c'en fut aſſez : ſa complaiſance trop humaine rabaiſſa ſes prérogatives Angéliques au-deſſous même de l'humanité. Sa gloire pourtant, non plus que celle de ſes enfans, ne fut pas alors tout-à-fait anéantie : notre eſprit conſerva une partie de ſes avantages : nous eumes toujours aſſez de raiſon pour connoître l'exiſtence d'un ſeul Dieu, la néceſſité de ſon culte, le néant de la créature (1). Mais nous

S. Auguſt. Epiſ. 107.

(1) Quoique la nature ait été viciée dans toutes ſes puiſſances, tout cependant n'eſt pas corruption dans l'homme : il aime encore la vérité, comme naturellement il a horreur du crime. Il eſt même de ces ames heureuſes dont parle le Sage qui, pour ainſi dire, n'ont point péché en Adam, ſoit par la bonté de leur eſprit, ſoit par la droiture de leur caractère, ſoit par leur attrait pour la vertu. Qu'il eſt heureux d'être né ſous de tels auſpices ! quel prodige ne ſeroit-ce point qu'un homme qui réuniroit en ſa perſon-

avions péché par le cœur : notre cœur frappé d'une plaie digne de ſon crime, mit le comble à notre infortune : notre ame devint comme le ſiége des deſirs les plus impurs : nous nous livrâmes à l'infamie juſqu'à nous faire une idole des voluptés brutales. Qu'arriva-t-il ? c'eſt qu'alors notre eſprit devint, pour ainſi dire, tout de chair : ce ne fut plus cet eſprit qui conſervoit encore une teinture des vérités ſublimes : nous errâmes dans la ſcience même des choſes naturelles : nous convertimes en paſſions honteuſes les qualités aimables, qui malgré notre corruption affortiſſoient l'humanité : nous nous dévouâmes de corps & d'ame, & même par ſyſtême, à tout ce qui n'étoit pas Dieu : & par l'excès d'une corruption étonnante, l'homme, qui par ſa raiſon participoit de la nature des Anges, ſe trouva réduit à n'avoir pas (1) même

ne tout ce que les illuſtres perſonnages, conjointement pris, ont eû de belles qualités, le génie d'Homere, la beauté de Xerxès, la générosité de Pythias, l'intégrité d'Ariſtide, la pudeur de Xenocrate ! or, la gloire de ces grands hommes étoit l'ouvrage de la nature : d'où nous devons conclure avec ſaint Jean-Chryſoſtome que la nature n'eſt point mauvaiſe par elle-même ; & qu'il étoit digne d'un Dieu de former le deſſein de lui rendre ſon premier éclat.

(1) L'ame » dégradée par » le péché, captive du corps.

l'inſtinct des animaux. Heureux le mortel qui n'oublia jamais qu'il étoit créature raiſonnable, & qui ſçut comprendre, par ce qui lui reſtoit encore de lumiere & de force, qu'il n'étoit point fait pour l'infâme volupté !

La Religion naturelle ainſi affoiblie, conſommoit ſans doute les malheurs du genre humain : alors les deſſeins de Dieu étoient renverſés ; l'ouvrage de la création devenoit inutile : l'homme ſans culte & ſans vertu étoit perdu ſans retour. Mais ce que nous détruiſîmes par notre malice, Dieu par ſa miſéricorde le répare. Il révèle par l'organe des hommes inſpirés, les Oracles de la raiſon primitive ; c'eſt par eux que nous apprenons tout ce qu'Adam lui-même pouvoit ſavoir dans ſon innocence des attributs de Dieu, de ſa ſageſſe, de ſa providence, de ſa bonté, de ſa juſtice rémunératrice & vengereſſe. Il n'eſt plus queſtion aujourd'hui ni de l'éternité du

Deuteron. c. 32.

» d'où lui viennent ſes plaiſirs & ſes douleurs, ne » penſe, pour ainſi dire, que » corps, dit M. Boſſuet : » & ſe mêlant avec le corps qu'elle anime, elle a peine » à la fin de s'en diſtinguer : » elle s'oublie & ſe mécon- » noît elle-même. » Cet aviliſſement regarde plutôt le cœur que l'eſprit. L'homme ſcélérat traite ſouvent avec dignité les choſes de Dieu : Son impiété n'eſt que dans les mœurs.

monde, ni des opérations du hazard, ni de la fatalité du deſtin : les Prophétes ſappent par des argumens victorieux les ſyſtêmes d'une ſi bizarre philoſophie. Ils prouvent que la terre n'a pas
Pſal. c. 32. toujours exiſté, puiſqu'il eſt impoſſible de concevoir qu'elle eût la puiſſance d'exiſter par elle-même ; que le concours des atomes n'a point formé l'har-
Iaï. c. 44. monie de ce brillant univers, puiſqu'étant eux-mêmes ſans intelligence, ils ne pouvoient point ſavoir l'ordre & la proportion qui devoient regner dans les parties & le tout ; que les actions humaines ne ſont pas l'ouvrage d'une cau-
Amoſ. c. 4. ſe prédéterminante, puiſqu'avant d'agir, l'homme ſent qu'il conſulte ſon eſprit & ſa liberté. Ils prouvent que ſi toutes les créatures ont leur deſtination & leur fin, l'homme, à plus juſte titre,
Ezechiel. c. 1. doit avoir ſon terme & ſon centre ; que jamais le Créateur ne lui eût donné la faculté de penſer, s'il n'avoit attendu
achar. c. 14. de lui quelque tribut de reſpect & d'amour ; que la raiſon ne lui étant accordée que pour en bien uſer, il devoit par conſéquent avoir de la Religion, puiſque le bon uſage de la raiſon conſiſte à
Baruch. c. 2. rendre à Dieu ce qu'il mérite : vérités que l'eſprit humain ſaiſit & goûte com-

me ſi elles étoient ſorties de ſon propre fonds : car enfin, de quelque erreur que l'homme ſoit infatué, ne ſent-il point que le ſpectacle qu'offrent le ciel & la terre n'eſt pas un enchantement? Qu'étant plus redevable à l'Auteur de la nature que toutes les créatutes enſemble, il lui doit par conſéquent un hommage tout particulier? Que ſi tous les Etres créés ſuivent avec ſoumiſſion l'impreſſion du premier moteur, il ne peut lui-même, ſans crime, braver la raiſon qui lui fut donnée pour loi? La néceſſité d'un premier Etre, ſage, tout-puiſſant, éternel, infini; l'impoſſibilité de la matière intelligente; la corruption du genre humain; le contraſte frappant de ſes grandeurs & de ſa baſſeſſe; ſon crime; l'équitable arrêt de ſa mort; ſon eſpérance; qu'eſt-ce que l'étalage de tous ces Oracles prophétiques que le développement de la raiſon naturelle qui ne peut reconnoître qu'un ſeul Dieu; qui admire ſa miſéricorde dans ſes ouvrages; qui exclud de ſon eſſence toute idée de péché; qui comprend que l'homme ne doit naturellement pas avoir la deſtinée des bêtes; qui attribue le malheur de ſes jours à

la perverſité de ſon propre cœur ; qui par les bienfaits dont la providence comble de coupables mortels, juge, ſent, éprouve que le Créateur de l'univers n'eſt pas une Divinité implacable ? (1) Nous pouvions connoître tout cela ſans qu'il fût beſoin que Dieu parlât par la bouche de ſes Miniſtres : malheureux que nous ſommes ! nos crimes étouffèrent ces notions ſi dignes de l'eſprit raiſonnable & docile ; & notre aveuglement fut ſi marqué que nous ne ſçumes ni ce que nous étions, ni d'où nous venions, ni où nous devions aboutir : vous l'avez vue, notre infortune, du haut de votre trône, ô Dieu d'ineffable bonté ! votre cœur a ſuborné les conſeils de votre juſtice ; vous ne vouliez point que tout fût perdu : le ſon
Mal. c. 43. de votre voix a réveillé l'homme de ſon aſſoupiſſement : vous avez parlé ; & de même que le ſoleil chaſſe les om-

(1) Les Philoſophes payens, il faut en convenir, ont débité des vérités admirables. Ciceron dit que nous naiſſons pour expier des crimes commis dans une vie précédente : Séneque, que nous devons eſpérer de grandes choſes ; Platon, que l'ame emporte dans l'autre monde les bonnes & mauvaiſes actions : Lucrece, que le corps eſt rendu à la terre, & l'eſprit au ciel d'où il eſt deſcendu. Mais ces Philoſophes changeoient ſouvent d'opinion, & répandoient un air de doute ſur les ſyſtêmes dont ils étoient le plus jaloux : ils ne connoiſſoient point la révélation.

bres de la nuit, votre parole a diſſipé les ténébres de ſon ignorance.

Et c'eſt cette conformité de notre raiſon avec les vérités révélées, qui, au jugement de l'homme ſenſé, éleve la Religion Juive au-deſſus de toutes les Religions. Qu'eſt-ce qu'une Religion où l'on rend au Soleil un culte ſuprême? où l'homme à la mort rentre dans ſon néant, ou ne doit jouir que d'un Paradis de femmes? où le hazard préſide aux événemens de la vie? & où pour toute récompenſe la vertu s'abandonne au déſeſpoir du fataliſme? Tous ces ſiſtêmes me paroiſſent odieux, & confondent toutes mes penſées. Je ne puis comprendre que les aſtres ſoient dignes de mon encens; que la Divinité ſe cache dans les entrailles d'un taureau; que ma liberté dépende d'un deſtin invincible; que je ſois né pour être à jamais miſérable; ni qu'une volupté que je déteſte ſur la terre doive faire ma félicité dans les cieux. Les oracles des Prophétes ont beaucoup plus d'analogie avec les lumieres de mon eſprit & les ſentimens de mon cœur: je reconnois l'exiſtence d'un ſeul Dieu, Créateur du ciel & de la terre; les droits de ſa Divinité ſur le

cœur de l'homme comme ſa créature favorite ; l'ordre de ſa Juſtice à punir le crime, & à récompenſer la vertu. Je conçois infiniment mieux que c'eſt par un effet de ſa miſéricorde, qu'avec l'exiſtence ce Dieu m'a donné un eſprit capable de le connoître ; que ce n'eſt point pour me rendre malheureux qu'il m'a tiré du néant ; qu'il n'eſt pas moins le Dieu de bonté que le Dieu de vengeance, & que par conſéquent je ne dois point déſeſpérer de trouver grace encore au pied de ſon trône : voilà ce que je (1) comprends, & qui me paroît plus conforme à l'idée que j'ai de Dieu & de la dignité de mon rang. Que ſi mon eſprit me trompe, je goûte du moins un plaiſir ſenſible dans ma douce illuſion : j'aime à penſer que Dieu ne me donna l'être que pour mon propre bonheur : je me fais d'agréables ſyſtêmes ſur

(1) Dans la recherche de la vérité, il faut ſur-tout de la bonne foi : elle ne s'offre, dit le Sage, qu'à ceux qui la cherchent avec ſimplicité. Qu'on confronte ſans préjugé les ſyſtêmes des Philoſophes & les oracles prophétiques, il n'eſt pas poſſible qu'on ne ſe ſente entraîner vers les Prophétes par la conformité de ſes penſées avec leurs écrits. » La vérité des Chré-» tiens, dit ſaint Jerôme, » eſt incomparablement » plus belle que l'Helene des » Grecs : pour en faire la » différence, il ne faut que » ſçavoir diſtinguer les » beautés. »

les aſtres qui m'éclairent, ſur la terre qui pourvoit à mes beſoins, ſur l'excellence de ma raiſon qui me diſtingue des bêtes: je me perſuade avec une ſecrete complaiſance, que je ſuis né pour quelque choſe de grand; que malgré mon indignité le Dieu mon Créateur m'aime encore; que mes ſoupirs pour les biens inviſibles ſont le préſage d'une félicité ſurnaturelle que je ne connois pas; & que ſi juſqu'ici mes années ſe ſont écoulées dans les gémiſſemens, le jour arrivera peut-être où le ciel enfin aura pitié de mes malheurs. Mais non, les Prophétes ne m'ont point trompé; leurs écrits ſont véritablement l'hiſtoire de mon ame: je ſens que j'ai péché, & que ce n'eſt qu'en Dieu ſeul que je dois fonder mon eſpérance: maudites ſoient tes ſectes, Philoſophie profane, qui preſcris les maximes d'un culte qu'abjura la nature! Les voïans d'Iſraël ſont ſans contredit les docteurs de la vérité: jamais tes oracles n'éclaircirent ainſi mes doutes ſur la deſtinée de l'homme, & les conſeils de la Divinité: je connois en ce jour & l'extravagance de ta mithologie, & l'impureté de ton encens, &

le fanatiſme de ta vertu : mais quel ſpectacle de beautés divines offre aux yeux de mon eſprit le flambeau qui commence à m'éclairer !

## SECTION TROISIEME.

*Que la Révélation conduit l'homme à l'eſprit du vrai culte par les caractères de Divinité dans les vérités révélées.*

SI les exploits belliqueux & les productions de l'eſprit pouvoient honorer la Divinité ; nous n'aurions point de reproches à faire à l'Antiquité profane : Rome, Athênes, Babylone même, tiendroient le premier rang parmi les Villes Saintes, par la foule de leurs génies, par le courage de leurs Héros, par l'éclat de leurs victoires, par la célébrité de leur Empire. Mais n'eſt-ce donc que pour accréditer les ſciences & les Arts que Dieu fonda la terre ? qu'il imprima ſon image ſur la face de l'homme ? qu'il tient en ſa main toute-puiſſante les rênes de ce vaſte univers ? ou plutôt ne prétendit-il point que ſes ouvrages (1)

(1) Dieu a tout fait pour lui : il eſt le principe, la fin, le centre de toutes choſes : c'eſt donc à lui que l'homme, ſa créature favorite, doit offrir toutes ſes actions ; un ſoupir pour tout autre objet, ſoupir qui du moins ne ſe rapporte pas à lui, eſt comme un larcin fait à ſa Divinité. » Celui-là ne vous aime » point, Seigneur, diſoit S. » Auguſtin, qui, en vous ai-

Proverb. cap. 16. contribuassent de concert à sa plus grande gloire ? que nous fissions de son culte le premier de nos devoirs ? & que puisque c'étoit pour lui qu'il nous avoit créés ; ce fut à cette fin unique, comme à notre seul centre, que nous rapportassions toutes les actions de notre vie ? L'homme sensé n'a donc point consulté la prudence de la chair dans la recherche qu'il faisoit du vrai culte : il a regardé le trône que Dieu n'avoit point fondé comme le monument d'un attentat sacrilège contre l'arbitre des Rois & des Monarchies : il a gémi sur l'aveuglement des peuples dont l'impiété travestissoit la Religion en politique : il a détesté l'orgueilleux sçavant qui, méconnoissant le Pere des lumières, jouit de sa renommée comme du fruit de son génie ; & par l'essentiel rapport qu'il a crû voir de la créature au Créateur, il a jugé que ce sage même étoit coupable d'idolatrie, qui n'aimoit la vertu que pour la vertu même. Eh ! quel attrait pouvoit-il trouver d'ailleurs dans la Religion des nations incirconcises qui, par des excès de débauches, célébroient

» mant, s'attache à des choses qu'il n'aime point pour l'amour de vous, *qui alienus* *quid tecum amat, quod propter te non amat.*

au ſcandale des cieux la fête de Divinités impudiques ! La Religion Juive étoit la ſeule qui pût le confirmer dans la haute idée qu'il avoit d'un Etre Suprême. Là, tout lui paroiſſoit ſérieux, reſpectable, divin. Il voyoit un peuple qui joignoit aux maximes de la raiſon, la ſageſſe des Loix les plus ſublimes : dans ſon culte, dans ſa politique, dans ſes mœurs, c'étoit quelque choſe de merveilleux qui lui laiſſoit la ſurpriſe & l'admiration. Le Souverain ne montoit ſur le trône que pour combattre au nom du Dieu des Armées, & pour regner en eſprit d'amour, & même d'humilité : le Magiſtrat prenoit le ciel à témoin de ſa droiture, & de ſon déſintéreſſement : le ſoldat faiſoit ſa priere avant d'aller au combat, & donnoit mille fois ſon ſang pour la Tradition ſainte de ſes peres. Il a pris en main le code de cette nation admirable ; & il a lû par-tout que la corruption du cœur étoit proſcrite avec tous les vices qui deshonorent l'humanité. Là, il n'eſt permis ni de trahir ſa penſée, ni de porter envie à ſon voiſin, ni de concevoir des deſirs impurs. Il a vû le vaſſal marcher à côté de ſon Seigneur ; le pauvre manger à la table du riche ; la veuve s'enſevelir dans la retraite, &

condamner aux ténébres éternelles les reſtes de ſa beauté. Il eſt entré dans ſon temple ; hé ! voilà qu'une ſainte frayeur l'a ſaiſi tout à coup... Ici, la vanité des Idoles eſt conſtatée ; le ſanctuaire d'Iſraël nous découvre la Divinité. Ne diſons rien de la magnificence de ſa ſtructure ; l'Idolâtre Ephéſien ſe prévaudroit peut-être du temple de ſa Diane (1) ; eſt-ce donc que l'éclat de l'or releve la gloire du vrai Dieu ? Voyons le Juif, purifiant ſon cœur avant de faire couler ſur l'autel des holocauſtes le ſang de ſa victime ; s'abattant ſur ſa face devant le Dieu de Majeſté dont le regard anéantit les montagnes du ſiécle ; frappant ſa poitrine ſur laquelle il venge le crime de

Pſalm. 46.

(1) Le Temple de Diane à Ephéſe étoit une des ſept merveilles du monde. Éroſtrate qui avoit réſolu de faire parler de lui, y mit le feu : cependant le Temple de Dieu à Jeruſalem étoit infiniment plus riche & plus magnifique : Joſephe, dans le dénombrement qu'il fait de ſes richeſſes, dit qu'il y avoit dix mille chandeliers d'or ; dix mille tables couvertes d'or, & une fort grande toute d'or ; vingt mille coupes d'or & cent ſoixante mille d'argent ; cent mille phioles d'or & deux cens mille d'argent ; quatre-vingt mille plats d'or & cent ſoixante mille d'argent ; cinquante mille baſſins d'or & cent mille d'argent ; vingt mille vaſes d'or & quarante mille d'argent ; vingt mille grands encenſoirs d'or, & cinquante mille autres plus petits ; mille robes enrichies de perles précieuſes pour les Sacrificateurs ; deux cens mille trompetes d'argent, & quarante mille inſtrumens de muſique d'or & d'argent : le ſervice de ce temple ſe faiſoit par

ſes infidélités journalieres ; arroſant le pavé de ſes larmes par la douleur d'avoir péché contre le Dieu de ſon ſalut. Que dites vous de ces Scribes éclairés qui du haut des tribunes expliquent les devoirs de l'honnête homme, & de l'homme Religieux ? de ces Pontifes charitables qui, d'une voix entre-coupée de ſanglots, font monter juſqu'aux cieux les ſoupirs du peuple ? de ces Lévites zélés qui, dans leurs tranſports, chantent au Dieu immortel mille cantiques de bénédictions ? de ces millions de cœurs qui, prenant le ciel à témoin, proteſtent de vouloir vivre & mourir dans l'obſervance des divins préceptes ? Mais encore, n'avez-vous pas oui dire par la voix publique que le Dieu du ciel avoit l'œil & le cœur tournés vers cette maiſon auguſte ? qu'en préſence de tout Iſraël ſa gloire y étoit deſcendue d'une maniere viſible ? que du fond du propitiatoire ſa voix ſe fit entendre à l'oreille des Pontifes & du peuple, ſoit pour conſoler la nation affligée, ſoit pour ſe L. 2. Paralip. c. 5.

trente-huit mille Lévites & vingt-quatre mille Prêtres. Salomon employa pour l'édifice ſeul trente fois cent millions d'or. Si la magnificence des Temples pouvoit être la preuve de la majeſté des Dieux, certainement le Dieu d'Iſraël devoit être aux yeux de l'univers la premiere Divinité.

plaindre de ſes infidélités, ſoit pour encourager ſon bras contre les efforts des puiſſances voiſines ? que le temple de Salomon étoit célébre dans l'univers, moins par l'éclat de ſa magnificence, que par la protection des Chérubins tu-
2. Machab. 3. télaires, qui veilloient à la garde de ſes tréſors ? Ah ! ſi la révélation a dû venir au ſecours de la Religion naturelle, quelle Religion comme la Juive, ramene l'homme au vrai culte de la Divinité ? Qu'euſſions-nous fait de plus dans l'état d'innocence, que contempler les grandeurs de Dieu ? qu'adorer ſon empire ſur toute créature ? qu'obéir à ſes plus ſimples volontés ? que déteſter ſon offenſe comme le plus grand de tous les maux ? que dévouer nos eſprits, nos cœurs, notre gloire au ſervice d'une majeſté ſi ſuprême ? Par vous, Religion divine ! je meſure la diſtance de la créature au Créateur ; j'entre dans l'eſprit des Loix éternelles ; je rends hommage à l'Auteur de mon être, à ce Dieu qui compte le nombre des étoiles, qui fait partir les éclairs & la foudre, qui entraîne le ciel ſous ſes pieds, & qui de ſon ſouffle diſſipe les élémens. Par vous, je fais de la vertu, la régle de mes deſirs, mon conſeil, mon appui, mes dé-

fices ; j'implore la droite du très-haut dans tous les événemens de ma vie, dans la révolte de mon cœur, dans l'ennui de mes jours, dans mes infortunes, dans ma proſpérité : je me fais un devoir capital d'être toujours raiſonnable, c'eſt-à-dire, humble ſerviteur de Dieu ; ſujet fidèle à mon roi ; ami zélateur de ma patrie ; bon pere, tendre époux ; pacifique, généreux, incorruptible citoyen : oh ! nation Hébraïque ! oh ! religion ſainte ! quel bonheur prépariez-vous à la terre ! Mortel trop fortuné ! quelle ſeroit aujourd'hui mon idole, ſi vous n'aviez rétabli dans mon ame les droits de la Divinité ? Non, non, c'eſt véritablement à Jéruſalem qu'il faut aller adorer : ſtupide adorateur ! que cherchois-je dans les temples des nations profanes ? Eh ! qu'allois-je devenir, loin du Sanctuaire du Dieu d'Iſraël, où fume l'encens de la vertu !

La religion Juive ne laiſſe donc plus de doutes ſur la divinité de ſon origine, puiſqu'elle rend l'homme irréprochable devant Dieu. C'eſt à cette fin que cet homme fut tiré du néant, je veux dire pour glorifier le Créateur, pour maintenir ſon culte ſur la terre, pour chérir la vertu qui étoit l'objet principal du

myſtère de la création ; ſans cela pourquoi auroit-il été privilégié d'une raiſon qui le diſtingue des bêtes ? Mais qu'a-t-il dû penſer lorſqu'il a vû que c'étoit ici la religion du Dieu d'amour (1) ? La beauté en Dieu produit néceſſairement l'amour ; & c'eſt ce concert entre ſon eſprit & ſon cœur qui fait ſa félicité. Qui peut comprendre dans quels tranſports cet Etre infiniment parfait contemple les grandeurs de ſa Divinité ? Ces accès ineffables dérivent de ſa penſée, par laquelle il voit diſtinctement toute

Jerem. c. 31.

(1) Le ciel, la terre, les écritures atteſtent l'amour que Dieu nous porte. La bonté, dit le Sage, eſt la premiere idée que nous devons avoir de la Divinité : qu'elle ait choiſi l'homme pour l'objet favori de ſa tendreſſe, c'eſt là le conſeil ſecret de ſon cœur. Le Paganiſme n'eût pas adoré un Dieu d'un accès facile, tendre, familier ; il regardoit ce commerce d'amour comme indigne de la Majeſté Suprême : plus ſon idole imprimoit de terreur, plus il conſervoit pour elle de la vénération & du reſpect : qui ne voit que ſon erreur étoit un blaſphême, puiſqu'il dépouilloit la Divinité du plus aimable de ſes caractères ? La loi de Moïſe fut donnée au milieu des éclairs : mais le Dieu d'Iſraël cacha toujours un cœur ſous l'appareil même de ſes vengeances : d'ailleurs le peuple Juif avoit la tête dure ; il ne pouvoit être ramené à l'amour de ſon Dieu que par la voie de la crainte. Si l'ouvrier eſt jaloux de ſon ouvrage ; pourquoi Dieu n'aimera-t'il point l'homme qu'il créa de ſa propre main ? Et que fera l'homme de ſon cœur s'il ne ſoupire pour le Dieu libéral & magnifique qui lui donna l'exiſtence ?

toute l'infinité de l'être incréé: penſée qui de toute éternité occupe tout ſon eſprit; qui à chaque inſtant ſe reproduit en lui par le ſpectacle qu'elle lui offre ſans ceſſe de ſes beautés; & qui par les traits vivans dont elle lui peint ſes perfections, imprime dans ſon entendement ſa propre image que nous appellons ſon fils. L'homme n'étoit point compris dans cette filiation divine, elle étoit éternelle; & il ne devoit être créé que dans le tems. Cependant les beautés dont il fut embelli étoit capables de fixer le cœur de Dieu : il étoit fait à ſa reſſemblance; c'eſt-à-dire, qu'il portoit ſur ſa face comme des rayons de ſa divinité; qu'il avoit un cœur & un eſprit par leſquels il pouvoit le connoître & l'aimer ; que ſon ame étoit enrichie de la grace ſanctifiante, laquelle ſurpaſſoit en éclat toute la gloire de l'univers : pourquoi Dieu n'auroit-il pas aimé cet homme, qui après ſon Fils unique étoit ici-bas la plus vive image de ſon infinie ſainteté ? Il eſt vrai que l'homme pécha ; & qu'il ceſſa dès-lors d'être l'objet de ſes complaiſances. Mais que pouvoit le péché contre un Dieu (1) qui du moins pour

(1) Il n'étoit donné qu'à un Dieu de recevoir le pécheur à la pénitence, & de faire de ſa réconciliation

Jerem. c. 33. sa propre gloire aimoit encore le criminel? Eh! ne devoit-il donc plus goûter le plaisir de chérir une créature faite pour son cœur? Que fait-il? Il passe avec l'homme comme un traité de réconciliation : il lui révele une loi dont la vertu fera renaître l'ancien commerce de leur amour réciproque : & pour qu'il ne reste plus de semences de division, il lui Malæ, c. 35. promet de lui donner son propre Fils, dont la sagesse cimentera une paix invariable : en attendant il le conjure de l'aimer comme son pere, comme à jamais il a résolu de le chérir comme son enfant : il lui propose pour prix de son amour des couronnes infiniment

le sujet même de sa joie. Quoi de plus divin & de plus touchant tout ensemble que ce qu'il dit par la bouche de ses Prophétes! » La miséricorde exalte ma » toute-puissance, dit-il par » Jeremie : j'ai résolu de » donner à l'Univers le spec- » tacle le plus ravissant ; » c'est que je ferai répoſer » ma créature ingrate entre » les bras de mon amour. » Rien sans doute ne man- » que à ma félicité ; je suis » le Dieu des vertus : mais » il est un plaisir que je me » propose de goûter encore; » c'est la conversion du sa- » crilége Juda. Mon œil » sera donc propice à ſes » iniquités; & son répentir » scellé de ma miséricorde » fera aux yeux de toutes » les nations la gloire de » mon nom, ma victoire, » mes délices, ma renom- » mée, *& erit mihi in nomen & in gaudium, & in laudem, & in exultationem cunctis gentibus terræ.* La parabole du Pasteur qui quitte son troupeau pour chercher sa brebis errante; & les triomphes du pere de famille sur le retour de l'enfant prodigue, prouvent d'après le fils de Dieu lui-même, que la clémence est un attribut comme primitif de la Divinité.

au-deſſus de ſon eſpérance : & afin qu'il ne doute point de la vérité de ſes promeſſes, ce Dieu d'éternelle miſéricorde ſcèle ſa parole de l'authenticité des miracles. Dès-lors, en effet, Dieu ne parut, pour ainſi dire, occupé que de l'accompliſſement de ſes oracles : il choiſit à cette fin un peuple deſcendant d'Abraham ſon ſerviteur fidéle : il lui donne pour chef un berger d'Horeb qu'il conſtitue l'arbitre des élémens : il frappe de la verge de ſa fureur l'Egypte orgueilleuſe qui s'obſtinoit à le retenir dans ſes fers: il lui trace au fond des mers un chemin ſec & commode, d'où à l'ombre de ſes aîles, il le conduit juſqu'au déſert de Sinaï. Là, il lui donne ſa loi, en pere, en ami, en Dieu, & le Dieu du tonnerre : il le tranſplante dans une terre agréable & fertile dont ſon ſouffle extermine les impies habitans. Voici, lui dit-il, que je vous mets en poſſeſſion des provinces où coulent le lait & le miel; eh ! que n'ai-je pas réſolu de faire encore ! Mais ſouvenez-vous que mon culte eſt ici le grand objet de mes miſéricordes. En vain m'offririez-vous des victimes ſans nombre; votre cœur eſt le ſacrifice que j'attends de vous : & plus

Moïſe.

Deuteron. c. 30.

vous ſerez jaloux de l'obſervance de mes loix, croyez-en à ma parole, plus ma tendreſſe ſera intérêt à la proſpérité de vos jours. O Iſraël! que de bienfaits mon amour te prépare! j'ai déja commandé à mes Anges de précéder ta face; ils dirigeront ton conſeil; ils te conſoleront dans tes diſgraces; ils fortifieront ton bras dans les combats. Tu verras mes Prophétes que je remplirai de mon eſprit: toutes leurs paroles ſeront des Oracles, c'eſt moi-même qui parlerai par leur bouche: ils déploieront à tes yeux ma gloire, mes deſſeins, l'étendue de ton devoir, l'hiſtoire de mes miſéricordes: bien davantage, je veux que ma tendreſſe égale ici ma puiſſance: mon Fils, ce fils que j'enfantai dans la ſplendeur de mes Saints, paroîtra au milieu de tes tribus: alors toutes les entrailles de mon amour te ſeront ouvertes; ta joie ſera parfaite, car la force & la victoire deſcendront avec lui: il portera dans ton cœur ſon eſprit de vie; il t'animera d'un courage divin; il mettra ſur ta tête les couronnes de mon immortalité: ſouviens-t'en bien, Iſraël! ce ſont ici les promeſſes du Dieu de ton pere Jacob.

Deuteron. c. 18.

C'en étoit trop ſans doute de la part d'un Dieu pour des mortels, coupables enfans de la (1) terre : mais c'eſt en cela même qu'il faiſoit voir qu'il étoit Dieu, en compatiſſant au malheur de ſa créature, en lui tendant une main charitable, en la chériſſant d'autant plus qu'elle lui avoit été ingrate & rébelle. Alors le culte d'Iſraël n'avoit rien de ſuſpect : il confirmoit l'homme dans l'idée naturelle qu'il a d'un Dieu bon, magnifique, propice : il preſcrivoit des maximes de vertu ; il radouciſſoit les malheurs de la vie ; il encourageoit par les motifs de la plus belle eſpérance, & c'eſt ce que l'homme demandoit : trouvoit-il tous ces avantages chez les divi-

S. Anſelm. l. 2. c. 9.

(1) Le peuple Juif fut trop tendrement chéri de Dieu ; ſon cœur étoit incirconſis : il porta l'ingratitude juſqu'à faire ſervir au crime ſes miſéricordes même. Sous prétexte qu'il deſcendoit d'Abraham, & qu'il avoit Moïſe pour Légiſlateur, il croyoit pouvoir impunément tranſgreſſer la loi. Il ſçavoit d'ailleurs que ſon Dieu étoit toujours prêt à lui pardonner : dans cette confiance il ſe ſouilloit dans le Temple de Baalim, d'où il s'alloit purifier enſuite dans le Sanctuaire du Dieu d'Iſraël : crime trop épouvantable ſans doute, puiſque c'étoit outrager le Seigneur parce qu'il étoit trop miſéricordieux & trop adorable. Moins d'indulgence l'eût rendu plus attentif à ſes devoirs : c'eſt ce qui fait dire à Lactance » que » l'homme ſeroit plus religieux ſi Dieu n'établiſſoit » ici bas que le regne de ſa » vengeance, *ſub Religionis vindicta alacriores ad templa concurrerent.*

nités étrangères? Ou plutôt ne voyoit-il point ſon crime & ſon déſeſpoir tracés ſur l'obſcène face de ſon idole ? Qu'étoit-ce qu'un Dieu qui jamais ne ſortoit de ſa niche ? Qui avoit conſtamment l'œil tourné au regard ſévère ou laſcif? Qui gardoit profondément un morne ſilence, ou qui n'ouvroit la bouche que pour dire à ſon adorateur, ſois impudique comme moi ? Vous ſeul, Dieu d'Abrahaim ! êtes véritablement le Dieu de mon cœur : c'eſt vous qui faites ſentir à ma raiſon la néceſſité de ſes devoirs : c'eſt en vous que je trouve un reméde pour mes langueurs : c'eſt par vous que je ſens naître dans mon ame les plus vifs ſentimens d'amour & d'eſpérance : parlez encore, Seigneur ! éclairez mon eſprit ſur la certitude de votre parole : c'en eſt fait, mon oreille pour une bonne fois ſe rend attentive à vos oracles.

## SECTION QUATRIEME.

*Que la Révélation conduit l'homme à l'eſprit du vrai culte par la certitude des vérités révélées.*

COmbattre la vérité des prophéties, c'eſt diſputer contre l'évidence ; comme c'eſt ignorer l'hiſtoire du genre humain, que de révoquer en doute la néceſſité de la révélation. Rappellons-nous ces ſyſtêmes biſarres de l'antique philoſophie ſur l'eſſence de l'Etre ſuprême, ſur la nature du bien & du mal ; ſur l'ame, & la deſtinée de l'homme (1) : voyons le Philoſophe même proteſter hautement pour le culte des idoles inceſtueuſes, &

(1) » Il falloit, dit M. de » Boſſuet, d'après S. Au- » guſtin, que le genre hu- » main connût par une lon- » gue expérience le beſoin » qu'il avoit d'un Sauveur. » La nature fut ſi corrom- » puë ſur-tout depuis le dé- » luge, que les hommes, » tout trempés encore pour » ainſi dire des eaux venge- » reſſes, oublierent la tra- » dition de leurs peres qui » les inſtruiſoit de l'unité » de Dieu & du culte qui lui » étoit dû : mais la raiſon » étoit foible, & à meſure » qu'on s'éloignoit de l'ori- » gine des choſes, les hom- » mes brouilloient les idées » qu'ils avoient reçues de » leurs ancêtres. Le ſens » humain abruti ne pou- » voit plus s'élever aux cho- » ſes intellectuelles ; & les » hommes ne voulant plus » adorer que ce qu'ils » voyoient, l'idolâtrie ſe » répandit dans tout l'Uni- » vers. »

ſouiller en eſprit de vertu le ſanctuaire de ſa Divinité par des voluptés brutales. Au milieu de tant d'horreurs & de ſi profondes ténébres, les mortels avoient-ils beſoin d'une lumiere ſurnaturelle ? Hé ! que ſeroit aujourd'hui la terre ſi des hommes inſpirés ne nous euſſent fait ſentir l'extravagance des ſiécles idolâtres ! Ces jours d'impiétés philoſophiques ne ſont plus, les Prophétes ont diſſipé les ombres de cette nuit funeſte. Alors, dans ces tems de vertige, l'eſprit humain ne faiſoit des découvertes que pour enfanter des erreurs ; Dieu avoit ſon ſemblable, diſoient les uns, & ne différoit de la créature que par le titre de premier moteur : il étoit tantôt matiere ſubtiliſée, tantôt un compoſé d'élémens, tantôt la nature elle-même : il n'y avoit en lui ni ſageſſe, ni providence, ni juſtice ; tous ſes ouvrages étoient l'effet du hazard ; & encore vouloit-on douter s'il avoit lui-même l'exiſtence. L'homme, ſon image, n'étoit preſque point diſtingué de la bête : ſon ame étoit véritablement corporelle, diſoient les autres : elle couloit dans ſes veines comme le ſuc de la terre s'incorpore dans les plantes : de-là abandonnant ſon ſuppôt, elle paſſoit tour à

Syſtême de Chryſippe.

D'Arceſilas.

D'Ariſtote.

tour dans celui des animaux pour repaſſer enſuite dans celui des hommes : le vice, la vertu ne lui inſpiroient ni crainte, ni eſpérance ; tout finiſſoit avec lui ; & s'il aimoit le ſuprême bonheur, c'étoit dans le plaiſir qu'il devoit le chercher. Alors la Divinité étoit une énigme, la nature un cahos, la religion un problême ; & par les nuages que l'eſprit humain répandoit ſur la vérité des choſes, l'homme, ſon génie, ſes inventions philoſophiques, ſon culte, ſe réduiſoient, pour ainſi parler, à la réalité des chimères (1). Et ne penſons point que ce ſoient ici des ſyſtêmes inventés par le petit peuple ; toutes ces revêries de l'antiquité furent extraites de la tête de ſes plus beaux génies. C'étoient des Anaximandre, qui les premiers parcoururent l'étendue de la ſphère géographique : des Epicure, dont le ſeul

De Pithagore.

De Diogene.

(1) Les anciens Philoſophes aimoient la vertu : mais ce n'étoit que par des motifs humains. Les Epicuriens l'aimoient par volupté d'eſprit ; les Stoïciens par amour pour la tranquillité de la vie, preſque tous par orgueil. Ils ne ſçavoient pas que la ſageſſe deſcend du pere des lumieres, & que ce n'eſt que pour honorer la Divinité que l'homme doit travailler à devenir ſage. M. de V. pouvoit donc ſe diſpenſer de les mettre au rang des Saints : « quelle récompenſe éternelle pouvoient-»ils recevoir d'un Dieu dont »ils ignoroient le culte, »conclud S. Auguſtin ? »

nom donnoit de la jalousie aux plus ſçavans Philoſophes : des Pythagore qui par leur érudition faiſoient l'admiration de leur ſiécle, & dont des Académiciens François ſe ſont fait honneur d'écrire l'hiſtoire : tels furent ces Oracles de la terre, qui pendant tant de ſiécles inſtruiſirent les mortels ; Sages extravagans, dont les ſyſtêmes ont avili la nature & la Divinité.

M. Dacier de l'Acad. Fr.

Ainſi l'homme penſoit au gré de l'illuſion, lorſque le Dieu jaloux manifeſta ſon nom au ſtupide univers. Tout-à-coup parurent des hommes inſpirés qui révélerent les ſecrets de la philoſophie céleſte : je crée les cieux & la terre, dit Dieu, par leur organe. Je ſuis le ſeul : la force eſt dans mon bras ; » & c'eſt devant moi que tout genou doit fléchir. » Terre ! écoute ma voix ! à vous, ô hom- » me ! l'ouvrage de mes mains ! la miſé- » ricorde & la juſtice ſont aſſiſes à ma » droite ; c'eſt par la gloire & l'opprobre » que je punis ou que je récompenſe. » Ainſi les Prophétes prêcherent d'un ſtyle véhément les droits de la Divinité : les prodiges mirent le ſceau à l'authenticité de leur parole : on ne douta plus de la grandeur d'un Dieu, qui par le miniſtére des hommes bouleverſoit les élé-

Deuter. c. 32.

Ibidem. v. 18.

Ibidem. v. 41.

mens : on commença à le connoître ; & pour la première fois on bâtit des temples en ſon honneur : ils parurent, ces hommes inſpirés ; & par la ſageſſe de leurs Oracles fut conſtatée l'extravagance des ſectes Philoſophiques. Leurs Livres ont paſſé de main (1) en main juſqu'à nous ; Livres divins, où ſans ambiguité ni détours ſont déployés les tréſors des plus importantes vérités : il n'a plus fallu chercher ailleurs la ſolution de ſes doutes ; les écrits prophétiques ont diſſipé tout ce qui reſtoit de ténébres. L'homme a connu un Dieu, ſeul

(1) Si l'on conſidére que les dépoſitaires des livres ſacrés ſont des Juifs ; qu'ils les regarderent conſtamment comme leur loi fondamentale & le plus beau titre de leur nation ; que Dieu avoit choiſi le corps des Lévites pour en être le gardien ; que le peuple en entendoit ſolemnellement la lecture de ſept en ſept ans ; qu'il étoit expreſſément défendu d'y ajouter ou d'en diminuer quelque choſe ; que les diviſions qui regnerent conſtamment entre les Tribus, entre les Princes, & même les Prêtres, mettoient la nation dans l'impuiſſance de les corrompre ; que non-ſeulement la loi étoit renfermée dans le Tabernacle, mais qu'elle étoit comme écrite dans les pratiques du culte des Juifs : ſi, dis-je, on conſidére le tems, le lieu, les perſonnes, les intérêts, les ſchiſmes de la Synagogue, la foule des témoins, les cérémonies de la Religion, les précautions du Légiſlateur, l'enchaînement des faits & des événemens, & ſur-tout la verſion des Septante ; il n'eſt perſonne, pour ſi peu ſenſée qu'elle ſoit, qui ne convienne que ces livres ſont aujourd'hui tels que les Juifs les reçurent de la main des Prophétes.

grand, ſeul magnifique, ſeul adorable. Il a compris que l'univers étoit ſon ouvrage ; qu'il devoit à ſa grandeur le tribut de ſon culte, autant par amour que par reconnoiſſance ; que ſa loi devoit être gravée dans ſon cœur, puiſqu'il étoit ſa créature, & même ſon enfant. La nature du bien & du mal s'eſt montrée à ſes yeux d'une maniere ſenſible. Il a vû, cet homme, l'horreur du péché, les beautés de la vertu, la nobleſſe de ſon origine, la gloire de ſon eſpérance. D'un coup d'œil il a ſaiſi la diſtance infinie qui le ſépare de la bête : il a ſenti que ſon ame intellectuelle étoit une ſubſtance réellement diſtincte du corps ; que la matiere étant indeſtructible par elle-même, & ne pouvant être détruite par une autre matiere, la diſſolution du corps à plus forte raiſon ne pouvoit pas anéantir ſon ame entiérement étrangère au corps ; qu'il falloit néceſſairement ou nier l'exiſtence de Dieu, ou admettre en lui une juſtice vengereſſe & remunératrice, & par conſéquent que l'ame du juſte & de l'impie devoit vivre après la mort pour être punie ou récompenſée. Sa raiſon éclairée a pénétré juſqu'au trône du Tout-puiſſant ; à l'aſpect de tant de majeſté, ſes genoux, malgré lui,

ſe ſont abbatus : il a redouté ſa juſtice ; il a eſpéré dans ſa miſéricorde ; il a reſpecté la profondeur de ſes jugemens ; & par la conviction intime qu'a laiſſée dans ſon ame le livre des deſtinées, il a conclu qu'il devoit s'attacher à Dieu ſeul comme la fin de l'homme, le principe, l'amour, le centre de toute créature.

Telles ſont, mon cher Cléonime ! les découvertes de la Philoſophie Judaïque qui ſurpaſſoient la portée, je ne dis pas de l'eſprit humain, à certains égards elles ſont de ſon reſſort, mais de la raiſon abrutie. Que pouvoit-elle, cette raiſon, dans l'état de la nature corrompue, où les paſſions obſcurciſſoient le génie de l'homme ? Ou l'orgueil & le préjugé étoient comme ſes ſuprêmes Légiſlateurs ? Ou, pour s'ériger en Philoſophe, il lui ſuffiſoit d'être moins ignorant que les autres ? Aujourd'hui tout change de face : l'homme penſe en homme, & par les combinaiſons de ſa logique fait enfin preuve de bon ſens. Il voit comme dans un clair miroir ces vérités importantes qui tournoient la tête aux diſputeurs du lycée : il en connoît les rapports, il en démêle les

difficultés, il en ſent même toute la force : il ne peut comprendre que les hommes aient été partagés ſur des matières qui offrent une certitude ſi ſenſible : il regarde toutes les ſectes philoſophiques comme des cercles d'enfans, qui ne ſavent ni d'où ils ſont, ni ce qu'ils ont à faire, ni ce qu'ils diſent : & d'où lui eſt venu cet eſprit nouveau ? Rendons gloire à Dieu, mon cher Cléonime ! N'eſt-ce pas de la révélation ? C'eſt vous, oui, ſouffle prophétique ! qui remplites mon ame d'une lumiere toute divine : quelle barriere épouvantable ſépare l'âge chrétien d'avec les ſiécles idolâtres ! où couroient alors les enfans des hommes ? Eh ! qu'allois-je devenir, céleſte lumière ! ſi parmi les précipices de ma vie vous n'aviez éclairé mes pas !

S. Ambroſ. l. 8. epi. 62.

Le regne de la vraie ſcience date, oui ſans doute, du tems des Oracles divins : quelle évidence nous offre ici la vérité de la révélation ! Concevra-t-on que les premieres notions de la nature aient été pendant trois mille ans les ſujets de diſputes contentieuſes ? Comment des hommes, vrais miracles d'eſprit, ſont-ils tombés dans des erreurs extravagantes qui humilient le ſens

commun ? Qu'eſt-ce que l'encens (1) de Socrate ſur l'Autel d'Eſculape ? Eh ! que faiſoit entre les bras de l'eſprit immonde Diogene au milieu des places publiques ? Ces Philoſophes avoient de l'eſprit ſans raiſonnement ; le chrétien joint à la force du raiſonnement la ſupériorité du génie. Il prouve contre Pyrrhon, qu'il exiſte une vérité, & qu'elle deſcend de Dieu comme de ſon premier principe : contre Ariſtote, qu'il ne peut y avoir qu'un ſeul Etre ſuprême, & que c'eſt outrager la raiſon que de dreſſer des Autels à des idoles de chair : contre Antiſthènes, que l'homme eſt naturellement fait pour la vertu ; & que les voluptés brutales flétriſſent ſa gloire & même l'humanité. Le chrétien connoît tout cela malgré les plus forts préjugés de l'erreur : un catéchiſme lui a ſuffi pour apprendre ce que c'étoient que le ciel & la terre : il a ouvert ce code divin ; & au premier article ſes yeux ont apperçu ce qui échappa aux héros de la ſavante antiquité ; com- Le Cynique.

(1) Socrate, que l'oracle déclara l'homme de toute la Grece le plus ſage, pria un moment avant ſa mort Criton ſon ami d'offrir en ſon nom un coq dans le Temple d'Eſculape. Quelle idolâtrie dans ce grand homme qui avoit ſi ſouvent combattu la pluralité des Dieux du Paganiſme !

ment la nature & la divinité ſe ſont-elles développées? Répondez, Ecrivains modernes! par quelle révolution des eſprits, l'homme, autrefois animal inſenſé, raiſonne-t-il aujourd'hui comme un Ange de Dieu? Et ſi le doigt du Seigneur ne s'en eſt point mêlé; d'où vient que le chrétien ruſtique voit, ſent, palpe des vérités inconnues aux divins Empedocles? C'eſt ici le privilége de la Religion du vrai Dieu, la ſupériorité de ſon école ſur toutes les Académies de Grece & de Chaldée. La Philoſophie moderne peut-elle en honneur nous diſputer la révélation? Qu'elle nous diſe donc quels furent les maîtres qui nous apprirent à ſi bien penſer? Par quel hazard l'on parvint à la connoiſſance claire & préciſe du Créateur & de la créature? Dans quel ſiécle, ſous quel climat, & par quelle régle de Logique l'on fixa en matière de Religion le ſyſtême du bon ſens? Qu'il faut être borné pour ne point comprendre que le génie ne ſauroit s'élever au-deſſus de la nature ſans le ſecours d'une lumiere ſurnaturelle!

Bayle, T. 2. 368.

Répliquera-t-on qu'aujourd'hui l'eſprit humain s'eſt rafiné, & qu'à force d'approfondir, on a fait des précieuſes

découvertes ? Cette replique eſt (1) puérile & laſſante. Ici, mon cher Cléonime ! reconnoiſſez l'ouvrage de Dieu dans les progrès des ſciences divines & humaines. Le peuple Hébreu fut peut-être le peuple de la terre le plus ſimple d'eſprit : il n'y avoit en Iſraël ni Docteurs, ni Académies, ni Littérature : tout ſon ſçavoir conſiſtoit dans l'art de la guerre ; & encore falloit-il que Dieu dirigeât le conſeil de ſes Généraux, & fortifiât le bras de ſes ſoldats. Les Prophétes même, ces flambeaux de la terre, étoient des hommes ordinaires qui ne connoiſſoient ni Arts libéraux, ni Phi-

(1) Nous ne connoiſſons que quatre Religions dans le monde, la Chrétienne, la Juive, la Mahométane, l'Idolâtre. Le Payen ſans révélation eſt plongé comme tous ſes peres dans la plus profonde ignorance. Quelle extravagance ! il adore un Dieu qu'il s'eſt fait de ſes mains, » comme »s'il ne devoit pas compren»dre, dit Lactance, qu'en »qualité d'ouvrier, il eſt lui»même quelque choſe de »plus divin que ſon ouvra»ge. » Mais qu'eſt-ce que l'homme ſans la révélation ? L'hiſtoire nous apprend juſqu'à quel excès le Paganiſme porta la folie. Le Chrétien, le Juif, le Mahometan conviennent que Dieu a parlé : Mahomet, tout ſcélerat qu'il étoit, avoue qu'il eſt redevable de ſon Alcoran à l'eſprit de révélation. De quel côté ſe retourneta-donc le Déiſte ? Voudra-t'il fonder ſa Religion ſur l'inſtinct ſeul de la raiſon, tandis que tout ce qu'il y a d'hommes ſenſés ſur la terre remontent à la parole de Dieu ? Prétend-il avoir plus d'eſprit que les Philoſophes de l'antiquité qui, malgré leur génie, adopterent les maximes d'un culte extravagant ?

loſophie : qu'étoit Amos, le ſublime Amos, qu'un ignorant Berger qui ſçavoit tout au plus compter le nombre de ſes moutons ? L'Empire du génie brilloit cependant en Perſe, en Aſſyrie, en Egypte & ſur-tout en Grece : Zoroaſtre, Mercure, Anaxagore, Zénon, Xénocrate, c'étoit dans tous les ſiécles une foule d'eſprits ſupérieurs, vaſtes, profonds : ces hommes rares traitoient tour à tour les plus délicates matières de Phyſique & même de morale ; & tandis qu'en Judée les Jérémie ſçavoient à peine bégayer, l'Attique ſuſcitoit des Euripides, qui par leurs admirables talens faiſoient les délices des Souverains. Mais Dieu fait entendre ſa voix dans Juda ; tout-à-coup le ruſtique Iſraël devient l'oracle de la terre : les erreurs du Lycée, du Portique, de l'Académie, ſont évidemment & à jamais conſtatées : de la plume des Prophétes coulent des fleuves pompeux d'éloquence & de ſageſſe : expreſſions nobles, énergiques, conſacrées ; images brillantes ; ſublimité de ſtyle, vérités intéreſſantes dans l'ordre naturel & divin ; toutes les beautés ſe retracent dans leurs écrits : alors Jéruſalam fut en poſſeſſion de la vraie Philoſophie ; & ſi l'antiquité compte

Jerem. c. 1.

parmi ſes Philoſophes un Moïſe Athénien ; c'eſt à l'école de la Religion Judaïque qu'elle eſt redevable de ſa gloire. Surnom qu'on donne à Platon.

Cette doctrine des Prophétes Ecrivains ne pouvoit pas ſans doute être inconnue à la poſtérité : en effet leurs livres ſont venus juſqu'à nous, peuple chrétien ; c'eſt pour nous qu'ils avoient été écrits. Nous voyons aujourd'hui le Seigneur dans ſa gloire ſelon que les Prophétes l'avoient prédit. Il n'eſt plus queſtion parmi nous ni de l'éternité du monde, ni du culte des Idoles, ni des bizarreries du deſtin : la nature & la grace ſont ſorties du fond de leur obſcurité : & ſi nous n'aimons point la vérité autant qu'elle a de charmes, du moins nous la connoiſſons autant que par rapport à nous elle peut avoir de clarté. L'Ecrivain même moderne ne combat la révélation que par la force qu'il a puiſée méchamment dans le digeſte des révélations. Seroit-il en état de combattre la Religion, s'il n'avoit préalablement lu les écritures ? Douteroit-il des Myſtères de notre foi, s'il n'avoit appris ce que c'eſt que le chriſtianiſme ? Hé ! proſcriroit-il ſi adroite- 1. Corinth. c. 10. Iſaï. c. 60.

ment la juſtice en Dieu, ſi les Prophétes ne lui avoient appris qu'il exiſte un Dieu vivant qui multiplie les enfers ? Pauvres (1) Philoſophes ! A quoi ſe réduiroit votre ſcience, s'il n'y avoit pas eu des hommes inſpirés ? Si vous n'aviez appris de nous qu'il ne peut y avoir qu'un ſeul Dieu ; que l'Univers a été néceſſairement créé dans le tems ; que les aſtres ont un premier moteur ; que le nom du célébre hazard doit ſon exiſtence aux inventions d'un eſprit viſionnaire ; que Dieu fit de l'homme ſa créature & ſon enfant, & que par conſéquent l'homme doit l'adorer comme ſon Créateur & ſon pere ? N'avez-vous

(1) Si le Philoſophe moderne avoit un peu de bonne foi pour ne pas dire de la reconnoiſſance, il avoueroit ſans doute qu'il eſt redevable aux écoles Chrétiennes de la connoiſſance qu'il a de la Divinité. On ne pardonne point à M. de V. . . . ſon inconſéquence lorſqu'il prétend combattre la Révélation par l'exiſtence de la Religion naturelle ; comme ſi les lumiéres Chrétiennes qui développent la loi naturelle, n'entroient pas en quelque ſorte dans l'idée de cette loi. N'auroit-il pas dû comprendre au moins que par ſon ſyſtême il bornoit la puiſſance & la ſageſſe de Dieu qui a pû ſans doute ajouter de nouveaux objets à ceux que la raiſon imprime dans l'ame ? Socrate avoit un peu plus de droiture, & ſentoit plus ſes beſoins : » à moins, diſoit-» il, qu'il ne plaiſe à Dieu » d'envoyer quelqu'un pour » nous inſtruire de ſa part, » n'eſpérons pas de réuſſir » jamais dans le deſſein d'é-» clairer les hommes & de » réformer la corruption de » leurs mœurs. »

pas honte de nier la révélation dont vos libelles même ſont la preuve vivante ? Hé ! ne voyez-vous point que votre Philoſophie ſera un jour le premier juge de votre incrédulité !

Mais que la nature humaine ait pû ſe perfectionner dans ſes connoiſſances ; qu'elle ait dû être éclairée d'une lumière ſurnaturelle ; ce n'eſt pas là ce dont il s'agit, n'en déplaiſe aux Ecrivains de nos jours ; c'eſt ne vouloir pas s'entendre. Les Prophétes ont-ils été inſpirés ? ou bien ont-ils écrit de leur propre fonds? Voilà dans le ſiécle où nous ſommes tout le point de controverſe : & nous répondons qu'ils furent inſpirés ; l'argument eſt laconique & péremptoire. La preuve invincible de la vérité de la révélation, c'eſt l'accompliſſement des choſes prédites : l'accompliſſement des choſes a ſuivi la prédiction des Prophétes : donc les Prophétes ont véritablement eu des révélations. Que l'incrédule remonte juſqu'aux ſiécles de l'antiquité Judaïque ; qu'il deſcende juſqu'à la déïcide ſynagogue en ſçavant Chronologiſte, en habile Hiſtorien ; qu'il confronte avec un peu de bonne foi les prophéties & les événemens ; la queſtion eſt décidée ; ſa ſincérité réſoud ici ſon doute : avec

Tertul. apol. c. 20.

le bonheur de connoître la vérité, il aura la gloire de rougir de nous avoir mis dans le cas de lui prouver l'évidence.

C'eſt ainſi que l'homme impartial trouve la certitude de la foi ſur-tout dans les livres de Moïſe, s'il eſt permis ici de faire exception : il ne doute plus alors d'une Religion qui ſans l'inſpiration Divine ne pouvoit jamais venir dans l'idée, je ne dis pas d'un Berger, mais des plus ſçavans hommes : il apperçoit d'une maniere ſenſible l'opération du Tout-Puiſſant dans l'étalage de ces vérités ſublimes que nous tranſmit le conducteur de ſon peuple : eh ! de quel aveuglement ne faut-il pas être frappé pour combattre les oracles d'un homme ſi miraculeux !

Certitude de vérité par rapport à la perſonne de Moïſe (1). Qu'étoit ce conducteur du peuple Juif, dont toute l'antiquité fait mention ? c'étoit un homme

(1) L'antiquité profane a donné à Moïſe les plus pompeux éloges : on peut lire ce qu'en ont dit les Payens dans Joſephe, Euſebe, ſaint Cyrille d'Alexandrie. Les habitans de l'Arabie Petrée, comme plus à portée d'apprendre, & même de voir les prodiges qu'il opéroit, lui dreſſerent des autels. Saint Epiphane, qui vivoit dans le quatrieme ſiécle, aſſure que même de ſon tems ils l'adoroient encore comme un Dieu. Quoique l'on ſçache qu'il mourut ſur la

qui par les prodiges qu'il opéra à la face de tout un Royaume, remplit l'Univers de la célébrité de ſon nom : Homme vrai, qui eut pour garants de la vérité de ſes écrits plus de ſix cens mille témoins. Son école précéda la République des Lettres : l'antique Philoſophe vint après lui : & ſans diſcuſſion ni jalouſie tous les Sçavans des ſiécles poſtérieurs lui céderent la gloire de premier Ecrivain du monde. Il fut Général, Légiſlateur & Prophéte tout enſemble. L'hiſtoire de ſes combats nous a été tranſmiſe par un peuple lâche qui pour ſon propre honneur auroit dû nous la cacher. Outre que ſa loi eſt écrite, elle eſt encore gravée dans les régles des mœurs, dans les cérémonies, dans la politique d'une Nation malheureuſement célébre qui vit encore parmi nous. Les événemens ont vérifié ſes Prophéties à meſure que les ſiécles ſe ſont écoulés ; les faſtes même du paganiſme en font foi : & nous voyons nous-mêmes dans la diſperſion des Juifs l'ac-

montagne de Nebo, on n'a jamais pû découvrir le lieu de ſa ſépulture. C'eſt aux environs de cette montagne que l'Archange ſaint Michel diſputa avec le démon qui vouloit découvrir ſon corps pour le faire adorer par les Iſraëlites : Saint Jude fait le recit de ce combat dans ſon Epître Catholique.

compliſſement de ce qu'il prédit il y a trois mille deux cens ſoixante & douze ans. Sa conduite à l'égard du peuple de Dieu exclud aux yeux de tout homme ſenſé, tout ſoupçon d'impoſture. Quoique le plus doux de tous les hommes, il lui impoſe un joug onéreux ; il lui parle comme à ſon eſclave ; il répand au milieu de ſes Tribus le carnage & la mort. Non, le murmure d'Iſraël eut cent fois publié ſa fourberie, ſi ſa miſſion n'avoit été divine de l'aveu même d'Iſraël ; jamais Moïſe, malgré la ſublimité de ſa vertu, n'eût ſurvécu à la ſévérité de ſon gouvernement.

Certitude de vérité par rapport à l'authenticité des miracles de (1) Moïſe. Un Royaume

(1) Les anciens Scribes raiſonnent différemment ſur la nature du bâton miraculeux de Moïſe. Leur opinion a paru fabuleuſe à Abarbinel, Docteur fameux parmi les Juifs. » Nous de» vons prendre l'écriture à » la lettre, dit S. Auguſtin, » lorſque la lettre n'a point » de ſens figuré & qu'elle » n'entraîne point de contra» diction: ainſi nous devons penſer que Moïſe avoit pris ce bâton au hazard, & qu'il s'en ſervoit comme fait un berger pour conduire ſon troupeau. Mais que ce fut un bâton coupé dans les bois, ou immédiatement créé de la main de Dieu, & tranſmis de pere en fils d'Adam à Moïſe ; tous les Auteurs conviennent qu'il fut l'inſtrument par lequel le Tout-Puiſſant fit éclater ſes merveilles par le miniſtere de Moïſe. On ne lit point qu'il ait paſſé entre les mains d'Aaron, ni même de Joſué, ni d'aucun Juge ou Prophéte d'Iſraël ; d'où Charles Spon, célebre Antiquaire en France, infére qu'il fut mis dans le tombeau de Moïſe,

Royaume ennemi qu'il convertit en ſépulchre des morts ; les cent peuples voiſins qu'il extermine preſque ſans combattre ; toute une Nation révoltée qu'il ramene au devoir, en faiſant égorger vingt mille coupables ; en falloit-il donc tant pour ſuſciter un homme qui l'accuſât de menſonge & de fourberies ? Héſébon, Baſan, Moab, Madian, Amalec, n'avoient-ils donc plus de bouche pour réfuter l'hiſtoire humiliante qu'il avoit tracée de leur défaite par Iſraël ? Les Juifs, ſi ſouvent rébelles & ſi rigoureuſement punis, peuple ingrat dont par ſes écrits il tranſmettoit à la poſtérité le crime & l'infamie, ne devoient-ils pas pour leur propre juſtification révéler les myſtères de ſon impoſture ? Moyſe étoit un habile homme ; le génie de ſa plume en fait foi : par conſéquent s'il eût voulu tromper, il eût retranché de ſes écrits tout ce qui pouvoit le convaincre de menſonge. Il n'eût pas inventé que Pharaon fût frappé de coups terribles qui durent faire retentir du moins toute l'Afrique : il n'eût pas imaginé que toute l'armée Egyptienne fût engloutie dans la mer rouge par un miracle qui dût effrayer tous les peuples d'Aſie ; il

n'eût pas ſuppoſé la conquête de la terre promiſe par des victoires ſurhumaines, qui, naturellement parlant, alloient faire l'admiration & la terreur des Potentats d'Europe : hé! s'il avoit le ſens commun, pouvoit-il donner à l'Univers l'hiſtoire de ſes miracles en Egypte, en Chanaan ; tandis que l'Egypte & Chanaan pouvoient proteſter à l'Univers que Moyſe étoit un viſionnaire Hiſtorien ?

Le fondement de toute certitude humaine, c'eſt que les hommes ne ſont pas foux : que ſeroit le genre humain s'il étoit permis de douter de toutes les hiſtoires ? Donc les miracles de Moyſe ſont vrais, puiſque ſept cens mille témoins atteſtent les avoir vus. Moyſe en voulut perpétuer la mémoire, je l'ai déja dit, par des cérémonies religieuſes qui fuſſent le monument des miſéricordes de Dieu & de l'ingratitude de ſon peuple. Il fonde, pour ainſi dire, le culte d'Iſraël ſur les merveilles qu'Iſraël a vues. L'urne de manne qu'on conſervoit dans l'Arche, étoit le mémorial de la nourriture céleſte dans le déſert ; la verge d'Aaron qui avoit fleuri, celui de ſon élévation à la ſouveraine ſacrificature ; les tables d'alliance, celui de la majeſté terrible de Dieu ſur la monta-

gne de Sinaï ; le ſacrifice de l'Agneau, les pains azimes ſignifioient le paſſage de l'Ange, & la mort des premiers nés d'Egypte ; les lames d'or qui furent attachées à l'Autel, rappelloient l'attentat de l'ambitieux Abiron qui fut enſeveli tout vivant avec ſa troupe ſacrilége ; la célébration de la Pâque, les cérémonies de l'Agneau, le Tabernacle, les Sacrifices, les Purifications, toutes ces choſes étoient des ſignes myſtérieux qui retraçoient le ſouvenir des merveilles du Très-Haut en faveur de ſon peuple ; monumens où Moyſe ne ceſſoit de ramener Iſraël pour lui faire ſentir le crime de ſes infidélités : » peuple dur & Deuter. c. 32,
»rebelle ! lui diſoit-il ; ne vois-tu pas que »ton iniquité eſt contre toi-même ? Sou»viens-toi des prodiges que ton Dieu »opéra par ma main dans la terre de ton »eſclavage : ingrat ! ton bras eſt toujours »prêt à la révolte ; & c'eſt par le blaſphê»me que tu reconnois la grandeur de ſes »bienfaits, & le prix de mes travaux ! » Certainement ſi ce n'euſſent été ici que des impoſtures, Moyſe n'en auroit point fait la matière de ſes reproches ; & jamais Iſraël n'eût gardé le ſecret ſur des miracles ſuppoſés qui devenoient

dans la bouche de Moyſe le plus terrible juge de ſes prévarications. Mais la vérité eſt ici trop ſenſible ; l'homme ſenſé n'a pas beſoin de tant de raiſonnemens.

Certitude de vérité par rapport à l'excellence (1) de la loi de Moyſe. C'eſt un homme qui par des maximes ſûres, prévoyantes, invariables, forme le plus beau corps de Religion & d'Etat, dont les ſiécles euſſent ouï parler. D'abord il
Exod. c. 20. ramene l'homme à ſon Auteur, dont il découvre la grandeur, la puiſſance, l'éternité : il lui preſcrit un culte digne de ſa dépendance d'un Etre ſuprême qui fixe les deſtinées : il le conduit comme de la main dans les routes de la vertu, ſans laquelle le genre humain & tout l'Univers deviennent un ouvrage inuti-

(1) Nous ne connoiſſons point de loi plus ancienne que la loi de Moïſe. Elle eſt la ſeule qui ait été inviolablement obſervée dans un état : Rome, Athènes, Sparte comptent pluſieurs Légiſlateurs : le peuple Juif n'a jamais reconnu que Moïſe ; & il obſerve aujourd'hui, à quelque choſe près, ce qu'il obſervoit il y a trois mille ans. Il conſte que tout ce qui a été établi de juſte & de religieux par l'antiquité profane eſt renfermé dans la loi des Juifs : & ce ne ſera pas lui faire injure de remarquer avec M. Paſchal, qui l'avoit appris de Numénius, que Moïſe avoit pourvû à toutes choſes avec tant de ſageſſe, tant d'équité, tant de jugement, que les anciens Légiſlateurs Grecs & Romains en ayant quelque lumiere, ont emprunté de ſes écrits leurs principales loix.

le. Les régles du gouvernement viennent après : c'eſt un code où ſont renfer- Ibid. c. 25.
més les devoirs des Grands, des Petits, du Magiſtrat, du ſimple citoyen : on y lit tout ce qui peut contribuer au maintien du bon ordre, à la ſûreté des Villes, à la proſpérité de l'Etat : il y eſt parlé de la guerre ; mais le Général & le Soldat doivent reſter ſous leurs pavillons juſqu'à ce que le Dieu des armées ordonne le combat. Aux maximes de politique ſuccéde la police des famil- Ibid. c. 27.
les : la loi du Seigneur doit être écrite ſur les portes de chaque maiſon : les époux n'auront qu'un même cœur, qu'un même corps, qu'un même intérêt : la fille marchera conſtamment ſous les yeux de la mere ; le pere éclairera toutes les démarches du fils ; le voiſin ne ſuſcitera point de querelle à ſon voiſin ; chacun ſera tranquille ſur ſon foyer ; & le riche fera manger à ſa table ſon frere néceſſiteux : en deux mots la loi de Moyſe eſt un digeſte qui contient tout ce que l'eſprit humain pourroit jamais inventer de favorable à la vertu, à la gloire, à la félicité de l'homme. Loi conſtante : le tems qui corrompt tout ne fit jamais en elle aucune altération ; elle étoit du tems de Caïphe, telle qu'à la

lettre Moyſe l'avoit reçue ſur le mont Sina : les exemplaires qu'on en faiſoit étoient revus par l'autorité publique, & tenoient lieu d'originaux ; choſe admirable ! jamais les Rois d'Iſraël ne furent dans le cas de faire de nouvelles Ordonnances ; Moyſe, ou plutôt Dieu lui-même avoit tout prévu. Loi ſainte : l'homme y trouve la vie de l'eſprit & la pureté du cœur : c'eſt elle qui a donné à la terre ces illuſtres perſonnages, dont nous reſpectons la mémoire, les David, les Joſaphat, les Jérémie, les Nathan : elle frayoit le chemin du ciel : & par ſon obſervance, jointe à la foi dans le Meſſie futur, on étoit tranquille ſur la certitude de ſa conquête. Loi juſte, modèle de toutes les loix ; ſes maximes ſont l'expreſſion même de la raiſon : le Juif hors de ſa Province étoit un ſujet d'admiration aux yeux des Gentils : ſa loi qu'il portoit en public, paſſoit pour un abrégé des oracles Divins : & ſi les Légiſlateurs profanes dictèrent des leçons de ſageſſe, c'eſt qu'ils les avoient puiſées à l'école d'Iſraël.

D'ailleurs Moyſe fut un Ecrivain habile, ſublime, admirable. Les Auteurs originaux qui ont écrit après lui ne ſont que des enfans auprès de ce grand maî-

tre. C'eſt un eſſor de génie, une majeſté de ſtyle qui tout-à-coup frappent, étonnent, enlevent le Lecteur qui ſçait l'art de bien lire. La parole de Dieu dans ſa bouche porte un caractère de nobleſſe & de magnificence qu'on ne trouve point dans les autres Prophétes; c'eſt l'Oracle même qui s'explique. La Divinité inſpire Iſaïe; l'homme Divin va parler : Moyſe prend le ton de l'inſpiration, l'on diroit que c'eſt la Divinité qui parle : quels hommes ſuſcitez-vous, ô Dieu! lorſque votre eſprit daigne ſouffler ſur la terre! mais qu'avoit fait le peuple Hébreu pour mériter d'être inſtruit par de tels Prophétes? Où ſont les Dieux qui révèlent ainſi la majeſté de leur gloire? Eh! quelle Nation pénétre ſi avant dans le Sanctuaire de ſa Divinité! vous ſeule, Religion Juive! élevez mon ame à la condition des intelligences (1) : par vous ma raiſon eſt éclairée d'une lumiere Divine qui découvre à mes yeux & la baſſeſſe

Cette penſée eſt de M. Boſſuet.

(1) Suppoſons le Philoſophe & le ſçavant Scribe ſe diſputant l'empire du génie, déployant à cet effet tous les tréſors de leur ſcience : certainement le Scribe entraînera tous les ſuffrages par l'étalage de ces vérités ſublimes qu'ignora la philoſophie payenne. Quelle différence en matiere de découvertes entre les écrits des Auteurs ſacrés, & les ouvrages des

de mon néant, & la grandeur du Dieu que j'adore : achevez, Seigneur ! de diſſiper mes ténébres : que ſçais-je ſi l'erreur balance encore ma foi ſur la certitude de vos Oracles ? Ici, mon cher Cléonime ! les doutes s'éclairciſſent comme d'eux-mêmes; le bon ſens eſt l'interprête des prophéties.

Prophéties impoſſibles à tout eſprit créé. Il n'eſt donné qu'à un Dieu, ſans doute, d'avoir une connoiſſance claire & diſtincte de l'avenir contingent; c'eſt le ſceau inaliénable de la Divinité. Quelle intelligence infernale ou céleſte pourroit prédire des événemens éloignés, mais amenés par des circonſtances variées que la créature fera dépendre même de ſes caprices ? Le cœur de l'homme eſt un abîme que l'homme lui-même ne peut pas ſonder; qu'eſt-ce donc

Ecrivains payens ! S. Auguſtin étoit un miracle d'eſprit, même avant ſa converſion : cependant à quoi ſe réduiſoit alors ſon ſçavoir ? Tout ce que ce grand homme nous a tranſmis de beautés ſur la nature de Dieu, ſur l'eſprit des loix éternelles, ſur les ouvrages de la création, ſur l'eſſence & la deſtinée de l'homme, c'eſt la Religion Chrétienne qui le lui apprit, dit-il dans le 30e Chapitre de ſes Méditations. La ſublimité des livres ſacrés, dit-il ailleurs, ſurpaſſe la ſphère de l'eſprit humain : on ne comprendra jamais que la plume des hommes ait tracé de ſon fonds toutes ces beautés divines que nous admirons dans les ſaintes Ecritures.

que prophétiſer ſur ſes penſées les plus intimes dix ſiécles avant ſon exiſtence? De telles prédictions ſont du reſſort d'une lumiere infinie ; quel Pyrrhonien voudra le diſputer ? Le Dieu des ſciences, ce Dieu qui embraſſe la plénitude des tems, qui de ſon regard fixe les éternités, révèle à la terre (1) les conſeils de ſon cœur : il trace comme préſente par le miniſtère de ſes organes l'hiſtoire de ſes miſéricordes à venir : il déſigne les événemens, les Rois, le lieu, le tems, juſqu'aux circonſtances où s'accompliront ſes volontés : il avoit réſolu de fonder un culte digne de la majeſté de ſon nom, l'arrêt en étoit porté : Qu'eſt-ce que cette Religion, dont un Dieu prépare le regne de ſi loin, & dont il s'établit pour ainſi dire le Prophéte ?

Prophéties certaines & inconteſtables. Quel triomphe pour la vérité! les dépoſitaires des oracles Chrétiens ſont

(1) La vérité des prophéties eſt la preuve évidente de l'exiſtence de la Révélation; & l'événement prédit eſt le témoignage invincible de la vérité des prophéties. Qui ne voit que le peuple Juif & le peuple Chrétien ſont aujourd'hui tels en effet que les Prophétes l'avoient prédit ? Il y a donc eû deux Révélations. » Pour prouver » tout-d'un-coup les deux » teſtamens, dit M. Paſchal, » il ne faut que voir ſi les » prophéties de l'un ſont » accomplies dans l'autre. »

les Juifs, les plus forcenés ennemis du Chriſtianiſme : c'eſt de leurs mains que nous tenons les livres ſacrés qui ſont l'appui fondamental de l'Evangile : tels nous les liſons aujourd'hui, tels ils étoient à la lettre avant la deſcente du Fils de Dieu : c'eſt là que les premiers défenſeurs de la Foi puiſerent ces argumens tranchans qui mirent ſans réplique l'obſtinée Synagogue : ils lui prouverent par les Prophétes que Jeſus de Nazareth étoit le vrai Meſſie ; que ſon Evangile avoit la prééminence ſur la loi ; que ſon regne étoit d'autant plus digne de ſa puiſſance & de ſon amour qu'il l'avoit cimenté de ſon ſang ; que ſa Religion répondoit à tous égards à l'eſprit de l'ancien Teſtament dans ſon Chef humilié, dans ſes Miniſtres, dans ſes Sacremens, dans ſes Myſtères, dans ſa perpétuité : elle ferma ſes oreilles d'aſpic, cette nation coupable ! l'opprobre du Calvaire lui parut indigne de ſon Chriſt. Mais cette ſanglante journée n'a-t-elle pas fixé l'époque de ſon infortune éternelle, ainſi que les Prophétes l'avoient prédit ? Qu'eſt devenue ſa gloire depuis dix-ſept cens ans que le Fils de Marie eſt mort ? Où ſont aujourd'hui ſes Rois, ſes Provinces, ſon Temple,

ſes ſacrifices ? Et ſi le Sauveur n'avoit été qu'un homme ordinaire, comment le Ciel vengeroit-il un ſimple homicide par un châtiment ſi terrible & ſi conſtant ? Où bien comment les ſiécles Chrétiens ſont-ils juſques dans la moindre circonſtance l'accompliſſement des prophéties Judaïques ?

Prophéties graves, majeſtueuſes, terribles. Autant que les ſujets ſont au-deſſous du Souverain ; autant les Prophétes étoient au-deſſus des autres hommes par l'éminence de leur vertu & la gloire de leur renommée : la ſainteté de leur vie fut l'image du Dieu Saint qui les envoyoit : tout ce qu'ils diſoient étoit noble, frappant, ſublime : jamais les génies des ſiécles ne parlerent avec tant de force & de majeſté. La parole divine étoit dans leur bouche comme un glaive à deux tranchans. Ils ſe produiſoient en place publique ; & de ce ton qu'inſpire l'autorité du Dieu vivant, ils annonçoient la vengeance aux Rois impies, aux Pontifes hypocrites, au peuple ſcélérat : malheur, malheur à Jéruſalem, à ſes remparts, à ſon temple, à ſes enfans, malheur à ſes ingrates provinces ! elle ſera renverſée, foulée, détruite, cette fille de la revolte ; & ſur ſes débris s'é-

levera le régne des nations ! Vive, vive le Dieu d'Israël ! son épée s'enivrera du sang de son peuple ; que sa droite suscitera un autre peuple des extrémités de l'Aquilon ! les apostrophes étoient trop sanglantes : Jérusalem devoit s'en venger par la mort de ses Prophétes : mais quel enfer peut ralentir le zèle des mortels que Dieu inspire & fortifie ?

Prophéties mutuellement liées & tendantes à la même fin. Un Prophéte dont l'événement justifie les prédictions, est un homme miraculeux : l'événement prédit par plusieurs Prophétes offre l'idée d'un miracle étonnant. Quel prodige ! que dans l'espace de trois cens cinquante ans des hommes sous la diversité des tems, des lumières, d'humeurs, de style, & même de vertu, peignent un tableau sous les mêmes couleurs, ceux-ci en Judée, ceux-là en Chaldée, & ces autres en Samarie ! Isaïe, Jonas, Osée prophétisent : après eux viennent Michée, Naham, Habacuc : à ceux-ci succédent Jérémie, Ezéchiel, Daniel, Zacharie : enfin quatre cens cinquante ans avant le Christ paroît Malachie, qui d'un même ton de voix prédit les mêmes événemens, & ferme le canon des Oracles prophétiques. C'est dans tous

leurs écrits une identité d'idées, une conformité de témoignages, une chaîne ſenſible qui fait de leurs prophéties un même eſprit occupé du même objet, qui eſt l'Evangile de grace. Quoi de plus fort ! les Prophétes ont dépeint la religion Chrétienne ſous les mêmes traits ; & la religion Chrétienne eſt d'après tous ſes traits le tableau tracé par les Prophétes.

Prophéties juſtes, ſaintes, divines. Ou la raiſon humaine eſt une chimère ; ou nous devons adorer les Oracles chrétiens. La fin des prophéties, c'eſt de faire connoître l'Etre ſuprême ; d'établir ſon culte ſur la terre ; de fonder le régne de l'aimable vertu ; de conduire l'homme au terme de ſon heureuſe deſtinée : eſt-ce de têtes viſionnaires que peut partir un ſi noble projet ? Quelles étoient nos erreurs, hélas ! & que ſerions-nous aujourd'hui ſi la voix de Dieu ne nous eût rappellés de nos égaremens ! Confrontez, mon cher Cléonime ! l'âge chrétien avec les ſiécles idolâtres, quel étonnant contraſte de mœurs ! Dieu ſeul pouvoit ſuſpendre le torrent de tant de crimes ; par conſéquent les Oracles qui nous ramenent à la vertu portent l'em-

preinte de la Divinité. Je le vois bien, Seigneur ! que vous avez parlé par l'organe de vos Miniſtres ; la terre remplie de votre eſprit me l'atteſte : ma raiſon s'ouvre & ſe rend ſans réſiſtance à la lumière dont votre miſéricorde daigne m'éclairer : ne ceſſez point, Seigneur ! de la répandre dans mon ame : tout ce qui vient de vous eſt ſageſſe & vérité. Faites, ô Dieu de nos peres ! que tout ce qui reſpire vous connoiſſe, vous obéiſſe, vous aime : & que la terre apprenne que la foi en votre parole eſt ſon plus ſûr oracle & ſon plus brillant flambeau.

Cette lumière céleſte eſt dans votre ame, mon cher Cléonime ! en vain vous eſſayériez d'en obſcurcir l'éclat : les ſyſtêmes d'incrédulité dont il vous plaît de vous entêter, ne ſont que des inventions chimériques ; votre eſprit ſent, malgré vous, la force de la vérité. Pourquoi nous vanter les prérogatives de la religion naturelle, tandis que vos plus forts argumens ſont puiſés, ſans que vous le ſachiez, dans la révélation même ? Ou comment la raiſon philoſophique conduit-elle à l'eſprit du vrai culte, puiſque malgré vos prétentions, les plus grands Philoſophes ont vécu dans la plus

groſſiere idolâtrie ? Hélas ! quelle ſeroit aujourd'hui votre erreur, ſi le jour du ciel n'avoit éclairé vos ténébres ! Moins habile que ces Sages, dont le génie s'évanouit dans ſes penſées, pourquoi ne vous berceriez-vous point d'opinions plus extravagantes ? Ne prendriez-vous pas, à l'exemple de ces hommes illuſtres, Jupiter pour un Dieu ? Ne croiriez-vous point comme eux que le monde eſt éternel ? Ne vous imagineriez-vous point que vous êtes tout matiere, ou que votre ame à la mort paſſe dans le corps des animaux ? Toutes ces illuſions de l'eſprit humain vous ſcandaliſent aujourd'hui : & alors vous vous fuſſiez cru un habile homme, ſi vous aviez eu la gloire d'en être l'inventeur. Mais quel ſeroit votre opprobre, même à vos propres yeux, ſi en l'honneur de votre Dieu vous vous abandonniez à l'intempérance du vin ? Si vous faiſiez couler ſur ſes autels le ſang de vos propres enfans ? Si vous célébriez ſes fêtes par des excès d'impudicité ? Si dans le vertige de votre culte vous fléchiſſiez vos genoux reſpectables devant des bêtes immondes, indignes même de vos mépris ? Toutes ces infamies de l'antiquité payenne vous épouvantent aujourd'hui :

vous ne pouvez comprendre que des hommes raiſonnables aient adopté des maximes ſi inſenſées : dites-nous donc, qui vous a ſi bien appris à diſtinguer la vérité d'avec la fable, la vertu d'avec le vice, le bon ſens d'avec l'extravagance ? Il eſt donc d'autres Maîtres que vos Philoſophes qui vous ont tranſmis la ſcience Divine ; qui en réformant votre eſprit & votre cœur, vous ont dreſſé dans l'art de bien penſer & de bien vivre ? Remontez à la ſource de vos connoiſſances : que puisâtes-vous aux écoles d'Italie, de Gréce, ou de Chaldée ? Ingrat ! auriez-vous donc oublié que ſans les Docteurs d'Iſraël vous êtiez perdu ? Qu'entraîné par l'erreur de la philoſophie proſtituée vous alliez tomber dans l'abîme de l'éternel déſeſpoir ?

Les vérités que Dieu vous révéla par leur organe ne doivent point vous être ſuſpectes ; elles ſont, pour ainſi dire, les Oracles de votre eſprit. Ne concevez-vous point qu'un Etre tout puiſſant créa le ciel & la terre ? Que l'homme, l'ouvrage de ſes mains, doit à ſa ſouveraineté le tribut de la dépendance ? Qu'étant néceſſairement juſte & miſéricordieux, il eſt impoſſible par conſéquent qu'il veuille rendre ſa créature miſéra-

ble? La loi du péché, l'attrait de la vertu, l'idée du vrai bonheur, la juſtification, l'eſpérance, l'immortalité; toutes ces vérités prophétiques, oui cher Cléonime! ſont conſtatées par le témoignage de votre ame. Le crime repugne, malgré vous, à votre naturelle pudeur: vous aimez la ſageſſe par préférence d'eſtime, ſi ce n'eſt point par penchant: vous mépriſez en ſecret les vanités de la terre comme incapables de remplir la capacité de votre cœur: la corruption de la nature vous ſurprend; mais vous comprenez qu'elle ne peut pas être viciée par elle-même: que le vénin qui l'infecte doit venir de quelque ſouffle impur: que pour ſa propre gloire, ou du moins par compaſſion, ſon Auteur devoit lui rendre ſon éclat: qu'en tout cas, le Dieu de l'univers eſt l'arbitre de vos jours, qui mérite dans votre cœur la préférence ſur la créature; que vous devez l'aimer du moins à titre de votre Créateur; & que quelque penchant que vous ayez à la révolte, jamais il ne vous eſt permis de braver ſes volontés. Voilà des lumières qui ſortent comme de votre propre fonds, & que vous ne ſauriez combattre ſans faire violence au raiſonnement naturel,

plus encore au reſpect intime que vous imprime la Divinité : que vous infatuez-vous donc de ſyſtêmes alembiqués où votre raiſon ſe perd ; qui appuyent ſi viſiblement ſur des fondemens ruineux ; & dont l'erreur trop funeſte aux ſiécles de nos peres profanes, ne ſert qu'à fortifier vos malheurs ?

Ces lumieres, Seigneur ! étoient cachées dans mon ame ; l'infuſion de votre eſprit daigne enfin les développer ! Par quelle ſtupidité ignorois je, ô mon Dieu ! que vous étiez mon Créateur ? Que malgré mon crime vous m'aimiez encore ? Que l'obſervance de vos loix devoit faire ici-bas mon plus cher intérêt ? Je vous ai vû, Seigneur ! puniſſant dans votre courroux la terre coupable : l'homme, votre enfant bien-aimé, mais devenu trop criminel, vivoit errant loin de votre face : le puits de l'abîme s'entr'ouvroit de plus en plus ſous les pieds de cette créature, le chef-d'œuvre de votre amour ; mais la clémence ſi digne de votre cœur a ſuſpendu les arrêts de votre juſtice : je vous ai vû, ô Dieu d'éternelle miſéricorde ! deſcendant du trône de vos vengeances : votre front a repris ſa douceur, vous ſouffriez en ſecret de me voir ſi malheureuſement

périr : vous m'avez appellé par mon nom ; mon fils, m'avez-vous dit, les jours de votre révolte ne ſont plus : vous étiez toujours mon enfant, quoique je fiſſe de vous ma victime : prêtez l'oreille à ma voix, ô mon fils ! c'eſt moins un Dieu outragé qu'un pere tendre & propice qui vous tend les bras ! mon eſprit, ma mémoire, mon eſpérance, mon cœur ſur tout, ont-ils pû ſe tromper ſur des Oracles ſi poſitifs, que d'ailleurs je déſirois entendre avant la deſcente de vos Prophétes ? J'adore, Seigneur ! toutes les paroles de votre bouche : vos écritures dirigeront à jamais l'eſprit de mon culte ; mais qui peut comprendre juſqu'où monte le vertige de mes erreurs ? Que ſais-je, ſi mon ame trop charnelle, hélas ! flotte encore entre l'eſprit qui vivifie & la lettre qui tue ?

## SECTION CINQUIEME.

*Que la Révélation conduit l'homme à l'esprit du vrai culte, malgré la contradiction apparente des vérités révélées.*

SI les prophéties n'avoient pas été figurées, elles n'auroient peut-être pas eu des contradicteurs; & si elles n'avoient pas eu des contradicteurs, elles n'auroient pas été toutes accomplies : par conséquent loin de détruire la vérité de la religion, l'incrédulité des impies ne sert qu'à l'établir. Je ferai un miracle étonnant au milieu de mon peuple, dit Dieu par Isaïe : » c'est qu'il aura des yeux, & Isaï. c. 29. »qu'il ne verra pas la vérité de mes Ora»cles : j'envelopperai (1) ma parole dans

(1) Les Ecritures sont vraies, c'est la parole de Dieu : or, pour qu'il conste qu'elles le sont, il faut trouver un sens dans lequel tous les passages contraires en apparence s'accordent & se concilient : le véritable sens n'est donc pas celui des Juifs : on les défie de pouvoir jamais accorder la cessation de la royauté & de la sacrificature prédite par Osée avec la prophétie de Jacob : qu'ils lisent dans Jeremie si le sacrifice des taureaux devoit être éternel : dans Isaïe, si la terre de Chanaan étoit le lieu de leur véritable répos : dans Ezéchiel, si la parenté d'Abraham étoit le lien d'amour qui devoit unir à jamais le Seigneur avec son peuple : en deux mots, si les Ecritures n'ont qu'un

»l'obſcurité des figures, juſqu'au jour de
»la manifeſtation où je ſuſciterai un peu-
»ple ſourd qui entendra la voix de mes
»Prophétes. Malheur à mon peuple dont Ibidem. v.
»le cœur eſt profond, & qui cherche les 18.
»ténébres pour ſes œuvres d'iniquité! je
»livrerai ſa ſageſſe à l'eſprit de vertige :
»c'eſt moi, le Dieu d'Iſraël, qui exerce
»ainſi la vengeance contre les ennemis Ibidem. v.
»de la montagne de Sion. » 20.

L'aveuglement des Juifs étoit ici le prix de ſon crime. Ce peuple ingrat n'avoit ceſſé de fatiguer le Seigneur depuis ſa ſortie d'Egypte : il s'étoit fait comme une loi de tremper ſes mains dans le ſang des Prophétes : il avoit introduit l'abomination dans le ſanctuaire, juſqu'à faire du temple une caverne de voleurs : ſa bouche béniſſoit le Dieu de ſes peres, tandis que dans ſon cœur il étoit idolâtre ; il lui falloit même des dieux impudiques : ſes ſacriléges étoient montés juſqu'au ciel ; & ſans la priere de ſes ſerviteurs, Dieu les eût vengés cent fois par l'extinction

ſens, il eſt conſtant qu'elles ſont fauſſes, puiſque les Prophétes ſemblent ſe contredire : & ſi elles en ont deux, il eſt évident que le Meſſie eſt venu, puiſque depuis dix-ſept cens ans la vérité a ſuccédé aux figures.

totale de cette race impie. Ses forfaits pourtant ne furent pas impunis : Dieu lui réſervoit un châtiment peut-être plus terrible, qui étoit de lui ôter l'intelligence des Ecritures qui regardoient le Meſſie. En effet, Iſraël prévaricateur, vêcut à cet égard dans une erreur inconcevable ; il ne comprit jamais que ſon Chriſt, le vainqueur des Rois, dût ſe produire au monde ſous la forme d'un eſclave tel que les Prophétes le dépeignoient effectivement : & lorſque Jeſus de Nazareth parut, il n'entra jamais dans l'eſprit de l'orgueilleuſe Synagogue, que ce fut là le ſalutaire de Dieu promis à ſon peuple : elle combattit la divinité de ſa miſſion juſques dans la puiſſance Divine, dont il donnoit des preuves éclatantes : elle admiroit la grandeur de ſes
Marc. c. 2. miracles ; mais elle dédaignoit l'humilité de ſa perſonne ; & par l'excès d'un aveuglement qui étonne, le Sanhédrin avoit ſous les yeux les temoignages inconteſtables de ſa réſurrection, tandis qu'il décidoit dans ſa rage qu'il falloit être inſenſé pour la croire.

Iſraël cependant avoit ſes vrais Iſraélites : il y en avoit qui attendoient le Meſſie ſous un appareil de baſſeſ-
Luc c. 2. ſe & d'infirmité : ils ſavoient que les

Ecritures devoient avoir un ſens énigmatique, puiſqu'il étoit impoſſible que Dieu ſe trompât dans ſes Oracles : il leur ſuffiſoit que les Prophétes euſſent parlé pour comprendre que le Chriſt devoit faire naître ſa gloire & la leur, du ſein de ſes humiliations. Dans cet eſprit toute la loi n'étoit à leurs yeux que la figure de la vérité qu'ils attendoient. S'ils ſe diſoient enfans d'Abraham, s'ils eſpéroient une prochaine rédemption, s'ils ſoupiroient pour un roi tout-puiſſant comme pour un nouvel empire; c'étoit à l'ordre ſurnaturel qu'ils rapportoient la grandeur de leur origine & de leur eſpérance : le Meſſie réputé parmi les ſcélérats, leur paroiſſoit auſſi adorable que le Meſſie enchaînant les Monarques, puiſqu'Iſaïe l'avoit dit : eh! pouvoient-ils le méconnoître au milieu de ſon opprobre, tandis que les Prophétes avoient tracé dans toutes ſes circonſtances le genre de ſon ſupplice! Iſaï. c. 53.

L'homme judicieux eſt entré (1) dans

(1) Il conſte que les Ecritures ont un ſens figuré : les Prophétes eux-mêmes diſent que leurs diſcours ſont obſcurs, & qu'on ne les comprendra que lors de l'accompliſſement de leurs prophéties : Dieu en réſervoit l'intelligence aux petits & non aux ſages orgueilleux, comme il eſt dit dans ſaint Luc. Sans cette obſcurité les deſſeins de Dieu ſur la def-

l'esprit des prophéties, d'après ces raisonnemens du Juif fidéle. Libre de tout préjugé, il a compris que les Ecritures devoient renfermer un double sens par l'opposition du texte littéral aux événemens postérieurs : il a préféré l'esprit à la lettre, parce qu'il savoit que la lettre signifioit toujours beaucoup moins que l'esprit. Il n'a pas cru que les Prophétes de Dieu pussent tromper les hommes par leurs Oracles ; mais il a cru qu'il y avoit des hommes qui n'étoient ni capables ni dignes d'entendre les Oracles de Dieu. Sur ces régles du jugement naturel, toute la religion a été déployée à ses yeux d'une maniere sensible : il a vu son antiquité dans la foi d'Adam, de Seth,

tinée du Messie eussent été renversés : jamais mortel n'eût attenté sur la vie d'un homme qu'on auroit sçû cacher la Divinité : ainsi Jesus-Christ n'auroit pas été crucifié. Ces figures, loin d'embrouiller les prophéties, répandent sur elles une clarté qui laisse entrevoir un rapport nécessaire des oracles aux événemens, quoique discordans en apparence. Quoi de plus sensible que le triomphe du Messie au milieu même de son opprobre, puisque la vertu triomphante des humiliations & de la mort est la plus brillante des victoires ? Par cette distinction de l'esprit caché sous le corps, & non des ombres cachées sous la vérité, l'homme de bonne foi voit distinctement l'ordre, la justesse, la suite des écrits prophétiques ; sans compter que le Messie conquérant des ames lui paroît infiniment plus grand que le Messie triomphateur des Provinces.

Seth, d'Henoch, de Noë, d'Abraham, de Moïſe, qui vécurent dans l'attente du Meſſie. Il a vu ſa vérité dans les miracles, qui pendant tant de ſiécles la conſtaterent à la face de l'univers, à Mempheos, à Babylone, à Ninive, à Suſan, à Jéruſalem. Il a vu ſa ſainteté dans les vertus admirables des perſonnages qui ont ſuivi les maximes de ſon culte; les David, les Joſias, les Daniel, les Elie, les Eſther, les Judith. Son eſprit ne s'eſt point forgé des argumens tortueux; il lui a ſuffi de ſavoir que Dieu avoit parlé. Il a vu que la république Juive dans ſon culte, dans ſa politique, dans ſes mœurs, n'étoit que les fondemens d'un nouveau royaume que le ciel avoit promis de fonder; que la terre de Chanaan, ni tous les empires de la terre n'étoient pas aſſez dignes de la magnificence d'un Dieu ni de la grandeur de l'homme; & que par conſéquent les Prophétes avoient voulu parler d'un régne plus glorieux, & moins inconſtant; que de-là qu'il falloit des adorateurs à l'Etre ſuprême, la Synagogue devoit tôt ou tard finir, puiſque le ſang des boucs paroiſſoit indigne de la majeſté de ſon trône La captivité du peuple Juif, ni la démolition de ſon temple ne

l'ont point balancé ſur la promeſſe du Dieu fidéle : il a vu l'Ange exterminateur prendre ſa défenſe dans la terre de ſon exil ; les vainqueurs, ſes tyrans, remettre le ſceptre de leur royaume entre les mains de ſes freres captifs ; les Prophétes eſſuyer ſes pleurs par la certitude d'une prochaine délivrance ; les Souverains enrichis de ſes dépouilles, contribuer de leurs propres richeſſes à relever de ſes ruines ſon ſanctuaire démoli. De-là s'élevant plus haut, il a jetté les yeux ſur le Chriſt qui faiſoit l'eſpérance des ſiécles : il a vu avec David ſon origine de Dieu le Pere avant l'aurore ; l'éternité de ſon ſacerdoce, ſelon l'ordre de Melchiſedech ; ſon triomphe ſur tous les Rois de la terre abattus au pied de ſon trône. Avec Iſaïe il l'a vu ſous la forme humaine annonçant à ſon peuple les myſtères de la rédemption attendue ; eſſuyant les outrages de l'incrédule Jéruſalem, la premiere fille de ſon amour ; expirant ſur une montagne pour le bonheur & ſous le glaive de ſes propres enfans. Avec Jérémie, les victoires de ſa mort l'ont ſaiſi d'admiration & de joie : il a vû l'univers s'ébranler au bruit de ſa renommée ; l'Inſulaire ſuperſtitieux tendre l'oreille à la ſublimité de ſes

Daniel. c. 3.

L. Eſther. c. 6.

Iſdr. c. 6.

Pſal. 109.

Iſaï. c. 9.

Jerem. Thren. c. 6.

Oracles ; les Potentats graver ſur leur front & ſur leurs drapeaux le ſigne de ſa croix ; toute la terre Payenne conſtruire en ſon nom mille & mille temples ſur les débris de ſes pagodes abattues. A la vue d'un plan de religion ſi utile, ſi beau, ſi ſuivi, l'homme ſenſé pouvoit-il interprêter les prophéties dans le ſens du Juif perfide qui n'enfantoit que des déſirs de chair ? Qui ſe prévaloit contre Dieu même de ſa généalogie d'Abraham ? Qui reſpectoit ſon temple moins par vertu que par vanité ? Qui ne réclamoit le Meſſie que pour envahir les Provinces ; que pour s'enrichir des dépouilles des peuples ; que pour regner avec oſtentation & fierté ? Qui, bravant les Oracles contraires à ſes projets ambitieux, prenoit le parti d'égorger ſans diſtinction tous ſes Prophétes ? Eſt-ce donc pour mettre Iſraël à la tête des nations que Dieu auroit tourné ſes regards vers la terre ? Qu'il bouleverſa cent fois l'ordre des élémens ? Qu'il renferma dans une arche de bois la majeſté de ſa gloire ? Qu'il confia à ſes Chérubins la garde de Jéruſalem, & qu'il promit même de lui donner ſon Fils ? Eh ! alors comment les écritures ſe fuſſent elles accomplies ? Que

fût devenu le genre humain entre les bras du crime & de la mort ? Quelle créature eût célébré les miséricordes d'un Dieu ? Pourquoi le soleil auroit-il éclairé des nations ennemies de la Divinité ? Qui auroit tiré vengeance de l'encens du Dieu vivant répandu sur l'autel de l'exécrable Béelphégor ? Ton aveuglement, nation Juive ! fut ici le prix de tes sacriléges : malheureuse ! les prophéties étoient plus claires que la lumière de tes yeux ; & avec tout ton génie tu n'en connus ni la figure, ni la réalité ! lis du moins, lis aujourd'hui l'illusion de ton régne prophétique dans les fers de ton humiliant esclavage !

Les malheurs des tems contribuerent encore à étourdir les Juifs sur le véritable caractère du Messie : Jesus de Nazareth nâquit dans un siécle où le peuple de Dieu gémissoit sous le joug des nations : Hérode l'Iduméen l'avoit asservi sous sa puissance ambitieuse & tyrannique ; en confondant à son gré la succession des Pontifes, en affoiblissant le Pontificat qu'il rendit arbitraire, en portant à l'autorité du conseil de la nation un coup qui renversa pour une bonne fois les fondemens de la République. Sous ce joug accablant, les Juifs alembique-

Joseph. antiq. c. 8.

rent les Ecritures ſelon leur fantaiſie : ils ne voulurent plus de Meſſie qui ne fût guerrier & conquérant : ils laiſſerent à part les Prophéties qui parloient de ſes humiliations pour ne s'attacher qu'à celles qui leur annonçoient des combats & des triomphes : en cela ſans doute bien aveugles, puiſqu'ils décidoient ſans l'appercevoir, que Dieu pouvoit ſe tromper dans les Oracles qui regardoient les opprobres de ſon Chriſt. Mais opprimés ou non, pouvoient-ils méconnoître le pouvoir de la Divinité dans le bras tout-puiſſant du Fils de Marie ? Et puiſque malgré leur envie ils admiroient la grandeur de ſes prodiges ; ne devoient-ils pas conſéquemment avoir une haute idée du mérite de ſa perſonne? Ici, mon cher Cléonime (1), l'homme ſenſé paſſe de la Loi à l'Evangile ; les

(1) L'homme de bonne foi n'a percé ſi avant dans l'hiſtoire du genre humain que pour rendre à Dieu le culte qu'il ſent bien qu'il mérite : dans l'examen qu'il a fait des différentes Religions, la Religion Juive lui a paru la plus conforme à l'idée qu'il avoit de la Divinité ; & il eſt devenu diſciple de Moïſe : par la même raiſon il embraſſera la Religion Chrétienne, ſi elle lui paroît revêtue de tous les caractères de la Religion du vrai Dieu. » Ne préfére-t'on point un » marchand à l'autre, dit » S. Jean-Chryſoſtome, » ſi ſes marchandiſes ſont » plus conformes à ſon » goût & plus dignes de » ſon choix ? *Gyras unum* » *negotiatorem & alterum?* » A plus forte raiſon, con-

figures disparoissent à ses yeux, & sans changer de religion nous allons le voir changer de nom. C'est vous, illustre Fils de David! qui l'allez conduire dans le sentier de vos justices: la douceur de votre face, la sainteté de votre vie, la sublimité de votre morale, la grandeur & la foule de vos miracles, tout en vous va le pénétrer d'un esprit tout divin: il vous verra plein de grace & de vérité, & il s'écriera dans son transport, oh! c'est ici vraiment le salutaire de Dieu! le Prince de la paix! le Pere du siécle futur! Non, non, tous mes doutes sont levés, ô vous l'Oracle des Prophétes! & sous la forme de votre chair, j'adore en vous la Divinité! heureuse, ô vous, mon ame! qui connoissez enfin le prestige de vos erreurs! par quels Cantiques célébrerez-vous le jour qui porte dans votre esprit de si pures lumières?

» clud-il, doit-on s'attacher à la Religion qui a » le plus de rapport à la » vérité. » Que cherchons-nous dans ce monde? Eh! que pouvons nous désirer si nous n'aimons à connoître l'aimable vérité.

# CHAPITRE III.

*La deſcente du Meſſie prédit par les Prophétes.*

NOus voici enfin au milieu des années, à ce tems prédit par les Prophétes, où devoit paroître le Meſſie depuis ſi longtems attendu. Juſqu'ici tous les Oracles ont été fidélement accomplis : l'Aſſyrie, la Médie, la Perſe, la Gréce ſe ſont prêtées, ſans le ſavoir, aux deſſeins du Très-haut : Rome a profité de leurs diviſions ; & a fondé ſur leurs ruines l'empire de fer prédit par Daniel. Auguſte régne, & par un conſeil ſecret du roi des rois donne la paix à l'univers : le tems enfin eſt venu ; Marie qui a conçu du ſaint Eſprit arrive au terme de ſon accouchement. Son premier né, fils de l'Eternel, la ſplendeur de ſa gloire, Dieu & homme tout enſemble, ſort de ſon ſein virginal ; Jeſus-Chriſt... A ce nom auguſte, abbaiſſez-vous, cieux ! c'eſt ici le Créateur de l'aurore : contemple, terre ! l'humiliation de celui qui te fonda : & toi, enfer ! redoute la Daniel. c. 2.

puiſſance cachée ſous la main de cet admirable enfant. Qu'il eſt grand, en effet, cet enfant qui vient de naître! (1) Jugez-en, ô homme! par les langes qui enveloppent ſon enfance : ſa baſſeſſe eſt le fondement de ſa gloire, & l'appui de votre grandeur.

(1) » S'il falloit que le » Meſſie s'attirât l'hom- » mage de tout l'Univers, » dit Origene, qui, comme » Jeſus-Chriſt, fût jamais » revêtu de tant de gran- » deurs? Cent & cent bou- » ches le prédiſent; & dès » qu'il paroît les Anges » l'adorent. Il eſt l'objet » principal de l'ancienne » Egliſe & le modèle de la » nouvelle. Un peuple en- » tier ſoupire pour ſon » avénement; & quand il » eſt deſcendu tout le » monde lui tend les bras. » Avant ſa deſcente les » grands événemens & les » grands hommes, ſans le » ſçavoir, préparent ſes » voies. Les projets ambi- » tieux, les batailles ſan- » glantes, ces révolutions » qui ont bouleverſé les » empires & tranſporté la » victoire d'un royaume à » l'autre; cette foule de » reſſorts, d'intrigues hu- » maines qui, depuis qua- » tre mille ans, ont donné » tant de ſcénes éclatan- » tes, tout cela, ſi nous » le ſçavons comprendre, » n'étoit que pour diſpo- » ſer la terre à la deſcente » du Meſſie : non, les héros » conquérans n'ont rien » fait que pour Jeſus- » Chriſt : une puiſſance » inviſible les conduiſoit à » ſa fin par des routes mar- » quées dans un Conſeil » plus ſuprême. » *Origenes contrà Celſum.* l. 2.

## SECTION PREMIERE.

*L'homme conduit à l'esprit du vrai culte par les beautés de l'histoire de Jesus-Christ.*

COmment les Juifs purent-ils reconnoître pour Messies des hommes, qui par des vices capitaux deshonoroient l'humanité ? Qu'étoient Simon, Ménandre, Bar-Cokebas, Hérode, le cruel Hérode, que des monstres, dont la nature eut horreur ? Hé ! les Prophétes avoient-ils donc dit que le Christ paroîtroit au monde travesti en scélerat ? Le salutaire de Dieu qui faisoit l'attente des nations devoit être le miracle des hommes. La douceur étoit peinte dans ses yeux, & la majesté sur son front : il approfondissoit les secrets de la grace ; car il possédoit tous les trésors de la science de Dieu : la droiture dirigeoit tous ses pas ; toujours incapable de la moindre foiblesse. Essentiellement pacifique, son seul aspect inspiroit l'amour & la paix : Son ame étoit toujours tranquille ; & sa bouche fut constamment clause dans les

Faux Messies qui parurent du siécle de Jesus-Christ.

Cantic. c. 5.

Isaï. c. 42. places contentieuses. Ami généreux, son grand cœur ne cessa jamais de se répandre : chacun de ses jours fut marqué par quelque bienfait éclatant : il aima l'humanité, & il voulut même que ses ennemis fussent par préférence les dépositaires de son ame. Israélite religieux, les intérêts de Dieu le préoccuperent tous les instans de sa vie : il l'adoroit dans son temple avec cet esprit d'amour, qui dans le ciel pénétre les Séraphins : son ame tint toujours son conseil en présence de sa divinité : le zèle de sa gloire le dévora ; & si l'enfer n'avoit combattu ses pensées, il eût fait de la terre un paradis de Saints. D'ailleurs la force étoit cachée dans sa droite : il fendoit les airs, appuyé sur les aîles des vents : les flots de la mer s'abaissoient sous ses pas, & les astres suspendoient leur course pour contempler sa marche. Revêtu de la puissance du Très-haut, la terre trembloit devant lui, tout obéissoit à sa voix, le cœur de l'homme étoit seul capable de lui résister : c'étoit le Messie, jamais l'univers n'avoit vû son semblable.

Psal. 54.

Psal. 68.

Isaï. c. 42.

Quelle impression ne dût pas faire dans les esprits l'apparition d'un homme si admirable ! Jesus-Christ en effet fixa tout-à-coup les regards d'Israël. La na-

tion d'abord ne ſçut que penſer d'un perſonnage ſi digne de l'admiration publique : les uns le prirent pour Elie, les autres pour Jérémie ; ceux-ci voulurent que Jean-Baptiſte fût reſſuſcité, & que le ciel eût ſuſcité de ſes cendres un homme fait pour étonner la terre. Le peuple moins ſuſpect dans ſes éloges, ſe diſoit à lui-même, qu'eſt-ce donc que ceci ? Hé! vit-on jamais (1) de tel Prophéte ! on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer un homme qui effaçoit tout ce que Juda, ſi fertile en héros, avoit jamais eu d'illuſtres perſonnages. En attendant, l'Egliſe de Jeſus-Chriſt commençoit. Math. c. 9

Cette réputation ſi brillante n'étoit point l'effet du préjugé populaire. Les Phariſiens, trop élevés en dignité, pour

(1) Jeſus-Chriſt, à le conſidérer même comme homme, eſt ſans doute le plus ſaint perſonnage qui ait parû ſur la terre : les plus furieux ennemis de ſa Religion ne purent s'empêcher de lui donner les plus grands éloges, Porphire, Celſe, Joſephe, & même Mahomet. Qui ne ſçait que Tibere voulut le faire mettre au rang des Dieux au recit que Pilate lui fit de ſes admirables vertus? Alexandre Severe, un des grands Empereurs Romains, mais Payen, en conçut une ſi haute idée, qu'il plaça ſon image à côté de celle d'Orphée dans ſon oratoire, où chaque jour il lui offroit à genoux le tribut de ſon culte. De quelle horreur a dû être ſaiſie la France lorſqu'elle a vu un de ſes plus beaux génies donner à J. C. dans un de ſes déteſtables libelles un nom qui humilie l'honneur & l'humanité !

n'être point jaloux, examinerent de près Jesus de Nazareth; ils éclairerent sa conduite, son genre de vie, la nature de ses miracles. Ils voulurent même savoir de lui d'où lui venoit ce fonds de puissance & de vertus divines; l'honneur de Jesus-Christ fut toujours le même; & tout le reproche qu'eût à lui faire la Synagogue, c'est qu'il se disoit Fils de Dieu. C'étoit beaucoup de forcer ses ennemis même à lui rendre gloire: mais qui pouvoit résister à des attraits si puissans? Jamais en effet Prophéte n'avoit paru avec tant d'éclat, comme jamais Potentat ne mérita plus la royauté. Sur son front, dans son langage, sur toute sa personne, c'étoit quelque chose de divin, qui annonçoit l'homme au-dessus du mortel. Sa vertu plus éclatante que celle des Patriarches, brilloit comme un soleil au milieu de l'univers. Ses paroles étoient autant d'Oracles qui presque toujours étoient suivis de quelque prodige. De-là, le bruit de sa renommée vola dans toutes les Provinces: Moab, Madian, l'Idumée, l'Italie même, retentissoient du nom de Jesus-Christ: tous les peuples faisoient à l'envi à qui semeroit plus de fleurs sur son passage: cent fois Jérusalem l'eût voulu pour son Roi;

Joan. c. 10.

Joan. c. 6.

car jamais roi de Juda ne lui parut plus digne de régner ; & s'il ne prit pas en main le ſceptre d'Iſraël, c'eſt qu'il étoit venu pour obéir, & qu'il regarda le trône comme indigne de ſon humilité.

En falloit-il tant à l'homme jaloux d'une religion pour ſe fixer au culte que preſcrivoit Jeſus-Chriſt ? Pouvoit-il douter encore ſi l'encens de Jericho ou de Jéruſalem étoit légitime, tandis qu'il voyoit un homme puiſſant comme un Dieu s'élever contre toutes les religions de la terre ? Quel triomphe pour lui d'avoir enfin trouvé un Légiſlateur qui dicte les loix de la ſublime ſageſſe ! qui fait ſentir aux ſtupides mortels la force de leurs religieux devoirs ! qui par l'étonnant ſpectacle d'un pouvoir ſur-humain, d'un génie tout-puiſſant, d'une doctrine admirable, mais plus encore par les exemples d'une vie toute céleſte, laiſſe échapper aux yeux de toute la terre des traits ſenſibles de la Divinité ! La loi de Moyſe étoit divine ; (1) mais Moyſe ne fut pas toujours un Saint : la colère ou plutôt le zèle rendit ſon cœur

(1) Moïſe avoit à peine vingt ans, lorſqu'appercevant un Egyptien qui battoit un Juif, il accourut au ſecours de ſon frere, & tua l'Egyptien ſur la place.

homicide dans les années de ſa jeuneſſe ; comme plus d'une fois il oublia la confiance (1) qu'il devoit avoir en la parole de ſon Dieu. Sa langue (2) d'ailleurs étoit naturellement embarraſſée ; il ne fallut pas moins qu'un miracle pour la délier. Les Anciens du peuple étoient capables de le ſurprendre par des queſtions ſubtiles ; & avant de leur répondre il lui falloit ſouvent conſulter le Seigneur. Jeſus-Chriſt fut doué d'une vertu que rien jamais ne put obſcurcir. Il étoit fils de l'Homme ſans avoir péché en Adam : ſa parole, ſon regard, ſa robe même, imprimoient des ſentimens divins dans l'ame de ceux qui avoient le bonheur de l'entendre, ou de le toucher. Ce fut toujours de ſa part comme un tribut d'obéiſſance & d'amour aux
Math. c. 17. hommes, à Céſar, & ſur-tout à Dieu. Sa ſcience étoit infuſe. Dès l'âge de douze ans il étonna la ſavante Synago-
Luc. c. 2. gue par l'étendue & la profondeur de ſes lumieres : Nazareth ſa patrie ſe crut enchantée, lorſqu'au premier diſcours

(1) L'eau manqua au peuple dans le déſert de Sin : Dieu ordonna à Moïſe de frapper le rocher une fois : comme les eaux ne couloient point au premier coup, il en frappa un ſecond : Dieu parut irrité de cette méfiance, & l'en punit en effet.

(2) Il étoit bégue.

qu'il y fit en public, on vit couler de ſa bouche les plus riches fleuves d'éloquence & de ſageſſe. En vain le ſubtil Scribe préparoit contre lui des argumens; Jeſus-Chriſt eut toujours la reponſe prête, laconique, divine; & s'il interrogeoit à ſon tour, le controverſiſte ſcribe étoit ſubitement confondu : hé ! Math. c. 22.
quel Prophéte en Iſraël donna comme le Fils de Marie des ſpectacles de vertu ! quel héros de Juda merita comme lui le premier rang dans les faſtes de la Synagogue !

Si Dieu nous conduit à lui par le miniſtère même des hommes; quel mortel eut comme Jeſus-Chriſt le droit de ſe faire écouter ? Comprenez-vous bien, mon cher Cléonime, qu'il n'eſt plus ici queſtion de philoſopher ? Jeſus-Chriſt eſt l'homme le plus miraculeux que la terre ait porté : donc Jeſus-Chriſt mérite la préférence ſur tous les Légiſlateurs de la terre : donc ſa loi abolit toutes les ſectes de la terre : donc ſa religion eſt la premiere & la ſeule religion de la terre. Hé ! ſeroit-ce envain que ſa réputation l'emporta ſur celle des Prophétes ? Que ſa théologie révéla d'un ſtile céleſte les grandeurs de la Divinité ? Que la ſageſſe de ſes loix effaça tout-à-

coup, comme encore aujourd'hui, les maximes des ſages de l'antiquité payenne? Eh! ſi les autres religions ſont vraies, comment donc Jeſus-Chriſt prouva-t-il par des miracles à la face de l'univers, qu'il étoit envoyé pour établir en eſprit & en vérité le culte de l'Etre ſuprême? C'eſt ici l'argument ſans replique que le Sauveur oppoſoit à l'incrédulité des Juifs. Comment vous obſtinez-vous dans votre aveuglement, leur diſoit-il? Si ma parole vous paroît ſuſpecte, ne devez-vous pas du moins
Joan. c. 10. en croire à mes œuvres? N'avez-vous pas lû dans vos Ecritures que la reine de Saba vint de l'extrémité de la terre pour entendre la ſageſſe de Salomon? Que les Ninivites touchés de la prédication de Jonas firent pénitence dans l'amertume de leur repentir? Eh! ne fites-vous jamais l'éloge de cette zelée princeſſe & du Ninivite humilié? Génération perverſe! que n'ai-je point fait pour vous ramener à votre Dieu! Plus ſage que Salomon, plus prophéte que Jonas, plus grand & plus ancien qu'Abraham, n'ai-je pas opéré au milieu de vous des prodiges au-deſſus des miracles du ſiécle de vos peres? Qui de vous autres me
Joan. c. 8. reprendra de péché dans les fonctions de

mon miniſtère, dans l'eſprit de ma doctrine, & même dans les régles de ma conduite? Jéruſalem! ô ville bien-aimée! Jéruſalem favorite! que je portai toujours dans mon cœur! ne pourrai-je donc raſſembler tes enfans à l'ombre de mes aîles, Math. c. 23.
& te faire ſentir le prix de la viſite que te rend le fils de David! Perfide! tu médites ma perte; & c'eſt par ma mort que tu veux reconnoître les bienfaits dont ma main te combla! vois, ingrate! juſqu'où va l'excès de mon amour! c'eſt par les larmes de mes yeux que j'ar- Luc. c. 19.
roſe ſous tes remparts les malheurs qui vengeront un jour ſur ta tête l'effuſion de mon ſang. Précieuſes larmes, que verſe ici le Fils de Marie ſur le crime de ſes tirans! vous les vîtes couler, ô vous mon ame! & vous comprîtes qu'il n'étoit donné qu'à un homme divin de pouſſer de tels ſoupirs! quelle idée dût alors vous préſenter ſon Evangile d'amour qui par de ſi beaux ſentimens élevoit le cœur humain au-deſſus de la nature! vous le vîtes cet homme admirable attaché en croix; & vous connûtes la divinité de ſon origine par le ſacrifice qu'il faiſoit de ſa vie, même pour ſes ennemis.

Les opprobres du fils de Marie ne

dégradent donc point aux yeux de l'homme ſenſé la gloire de ſon nom ; au contraire, Jeſus-Chriſt lui paroît d'autant plus grand que ſes humiliations ſont plus profondes. Il a compris que cet homme n'étoit pas un homme ordinaire qu'une étoile brillante annonce en Orient, quoique couché dans une crêche ; que des Mages adorent à ſa naiſſance ; qu'un roi trop affermi ſur ſon trône, redoute
Math. c. 2. juſqu'à l'attaquer cruellement même dans ſon berceau. Il a compris que cet homme n'étoit pas en vain pauvre & perſécuté, qui par la bénédiction de ſa main nourriſſoit cinq mille ames ; qui de ſa ſeule parole chaſſoit les légions de démons du corps des Energumenes ; qui dans ſes beſoins perſon-
Math. c. 17. nels trouvoit dans la gueule des poiſſons juſqu'au tribut d'argent qu'il payoit à Céſar. Sur les bords du Jourdain il le voit confondu parmi les pécheurs : mais il voit le Prophéte baptiſant ſe proſterner humblement à ſes pieds : il apperçoit une colombe miraculeuſe qui vient re-
Marc. c. 1. poſer ſur ſa tête : il entend une voix céleſte qui rend témoignage à la grandeur de ſon origine. Il le ſuit de ville en ville : & par-tout Jeſus-Chriſt l'étonne par la ſageſſe de ſes diſcours, par la

généroſité de ſes bienfaits, par la puiſſance de ſa parole. Ici, il ſignale ſon zèle dans le temple de Dieu; là il jeûne quarante jours au milieu des bêtes farouches : tantôt il pleure avec les affligés, & tantôt il eſſuie leurs larmes par la réſurrection de leurs morts. S'il tombe entre les mains de ſes ennemis, jamais mortel ne lui parut ſi grand : il va au-devant de ſes aggreſſeurs; il ſe laiſſe enchaîner comme un eſclave; il garde un humble ſilence devant ſes accuſateurs & ſes juges; il écoute ſans émotion l'arrêt de ſa mort; il ſe couche généreuſement ſur le bois de ſon ſacrifice; ſon ſang coule; & il n'ouvre ſa bouche livide que pour reclamer le pardon de ſes bourreaux : il expire cet homme miraculeux! à l'inſtant le ſoleil ſe cache; les tombeaux s'entr'ouvrent; les morts reſſuſcitent, le voile du temple, les rochers, les cœurs des ſpectateurs ſe briſent & ſe déchirent; toute la nature en deuil annonce à l'univers la mort d'un Dieu en la perſonne de Jeſus de Nazareth. Penſez-vous, ô Cléonime! que Jeſus-Chriſt ait perdu ſa gloire par des humiliations ſoutenues de tant de grandeurs? Ou bien croyez-vous qu'il ait ceſſé d'être

Joan. c. 11.

Marc. c. 15.

l'envoyé de Dieu, parce qu'il s'eſt montré à la terre ſous un appareil qui ſcandaliſe la vanité des enfans des hommes? O! qu'il eſt grand, cet humble fils de Marie, aux yeux de l'homme qui connoît la ſageſſe! Qu'il eſt miſéricordieux, lorſque ſous le voile de notre chair il vient expier nos attentats! qu'il repare notre révolte par ſon obéiſſance, notre orgueil par ſon humilité; la corruption de nos jours par la pureté de ſa vie! Qu'il eſt bon, lorſque ſous la forme d'un Paſteur il cherche ſes brebis errantes! qu'il parcourt nuds pieds les Provinces pour convertir les ames! qu'il verſe des larmes ſur l'aveuglement d'Iſraël endurci! qu'il fait commerce intime d'amitié avec les Publicains & les pécheurs publics! Qu'il eſt généreux & magnifique, cet homme l'opprobre des hommes, lorſque ſur l'autel le plus ſanglant il s'offre à Dieu le Pere pour victime; & qu'au milieu du plus honteux ſupplice, il ſcèle de ſon propre ſang la rédemption du genre humain! Non, non, Jeſus-Chriſt eſt né en Dieu, a vécu en Dieu, eſt mort en Dieu! Sur ſa croix, le ſcandale des Juifs, ſont gravés les caractères les plus vivans de la Divinité!

les trônes du monde étoient indignes de la grandeur de ſon ame ; tout eſt néant aux yeux de l'Etre ſuprême : & c'eût été rendre ſa miſſion ſuſpecte que de paroître parmi nous ſous l'éclat de la pompe mondaine.

Mais ſi la vie & la mort de Jeſus-Chriſt laiſſent la ſurpriſe ; quelle impreſſion doit faire le miracle de ſa réſurrection ? Nous ne nous arrêtons pas ici aux objections futiles des impies ; elles font gémir le bon ſens : la conſtance des Apôtres à mourir pour Jeſus reſſuſcité, jointe aux ſupercheries de la Synagogue Math. c. 28. pour cacher cet événement, ſont un argument ſans replique. Il meurt donc cet homme, dont Pilate a reconnu l'innocence ; & déja ſes Diſciples conſternés ſont ſurpris de ne le voir plus paroître ! Mais ô prodige ! la puiſſance du crucifié éclate ! l'Ange du Seigneur deſcend ; la pierre du cercueil eſt ébranlée ; la ſentinelle tombe à la renverſe ; la terre tremble ; le ſépulcre s'ouvre ; Jeſus-Chriſt s'élance comme un éclair ; la victoire le devance ; ſon front reprend ſa majeſté ; ſon bras s'appéſantit ſur la mort & l'enfer ; il ſe montre à cinq cens Juifs, qui tous proteſtent avec ſerment l'avoir vû ; & déja le bruit de ſa réſur-

rection vole dans toutes les Provinces. Où étoit donc le blaſphême, ô Caïphe, Pontife enragé! lorſque le fils de Marie ſe diſoit fils de Dieu? Eh! de quelle infamie ta ſentence de mort n'a-t-elle point flétri ton tribunal, ô toi Pilate, trop indigne dépoſitaire de l'autorité de Céſar. Ton attentat eût été bien moins épouvantable, féroce Jéruſalem! ſi Jeſus-Chriſt n'avoit pas eu le pouvoir de reprendre la vie : ſa mémoire n'auroit pas été plus recommandable que celle des Prophétes égorgés de ta main : & tout au plus tu te fuſſes rendue coupable de ſacrilége homicide! Mais aujourd hui que le miracle de ſa réſurrection te prouve ſon origine ; qu'as tu fait, miſérable! en faiſant mourir ton Chriſt! ouvre les yeux, ville malheureuſe! ſur l'énormité de ton forfait! adore, ingrate! les traces de ſon ſang que tu as répandu ſur le Calvaire! & reconnois enfin que Jeſus, ta victime crucifiée avec tant d'inhumanité, eſt le Dieu qui avec tant d'amour te conſacra princeſſe des Provinces!

Voici donc, ô homme! le fils de David qui vient répater les malheurs de votre deſtinée : enſéveli comme vous êtes dans les ténébres de l'ignorance,

malheureux eſclave des penchans funeſtes, languiſſant, abattu, opprimé ſous le poids de vos crimes, quel ſecours attendez-vous des hommes ordinaires qui ne peuvent tout au plus que compâtir à votre infortune ? Votre iniquité eſt toujours contre vous-même ; nuit & jour votre ame pouſſe des ſoupirs ; & ne pouvant plus réſiſter aux traits qui vous bleſſent, vous cherchez au hazard une main qui vous ſecoure : l'homme de votre droite, ô mortel miſérable ! c'eſt Jeſus-Chriſt : voyez quels oracles partent de ſa bouche ? Quelle douceur éclate ſur ſon front ? Quelle puiſſance réſide dans ſon bras ? N'entendez-vous point ſa parole qu'il porte au fond de votre cœur ? Je ſuis, ô homme ! la voie, la vérité, la vie : c'eſt Joan. c. 14.
moi que vous attendez ſans le ſavoir ; & c'eſt vous que je viens chercher ? Entrez au-dedans de vous même ; conſultez les néceſſités de votre ame ; réveillez en vous ce qui reſte encore des traces de la Divinité : pourriez-vous ne pas ſentir que Jeſus-Chriſt ſeul eſt le médecin que vos infirmités reclament ? Que vous ne trouverez nulle part le ſecours que ſa charité vous offre ? Qu'en vain vous attendriez un autre Libérateur,

puiſqu'un autre Sauveur n'auroit jamais autant d'amour & de puiſſance ? Rendez-vous, ô homme ! attentif à ſa voix : jamais les ſiécles ne verront naître un Prophéte tel que Jeſus de Nazareth : c'eſt le deſiré des nations, la fin de la loi, l'objet des prophéties : liſez-nous encore, l'accompliſſement des Ecritures en ſa perſonne va vous convaincre de la divinité de ſon origine.

SECTION

## SECTION SECONDE.

*L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par l'accompliſſement des prophéties en la perſonne de Jeſus-Chriſt.*

DIeu fit tout avec ſageſſe ; & dans le moindre de ſes ouvrages, ſi nous le ſavions comprendre, éclate la grandeur de ſa puiſſance. Au ciel, ſur la terre, dans l'abîme, c'eſt par-tout une empreinte vive de ſa Divinité, parce qu'en tout il penſe en Dieu, qu'il parle en Dieu, qu'il agit en Dieu. Il n'a pas beſoin de prendre la foudre en main pour frapper de grands coups ; la plus petite créature devient, quand il lui plaît, l'inſtrument de ſa toute puiſſance ; un roſeau lui ſuffit ; & avec lui il renverſe les trônes & les Monarques : c'eſt le ſon de la trompette qui foudroie les remparts ; c'eſt un jeune eſclave qui donne le mouvement aux empires ; c'eſt une pauvre fille de Juda qui enfante le Créateur des Archanges. Hé ! eſt-ce donc à la maniere des hommes que Dieu prépare ſes reſſorts pour l'accompliſſement

L. Exod. c. 4

L. Joſuë. c. 6.

L. Geneſ. c. 41.

de ſes deſſeins ! La Synagogue, le Paganiſme, la Philoſophie n'ont donc pas dû prendre pour un ſcandale l'opprobre de la croix ; puiſque c'étoit par la croix que Dieu vouloit établir ſon culte ſur la terre. Il avoit promis de nous donner un Chriſt ; mais ce n'étoit pas à nous à lui preſcrire des loix pour l'exécution de ſa promeſſe. Grandeurs humaines, victoires, conquêtes, couronnes, rien de tout cela n'étoit entré dans le décret de ſon amour : l'étable de Bethléem, la petite ville de Nazareth, le farouche Prétoire, le Calvaire déïcide, tels devoient être les théâtres des exploits du Meſſie ; ainſi la ſageſſe éternelle l'avoit réſolu : qu'ont à dire les ſages du ſiécle ? Le Dieu qui par un excès de bonté avoit créé l'homme innocent, ne pouvoit-il donc ſauver l'homme coupable ſelon ſes volontés ? Voilà d'abord que le Chrétien apperçoit la Divinité dans la profondeur même de ſes décrets. L'idée qu'il a de Dieu ne lui laiſſe aucun doute (1) ni

(1) Saint Bernard ne trouve point d'expreſſions pour parler du Verbe ſous la forme de notre chair ; » c'eſt une merveille, dit-» il, qui ſurpaſſe le pro-» dige. » Le Meſſie ſur le premier trône du monde eût donné à la terre le ſpectacle d'un puiſſant Monarque ; le Meſſie attaché en croix donnoit celui d'un Dieu : l'Univers apprenoit alors ce que c'étoit

ſur la tendreſſe de ſon amour, ni ſur la ſageſſe de ſes deſſeins, ni ſur la plénitude de ſon pouvoir. Il comprend que le Meſſie attaché en croix, donne à la terre un ſpectacle bien plus divin que le Meſſie aſſis ſur un trône : il l'accompagne en eſprit juſqu'au lieu de ſon ſupplice ; & dans le glaive qui immole la victime, il reconnoît d'une maniere ſenſible la force, l'amour, la juſtice, la magnificence, attributs inſéparables de la Divinité.

Tel étoit donc le conſeil de Dieu ſur la deſcente & la deſtinée du Meſſie, lorſque tout-à-coup les Prophétes paroiſſent en Iſraël. Huit cens ans avant

que la Divinité. Il connoiſſoit la rigueur de ſa juſtice par l'humiliation de Jeſus-Chriſt ; l'excès de ſon amour par le volontaire ſacrifice de ſa vie ; la grandeur de ſa ſainteté par l'exemple de ſes vertus. Il admiroit ſur-tout l'étendue de ſa puiſſance dans la fondation de la Religion Chrétienne établie par des reſſorts diamétralement oppoſés aux voies de la prudence humaine. Et c'eſt par des objections ſi palpables que Jeſus-Chriſt prouvoit à ſes Apôtres incrédules ſa filiation divine ; » pouvez-vous douter, » leur diſoit-il, que je deſ- » cende des Cieux ? Voyez » ce que je ſuis, & ce que » je fais. » La preuve étoit convaincante, ſi les Apôtres avoient ſçû raiſonner. C'eſt ce qui fait dire à ſaint Hilaire que » le ſcandale » de la croix eſt le témoi- » gnage évident de l'ignorance des hommes la » plus profonde, » comme ſi Jeſus-Chriſt ceſſoit d'être Dieu parce qu'il étoit humble, & qu'il donnoit ſa vie par amour pour ſon peuple. *Chriſtus noluit filius Dei agnoſci deſcendendo de cruce, ſed ex eo quod in cruce remaneret.* Sanctus Athanaſius.

Jeſus-Chriſt, Iſaïe prophétiſe à la terre ce grand événement : après lui viennent Jérémie, Ezéchiel, Baruch, Daniel, Malachie : c'eſt une foule d'hommes inſpirés qui, pendant trois cens cinquante ans, encouragent les cœurs par l'eſpérance certaine du Rédempteur promis. Les Juifs, ſeuls dépoſitaires de tous ces oracles, ne douterent plus de la promeſſe du Dieu fidèle : ils liſoient avec amour ces volumes ſacrés qui renfermoient de ſi conſolantes prophéties ; chaque ſemaine le Pontife les expliquoit au peuple qui, de ſon côté, leur donnoit un ſens à ſa fantaiſie : on ne parloit dans tout Iſraël que du Chriſt qui devoit rendre à Jeruſalem ſa premiere ſplendeur. Mais quels furent ſes tranſports, lorſqu'enfin les oracles durent s'accomplir! la prophétie de Jacob étoit claire & préciſe, cette prophétie qui fixoit l'arrivée du Meſſie à la décadence du royaume de Juda ; le terme déſigné (1) par ce

Joſeph. de bello Judai. l. 6. c. 31.

(1) Les Juifs furent faits tributaires des Romains cinquante ans avant Jeſus-Chriſt. Pompée leur ôta le Sacerdoce auquel étoit annexée la royauté : quelque tems après, les Romains donnerent le ſceptre de Juda à Herode l'Iduméen. C'eſt ſous le regne de ce Prince ambitieux & cruel que tous les fondemens de la République Judaïque furent ébranlés : alors le Meſſie devoit paroître, cela étoit prédit : en effet Je-

Patriarche étoit arrivé ; depuis quelque tems Juda n'avoit plus de ſceptre, il étoit devenu une province de l'Empire Romain. On avoit ſupputé encore les ſemaines de Daniel après leſquelles le Chriſt devoit paroître : déjà elles étoient à leur fin. . . Eh voici, que toute la nation Hébraïque s'ébranle ! l'avénement prochain du nouveau Monarque (1) échauffe, enflamme tous les eſprits : les Juifs étrangers, Parthes, Medes, Egyptiens, Arabes, Romains, dirigent leurs pas vers Jéruſalem, tandis qu Jéruſalem tourne ſes regards vers l'Orient : c'eſt dans tous les cœurs un concert de joie, de ſoupirs, d'eſpérance, de triom-

Tacit. Hiſtor l. 5.

ſus-Chriſt nâquit à la fin du regne d'Herode, dans la derniere des ſeptante ſemaines de Daniel.

(1) Jeſus-Chriſt parut ſur la terre au tems marqué par les Prophétes pour la deſcente du Meſſie : tout concouroit à fortifier les Juifs dans cette créance. L'Univers en paix ſous le regne d'Auguſte, ainſi qu'Iſaïe l'avoit prédit, étoit d'ailleurs pour eux le préſage d'une prochaine délivrance. Leurs cris de joie ſe firent alors entendre dans les Provinces voiſines, en Idumée, en Syrie, à Tyr, à Sidon : on ſçavoit à Moab, à Madian que le peuple Juif attendoit un Chriſt qui devoit regner d'une mer à l'autre. Eh ! n'eſt-ce pas dans le ſiécle de Jeſus-Chriſt que pour la premiere fois on vit paroître des faux Meſſies, Herode, Doſithée, Menandre, Simon, Barcokebas, juſqu'à Veſpaſien que Joſephe même crût être le Sauveur promis : » Aveugle, dit M. Boſſuet, » qui contre les oracles de » l'Ecriture, tranſportoit » aux étrangers l'eſpérance » de Juda. »

phe : ô jour tant désiré ! ô étoile de Jacob ! ô céleſte victoire ! en effet le Meſſie avoit paru dans Jeruſalem ſans qu'on le ſçût encore, & déjà il expiroit ſur le Calvaire.

Laiſſons couler ce ſang qui réconcilie le Ciel avec la terre, ſang victorieux qui extermine les puiſſances d'enfer : comment ſommes-nous ici convaincus de la vérité de notre Religion ? Vous voulez du raiſonnement, mon cher Cléonime, à la bonne heure ; mais à votre tour, liſez-nous dumoins avec les yeux de la raiſon. Surpris, touché, frappé de l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt, l'homme ſenſé a, pour ainſi dire, analyſé tous les caractères du Meſſie : il a ouvert les prophéties, & il a vû que le Meſſie devoit ſortir d'une race illuſtre, naître dans Bethléem, former un peuple nouveau, être Prêtre ſelon l'ordre de Melchiſedech, *ſecundum ordinem Melchiſedech.* Il a vû qu'il devoit être compromis avec les ſcélérats, avoir les mains tranſpercées, prier pour ſes ennemis, être mis à mort par ſon peuple, *occidetur Chriſtus.* Il a vû qu'à ſa mort le Sacerdoce d'Aaron devoit finir, les Rois de la terre adorer ſa puiſſance, les nations embraſſer ſa foi, ſon tombeau devenir illuſtre,

*& erit ſepulchrum ejus glorioſum* : ce ſont ici mot pour mot les expreſſions des Prophétes ; & juſqu'à la journée du Calvaire les vrais Juifs en effet attendirent le Meſſie ſous cet appareil, contraſté de grandeur, de baſſeſſe, de gloire, d'opprobre, de vie, de mort & de réſurrection. Toutes ces prophéties bien conſtatées, il a pris les Evangiles ; & il a lû que Jeſus de Nazareth deſcend en effet des Rois de Juda ; qu'il eſt né à Bethléem ; qu'il a été revêtu d'infirmités ; qu'il a conſacré le pain & le vin ; qu'il a été crucifié entre deux voleurs ; que ſes miracles, ſa mort, ſa réſurrection ont attiré les regards de l'univers ; que les Gentils ont reçû ſon Evangile ; que ſa foi a paſſé dans la cour des Souverains ; que ſous l'Empire même Ottoman l'encens fume chaque jour ſur ſon tombeau embelli des mains des Potentats. A ce rapport de Jeſus-Chriſt au Meſſie, l'homme judicieux a reconnu que le Fils de Marie devoit être ſans nul doute le Chriſt Fils du Dieu vivant : il ne lui a fallu ni raiſonnemens profonds ni démonſtrations mathématiques ; le portrait du Meſſie mort & triomphant à côté de Jeſus expirant & reſſuſcité, l'a pleine-

Iſaï. c. 9.

Sueton. in veſp. c. 4.

ment instruit de ce qu'il vouloit sçavoir: & puisque l'événement prédit, mais arrivé, prouve au suprême dégré d'évidence la vérité des prédictions, il a conclu malgré lui qu'il falloit ou que Jesus-Christ fût le réparateur promis; ou que tout dans le monde, l'homme, sa raison, la nature, la divinité, ne fussent que des problêmes.

C'est ainsi, mon cher Cléonime, que le témoignage de la raison devient la preuve même de la foi: argument victorieux par lequel on prouve que Dieu ne veut ni ne peut tromper; que la vérité qui brille sur la terre est la même vérité qui régne dans le Ciel; que ce que nos yeux voyent & que nos mains touchent ne peut être ni chimère ni phantôme. Que seroit donc l'esprit humain si sa science n'étoit que préjugé? Si nous ne pouvions trouver ici-bas les régles d'un jugement solide? Si en plein jour nous devions craindre les ténébres? Si, lors même que la vérité nous frappe & nous éblouit, nous étions encore dans l'erreur? Non, le perfide Juif est ici forcé de succomber; le Messie a véritablement expiré sur le Calvaire, puisque l'homme raisonnable atteste qu'il a vû

couler son sang : & après la combinaison qui a été faite des prophéties & des événemens, le moindre doute sur la mission du Fils de Marie est, à penser humainement, un genre de folie au suprême dégré.

Que le Musulman prêtant la main au Juif s'éleve ici contre nous ; que par une impiété originale le transfuge de Lausanne rabaisse même le Sauveur au-dessous du peuple : le Virgile François, le Juif, le Musulman, n'opposeront que fureur ; &, l'opprobre sur le front, seront mis sans replique. Déjà la mort du Fils de Dieu faisoit du bruit en Judée, en Grece, en Italie : les peuples, frappés de cet événement, avoient lû & relû les Ecritures : on sçut ce qu'avoient écrit les Prophétes & ce qu'avoit fait Jesus-Christ : toutes ces choses étoient claires, (1) précises,

M. de Voltaire. Poëme de la Puc. d'Orl.

(1) Les Scribes même & les Pharisiens sentirent ici la force de la vérité : quoique conjurés contre Jesus-Christ, ils se joignirent souvent au peuple pour faire l'éloge de ses miracles ; & s'ils voulurent le lapider, ce n'est que parce qu'il les opéroit le jour du Sabat. Et c'est ce témoignage qu'ils étoient forcés de lui rendre que Tertullien tournoit en argument contre les Juifs de son siécle. » Voudriez-vous com-» battre les miracles de » Jesus-Christ, leur disoit-» il ? Vous n'oseriez le » faire ; la voix de vos pe-» res crieroit contre vous. » Par quel vertige Jerusalem s'obstina-t'elle à méconnoître un homme qui, de son propre aveu, faisoit preuve éclatante de Divinité ?

parlantes : alors la terre reconnut la divinité des oracles ; on vit les nations abandonner leurs idoles pour adorer le Fils de Marie ; Philoſophes, Magiſtrats, Monarques, tout ſe rangea ſous l'étendart de la croix : le pere tranſmit à ſon fils ſa foi, ſon culte, ſa vertu, en Orient, au Midi, en Tartarie, en France ; alors Jupiter ne fut plus : & juſqu'à ce jour Jeſus-Chriſt, ce Juif crucifié, a été craint, aimé, invoqué comme le Dieu Créateur du ciel & de la terre. Penſent-ils, ces ennemis du nom Chrétien, que l'ignorance ait opéré ce changement ? Que la ſage Grece n'eût plus alors ni eſprit ni génie ? que nos ancêtres fuſſent Chrétiens par erreur populaire ? que l'ignorance ait inventé le nom de Jeſus ; & qu'il eſt tems enfin que les mortels guériſſent de leur vertige ? Mais avant de rien innover, que l'incrédule impie réfute donc les ouvrages que nous avons en main ; les Prophétes qui parurent en Iſraël ; les Apôtres qui prêcherent l'Evangile aux Céſars ; les Hiſtoriens ſacrés & profanes qui ont détaillé les faits de l'Antiquité Chrétienne. Qu'il nous prouve que Jeſus-Chriſt ne nâquit point dans Bethléem, comme il avoit été prédit ; que les Mages ne l'adorerent point

dans ſon berceau ; que ſa mere ne le porta point en Egypte ; qu'il ne fit pas ſa demeure à Nazareth ; qu'il ne fut point trahi par Judas ; & qu'après ſa mort il ne ſortit point triomphant du fond de ſon ſépulchre. Qu'il efface de l'hiſtoire l'événement de l'aſtre nouveau qui ſe leva en Orient ; du carnage qu'Herode fit des enfans de Bethléem ; du Soleil qui s'éclipſa preſque ſur ſon midi ; de la terre qui s'ébranla juſques dans ſes fondemens. Qu'il nous endorme donc, ce Docteur du menſonge, ſur l'évidence qu'offrent à nos yeux ces vérités ſi authentiquement conſtatées ; ſur la conviction intime dont nous affectent les faits évangéliques ; ſur l'ardeur de notre zèle à combattre de front quiconque oſe attaquer la Religion Chrétienne ; ſur l'héroïſme de notre courage à donner mille vies, s'il le falloit, pour la foi de Jeſus-Chriſt. Qu'il nous prouve que tous les hommes ſont des fous, & que lui ſeul eſt le dépoſitaire du bon ſens : combien cet homme ne ſeroit-il point inſenſé qui voudroit dire que l'impreſſion qui nous reſte de la mémoire de Louis XIV n'eſt pas l'hiſtoire certaine & vivante d'un Roi victorieux & magnanime ?

Voilà donc le Meſſie (1) deſcendu, c'eſt aujourd'hui l'axiome du genre humain; ce Jeſus-Chriſt l'eſpérance de Jacob, le vœu des Prophêtes, l'attente de toutes les nations. En lui s'accompliſſent donc tous les oracles que le Ciel fit entendre à la terre; & de ſa propre bouche eſt dictée cette loi d'amour qui fait aujourd'hui la félicité des Rois : ô peuple Chrétien ! quelle eſt la gloire de ta deſtinée ! eh ! que ſont les Dieux d'Emath auprès de ton Chriſt, Dieu de majeſté ſuprême ! parcours la terre & les mers; deſcends à Cedar; de-là paſſe à Claros, à Cethim : là trouveras-tu loin

(1) La Synagogue depuis la mort de Jeſus-Chriſt n'a ceſſé de ſe mettre à la torture pour expliquer la prophétie de Daniel qui regarde le Chriſt. Tantôt elle a voulu que les ſeptante ſemaines devoient s'entendre de ſemaines de dix années, tantôt de cinquante, & tantôt de cent. Confuſe de ſes ſupputations extravagantes, elle eſt tombée de la folie dans le déſeſpoir: elle a proſcrit les prophéties, depuis plus de trois mille ans ſon oracle & ſon eſpérance; & par l'excès d'un aveuglement qui étonne, elle a gravé dans ſon Talmud les plus terribles malédictions contre quiconque voudra entreprendre de ſupputer le tems de l'arrivée du Meſſie. Laquelle des deux générations eſt la plus ſtupide ? Ou les Juifs du premier ſiécle qui, après avoir exactement ſupputé les ſemaines où le Chriſt devoit deſcendre, s'obſtinerent à méconnoître J. C. ? Ou les Juifs modernes qui, ne pouvant plus inventer de faux-fuyans dans l'interprétation des livres ſaints, accuſent les prophétes d'impoſture ? Dans quel abîme d'erreurs ne tombe point l'homme que Dieu abandonne à ſon vertige !

du Calvaire la Divinité que ton cœur réclame, & dont la mere qui t'enfanta cache ſeule le tréſor ? Oui, le fils de Marie eſt véritablement le fils de l'Eternel ; nos yeux ne nous ont point trompés : ſeroit-il poſſible que le menſonge eût tous les caractères de la vérité ? Quoique la beauté des aſtres ſoit peinte à nos regards, il nous fallût douter encore de l'exiſtence du jour ? Ici les argumens de la raiſon ſont invincibles : ou Jeſus de Nazareth eſt le Meſſie promis ; ou Dieu a trahi le miniſtère des Prophétes ; ou le Genre humain & toute la nature ne ſont qu'un ſonge : eh ! ſi le peuple Juif a lieu d'eſpérer encore, d'où nous vient donc cette ſcience certaine qui, par des traits de feu, imprime dans nos ames la divinité de Jeſus-Chriſt ? Non, quand par impoſſible il faudroit attendre un autre Meſſie, il devroit être tel que Jeſus-Chriſt, puiſqu'autrement les prophéties ne pourroient s'accomplir en ſa perſonne : diſons même qu'il ne peut pas en venir un autre ; car il ne viendroit plus dans les tems marqués par les prophéties.

Les Juifs la ſentirent bien cette démonſtration ſenſible : mais il étoit écrit qu'ils ne ſe convertiroient pas. Auſſi ce Iſaï. c. 6.

ne fut point par des dissertations sur les écritures qu'ils firent la guerre aux Apôtres : les Cieux ébranlés à la catastrophe du Calvaire faisoient leur désespoir. Les moins obstinés se rendirent pourtant au témoignage de leur conscience, & mêlerent leurs larmes avec le sang du juste qu'ils avoient répandu. Les Pharisiens, plus coupables que les bourreaux, passerent de la haine à l'endurcissement, de l'aveuglement à la fureur : ils frapperent d'un glaive homicide les Disciples du Sauveur qui les convainquoient de Déicide par des argumens palpables : la sçavante Synagogue devint muette ; la force de la vérité lui étouffa le souffle : eh ! pouvoit-elle disputer en régle avec les Apôtres, la jalouse insensée, qui dans sa fourberie ferma la bouche avec
Math. c. 28. de l'argent aux soldats témoins de la résurrection de Jesus-Christ !

Mais la Divinité du Sauveur que le Sanhedrin voulut alors cacher sous le boisseau, nous la prêchons aujourd'hui sur les toits, & nous la prouvons de même encore par la certitude des oracles divins, par le rapport des événemens aux prophéties, par l'authenticité des faits évangéliques. Nous prouvons que comme la vérité des prédictions est

un témoignage ſenſible de la Divinité, ainſi les conſéquences qui ſuivent leur certitude ſont pour le raiſonnement naturel la ſource même de l'évidence : qu'il n'eſt pas poſſible de concevoir que le hazard ait formé un homme tel que, mille ans avant, d'autres hommes l'avoient dépeint : que jamais la terre n'eût adoré un Juif traité en ſcélerat, ſi elle n'avoit eû des preuves bien certaines de ſa céleſte origine. Nous prouvons que les génies de dix-ſept ſiécles n'ont pas pû ſe tromper ſur la nature des vérités Chrétiennes ; & que par conſéquent la miſſion de Jeſus-Chriſt ne laiſſe point le moindre doute : & s'il eſt vrai que la raiſon humaine n'eſt pas un enchantement, donc ce que nous voyons exiſte ; donc Jeſus de Nazareth eſt le Meſſie promis, puiſqu'il eſt conſtant qu'il en eût tous les caractères, & qu'il en remplit toutes les fonctions, nos ennemis voudroient-ils ici nous répliquer ?

Mais quel témoignage rend ici l'eſprit à notre eſprit ! il nous falloit un Docteur juſte & ſublime qui, en nous ſervant de modèle, nous fît connoître la vérité que nous cherchions envain. Les ſiécles avoient leurs Philoſophes

dont le génie s'élevoit, ce ſemble, au-deſſus de la nature : mais ces grands hommes n'avoient rien de remarquable que la ſupériorité de l'eſprit ſur le genre humain univerſellement ignorant : ils vivoient en Payens ; & ils mouroient en pécheurs, ne laiſſant après eux qu'un nom flétri par des ſyſtêmes extravagans ou des œuvres d'iniquité. Faiſons paſſer en revue tous les Héros de l'antiquité profane, Sages, Prêtres, Légiſlateurs ; quel mortel jamais fit preuve d'origine céleſte, ſoit par l'intégrité de ſes mœurs, ſoit par la ſageſſe de ſes loix, ſoit par la toute-puiſſance de ſon pouvoir ? Les Prophétes eux-mêmes ne ſçavoient pas tout ; & ne pratiquerent point les maximes de toutes les vertus : ils ne ceſſerent d'implorer le Dieu protecteur & propice ; ils étoient trop foibles pour pouvoir d'eux-mêmes ſe ſoutenir : le tems de la réparation n'étoit pas encore venu : ils diſparurent pour ne plus reparoître ſans avoir vû Jacob dans ſa ſplendeur. Jeſus-Chriſt ſeul (quel nom reſpectable !) Jeſus-Chriſt ſeul laiſſa après lui des traces ſenſibles de la Divinité : c'eſt le Soleil dont l'aurore même éclipſe tous les aſtres : ſa vie fut un abrégé de toutes les vertus, car il ne ceſſa de mar-

cher devant Dieu : ſa bouche, comme un torrent du paradis, laiſſoit couler des fleuves d'ineffable ſageſſe ; c'étoit le tréſor même de la ſcience céleſte : quelle puiſſance ! ſon regard ſeul appaiſe la tempête ; & les abîmes ſe conſolident ſous ſes pas : il ouvre les yeux ; tout-à-coup les cieux s'entr'ouvrent ſur ſa tête : à ſa naiſſance, à ſa mort, dans ſon ſépulchre, c'eſt un Roi qui s'humilie ; c'eſt un agneau qui ſouffre ; c'eſt un vainqueur qui s'enrichit des dépouilles de l'enfer : il monte à la droite de ſon pere ; & par un miracle qui confond à jamais l'impiété, c'eſt que ſon bras, tout inviſible qu'il eſt, conſerve & perpétue ſon Egliſe par une protection phyſiquement ſenſible. C'eſt donc Jeſus-Chriſt, ô Cléonime ! que votre cœur reclame pour votre Docteur & votre Apôtre. L'iniquité, trop indigne de votre rang, eſt nuit & jour contre vous-même : les vérités éternelles que vous voudriez connoître ſont pour vous un abîme où tout votre eſprit ſe confond : vous ſentez que vous êtes miſérable ; & que peut-être c'en eſt fait de votre deſtinée, ſi quelque main charitable ne vous ſoutient ſur le penchant de vos malheurs : dites-nous donc ſans feinte ni détour,

eſt-ce de la part des hommes que vous attendez du ſecours dans des beſoins ſi preſſans ? Eſt-ce de l'incertaine Philoſophie qui ſe tourne & retourne dans le cercle des plus biſarres opinions ? Eſt-ce du brutal paganiſme qui transforme l'homme en animal immonde ? Eſt-ce de l'orgueilleuſe Synagogue qui conſtitue ſa félicité dans la poſſeſſion des Provinces Chananéennes ? C'eſt donc Jeſus-Chriſt ſeul qui doit fixer vos ſoupirs, cet homme admirable qui révéla à la terre les conſeils de la Divinité ; qui étonna l'Univers par la grandeur de ſes prodiges ; qui frappa d'anathême tous les monſtres d'infâmie ; qui, avec tant de ſageſſe, preſcrivit les loix de l'aimable vertu ; qui, par des routes aſſurées, conduit chaque jour l'ame Chrétienne au terme de l'immortalité ? Ceſſez, Cléonime, ceſſez de vous fatiguer dans la recherche d'une Religion : votre eſprit, ſans que vous le ſçachiez, a déjà fait ſon choix : cœur incirconcis ! réſiſteriez-vous donc à la force de la vérité qui vous convainc malgré vous que Jeſus Chriſt eſt le premier oracle de la terre ? Je me trompe, illuſtre fils de Marie ! vous êtes véritablement le Dieu des Prophétes ! c'eſt vous, oui, les cieux

& mon ame l'atteſtent, qui fûtes l'attente de tous les ſiécles ! vous, qui fites pouſſer tant de ſoupirs à la religieuſe Synagogue ! vous, le Chriſt, qui deviez ſoumettre les nations à l'empire de votre amour ! que dûs-je penſer de vous, lorſqu'à votre naiſſance je vis des Mages vous adorer dans le berceau ! qu'à votre mort je ſentis la terre s'ébranler, & mes oſſemens frémir ! que partagé encore entre la ſentence de Pilate & votre courage au milieu des ſupplices, je trouvai dans votre tombeau toutes les marques d'un homme reſſuſcité ! alors, alors, tous mes doutes furent levés : je déteſtai la perfide Jéruſalem qui, pour juſtifier ſon crime, ſuſpectoit les livres de ſes reſpectables Prophétes : j'adorai les traces de votre ſang, puiſque j'avois appris que ſi vous étiez mon oracle, vous deviez être auſſi ma victime : je ſentis que vous étiez le Dieu de mon cœur, car en vous ſuivant, mon ame me diſoit que je marchois à grands pas vers la Divinité ! O vous, illuſtre crucifié ! pere du ſiécle futur ! Dieu admirable, Dieu fort ! c'eſt entre vos mains que je remets ma deſtinée ! puiſſé-je vivre à jamais ſous les loix de votre amour ! puiſſe ma bouche faire retentir la ſociété des impies des triomphes de votre croix !

Plus nous avançons, plus la Religion Chrétienne se développe. Tout ce que les Prophétes avoient prédit s'eſt accompli à la lettre dans ſon fondateur : par conſéquent il eſt le Chriſt promis dans les Ecritures ; quelle preuve plus authentique de la vérité de ſa céleſte Miſſion ? Pourquoi ſon Evangile ne deſcendra t'il pas du ciel par la même raiſon, puiſque ſon culte eſt également conforme aux Prophéties ?

## SECTION TROISIEME.

*L'homme conduit à l'esprit du vrai culte par la conformité du culte même de l'Eglise de Jesus-Christ avec les Prophéties.*

A Quoi pensent les Ecrivains de nos jours lorsqu'ils font de la religion Chrétienne l'ouvrage de l'humaine politique? Ne voient-ils point qu'un paradoxe si étonnant passe dans le public sensé pour un chef d'œuvre d'extravagance? Le Philosophe moderne n'a pas dû ici trop se presser, la matiere étoit trop intéressante: & avant de confier au papier son système, il a fallu sans doute qu'il ait été bien assuré que sa plume ne savoit point mentir. Evoquons la cause de l'Evangile au tribunal de la raison: une affaire si importante ne doit être pesée qu'à la balance de l'homme équitable & judicieux. Lett. Turq. 1 p. lett. 16.

Il falloit à l'homme une (1) religion:

(1) Le mot de Religion signifie le culte de Dieu; c'est l'idée que les hommes y ont toujours attachée, comme toujours ils se sont fait un devoir de rendre ce culte à la Divinité. Ce culte n'est pas d'institution humaine; c'est la raison même qui en impose la

l'impreſſion de la Divinité ſe fit ſentir dans ſon ame d'abord après les années de ſon enfance : mais le goût naturel ne lui permettoit pas d'adopter indifféremment toute eſpéce de culte. Ce n'étoit point ſans repugnance que ſes genoux ſe replioient devant un crocodile ; qu'en l'honneur de ſon Dieu il dévouoit ſon corps à de ſales voluptés ; que par des ſacrifices barbares, il faiſoit couler le ſang humain ſur l'autel de ſon Idole. La religion Juive même, toute ſublime qu'elle étoit, lui paroiſſoit avoir ſes inconvéniens : ſoit qu'il n'en connût point les avantages, ou qu'il en ignorât les profondeurs, le Dieu d'Iſraël lui imprimoit trop de terreur par la ſévérité de ſes vengeances : il ſe ſentoit opprimé par la ſervitude des cérémonies légales qui lui permettoient à peine de reſpirer : un inſtinct ſecret élevoit ſon cœur au-deſſus

loi. Ainſi la Religion naturelle n'eſt autre choſe que le culte inſpiré par la raiſon qui nous apprend que l'homme doit le reſpect & la dépendance à l'Etre ſuprême. Mais il ne ſuffit point d'adorer Dieu, le Philoſophe du ſiécle n'y a pas bien penſé ; il faut lui rendre le tribut du culte dans l'eſprit & en la maniere qu'il prétend lui être rendu, cela eſt bien juſte : d'ailleurs la diverſité ſurtout du culte extérieur conduiroit infailliblement à la diverſité de la foi ſur les myſteres de la Religion, d'où s'enſuivroit tôt ou tard la décadence entiere de la Religion même.

de la terre ; des Provinces où couloient le lait & le miel n'étoient pas propres à fixer ſa noble ambition : idolâtre, il s'eſtimoit miſérable ; il ne ſe croyoit pas aſſez heureux par le bonheur d'être Juif. Une religion, (1) pure, douce, tendre, brillante, tel eſt l'Evangile du Fils de Dieu : là, tous les devoirs ſe rempliſſent en eſprit de paix, d'amour, de vertu. Les inſtructions roulent ſur les

(1) Il y a deux ſortes de culte ; le culte intérieur & le culte extérieur : le premier conſiſte dans les ſentimens intimes qu'inſpire la majeſté de Dieu ; le ſecond dans certaines pratiques ſenſibles qui manifeſtent au-dehors ces ſentimens. Or, dans l'établiſſement d'une nouvelle alliance, Dieu avoit ſurtout en vûe le culte intérieur qui ſe réduit à l'obſervance des devoirs que la Religion preſcrit par rapport à nous-mêmes & par rapport au prochain ; obſervance qui devoit particuliérement être animée par l'amour. Lorſque les Ecrivains ſacrés ont tracé l'hiſtoire de la Nation ſainte, ils l'ont toujours dépeinte ſous des titres d'amour, ſoit du côté de Dieu, ſoit de la part de ſon peuple : » Ces jours de » vengeance ne ſont plus, » diſent-ils, le Seigneur va » montrer ſa face ; .. je me » ſuis ſouvenu de vous, ô » Jacob ! ma miſéricorde » l'a voulu ; vous ſerez à » jamais mon héritage. . . » Vous étiez enfant de co» lere ; le jour eſt venu ; » vous êtes un enfant de » lumiere & de paix, un » enfant d'amour qui avez » le bonheur d'avoir un » Dieu pour pere, & que » vous devez aimer parce » qu'il vous aime. . . » Or une Religion où tout eſt amour eſt la Religion la plus digne de la Divinité & même la plus conforme au penchant de l'homme : quel plaiſir de ſoupirer pour un Dieu qui, de ſon côté, ne reſpire pour nous que tendreſſe ! .. » Je ne » ſçavois pas, Seigneur, » qu'en vivant loin de » vous, je perdois la plus » douce félicité de mon » cœur. » S. Aug.

grandeurs de la Divinité, ſur la dignité de l'homme, ſur l'eſpérance d'une autre vie, ſur l'immortalité des deſtinées : tout eſt grand, ſaint, reſpectable dans le culte qu'on y profeſſe, le temple, le Prêtre, les ſacrifices, l'encens. Le Dieu qu'on y adore cache ſa majeſté pour ſe rendre plus acceſſible : les Chérubins frémiſſant de reſpect entourent ſon ſanctuaire ; mais l'homme dont il ſe conſacre victime lui parle face à face ; il lui confie ſes peines, il reclame ſon ſecours, & le Dieu touché de ſes malheurs, lui tend une main protectrice. On y aime la ſageſſe par préférence à tous les tréſors : on retrouve en elle ſon repos, ſa félicité. On vit dans une eſpéce d'inſenſibilité pour les chagrins de la vie ; & l'on meurt dans la certitude d'un ſort bienheureux après le trépas. Quelle impreſſion ne laiſſe point dans l'ame une religion ſi divine ! & avec quelle ardeur les peuples de la terre l'euſſent-ils embraſſée, s'ils avoient eu le bonheur de la connoître ! N'ayez pas ici des doutes, mon cher Cléonime, toute religion qui n'a point de reſſemblance au portrait que je viens de tracer, eſt indigne du Créateur, & même de la créature. N'avez-vous pas compris par les oracles prophétiques

phétiques que vous deviez paſſer à un autre ſanctuaire ? & que pour ſa gloire comme pour votre bonheur Dieu ſe réſervoit dans ſon conſeil un culte en eſprit & en vérité.

Les cieux publient la grandeur du Très-Haut ; les Chérubins la face voilée s'abbatent au pied de ſon trône ; & toutes les créatures offertes en holocauſte ſeroient toujours indignes du regard de cet Etre ſuprême : qu'étoit-ce donc que l'oblation de vils animaux ſur les autels du Dieu des dieux, l'arbitre de toute puiſſance ? Le culte groſſier du peuple Juif ne ſuffiſoit donc(1)point pour hono-

(1) La Religion Judaïque n'a été abolie ni dans ſes dogmes qui lui ſont communs avec la Religion naturelle ; ni dans ſa morale qui prend ſa ſource dans les lumieres de la raiſon : c'eſt dans ce ſens que Jeſus-Chriſt diſoit qu'il n'étoit point venu détruire la Loi. Il n'en eſt pas de même de ſon culte public ; les écritures que les Juifs eux-mêmes nous ont tranſmiſes, en ſont la preuve : elles nous apprennent que ce culte devoit être aboli par le Chriſt qui fixoit l'eſpérance de la nation ; qui ne voit que ce peuple déïcide eſt aujourd'hui ſans Temple, ſans Pontife, ſans ſacrifices ; & que le culte de la Religion Chrétienne a tous les caractères du culte promis ? D'où il faut conclure que tout homme ſans diſtinctiondoit s'attacher préférablement à ce culte, puiſqu'il eſt établi par J. C. en qui les prophéties ſe ſont accomplies à la lettre. » Refuſer de ſe » ſoumettre à celui qui a » tous les caractères d'Envoyé de Dieu, c'eſt refuſer de croire à l'Etre » ſuprême qui eſt la vérité » par eſſence, » *& te illudens, ô verè Deus ! & veritatem tuam reſpuit*, S. Auguſtin.

rer la majesté de son nom ; c'étoient des cœurs qu'il prétendoit qu'on sacrifiât dans son temple, & non des béliers : est-ce donc que je mange de la chair des
Psal. 49. taureaux, dit-il à son peuple, & que le sang des boucs doit passer dans ma bouche ? Ma main renferme tous les trésors ; & la splendeur des beautés éternelles éclate sur mon front : ce n'est donc point de l'or que je vous demande, ni des fleurs pour orner mon sanctuaire ; un cœur pur, & des yeux innocens ;
Ibidem: voilà le sacrifice de louange que j'exige de vous, & qui seul peut signaler votre dépendance de mon souverain empire ! En attendant cependant la loi de Moyse étoit en vigueur : le Juif fidèle avoit ses cérémonies, ses sacremens, ses solemnités : le temple de Jérusalem passoit pour la merveille du monde ; & sur ses autels étoient immolées des victimes sans nombre. Mais Dieu avoit ses desseins, ou, pour mieux dire, n'avoit qu'un
Orig. contrà Cæl. l. 2. dessein qui étoit de fonder un culte digne de sa Divinité : il traçoit en figure la réalité d'un sacrifice qui devoit attirer ses regards sur la terre : ouvrez les yeux, ô homme ! les anciennes écritures vous présentent trait par trait le tableau de la religion chrétienne,

Et d'abord, que ſont ces peintures d'un teſtament éternel qui devoit unir le Seigneur à toutes les races futures ? Le tems vient, dit-il, où je ferai avec la maiſon d'Iſraël une nouvelle alliance ; non telle que je la fis avec ſes peres lorſqu'ils ſortirent d'Egypte : ma loi ſera une loi d'amour, & je l'imprimerai dans le profond de ſon cœur : alors j'accepterai vos ſacrifices. J'en jure, & je ne m'en repentirai point ; mon fils que j'enfantai avant l'étoile du jour, ſera votre Pontife, car je l'ai établi Prêtre éternel ſelon l'ordre de Melchiſedech. Loin donc de mes autels toutes ces victimes que vous m'offrez. Je déteſte mon peuple & ſes ſacrifices ! je vous chaſſerai de devant ma face comme j'ai proſcrit Silo & (1) toute la race d'Ephraïm. Les rois

Jerem. c. 31.

Pſal. 109.

Malach. c. 1.

(1) Tous les dogmes fondamentaux de la Religion Chrétienne ſont renfermés dans les écrits de Moïſe & des Prophétes. Avant la mort de Jeſus-Chriſt la Synagogue les rapportoit ſans nulle difficulté à la Nouvelle Alliance que Dieu avoit promiſe : comment donc le peuple Juif ne reconnoît-il point dans notre culte l'accompliſſement des prophéties ? Mais il étoit écrit que le royaume de Dieu lui ſeroit ôté. D'ailleurs le crucifiement du Meſſie reclamoit une éclatante vengeance : juſques-là il n'y avoit point d'injuſtice en Dieu dans l'acception qu'il vouloit faire des nations. Il n'y en auroit pas non plus quand bien même l'Evangile nous ſeroit ôté à nous autres Chrétiens pour être donné à un autre peuple : il ſeroit juſte au contraire que le dépôt de la

verront ce fils, votre juste, comme un
Isaïe c. 62. prince éclatant de gloire : dans sa main
seront des couronnes qu'il destine à sa
bien-aimée : tous vos enfans seront ap-
pellés le Peuple Saint, la nation rache-
tée par le Seigneur. A vous, ô maison
d'Israël ! & que mes paroles passent jus-
qu'au bout de l'univers ! vous ne serez
plus alors l'épouse repudiée ; mais la ville
Ibid. recherchée, ville favorite, la fille du Sei-
gneur. A présent, vous, Cléonime !
rapprochez de l'Evangile toutes ces pro-
phéties : combinez toutes ces promesses
si authentiques de nouveau Pontife, de
nouvelle union, de nouvelles victimes.
Qu'est-ce que ce peuple proscrit ? Que
ces races futures ? que cette loi d'amour
écrite, non sur la pierre, mais dans le
secret du cœur ? Quel est ce juste triom-
phant qui a racheté sa bien-aimée ? Qui
par sa gloire a captivé l'œil des Poten-
tats ? Qui a fait retentir l'univers du
bruit de sa renommée ? Qui prépare des
couronnes à son épouse désolée, l'objet
de ses complaisances comme la fille de
son amour ? Certainement une religion
marquée au coin de toutes ces prophé-

Foi nous fût enlevé, puis-
que par rapport aux mœurs
nous sommes presque tous
des infidéles ; c'est la pen-
sée de S. Augustin d'après
l'Apôtre.

ties, doit être aux yeux de l'homme tant soit peu judicieux, la religion prédite par les Prophétes; ou la Religion prédite par les Prophétes ne doit jamais exister. Mais elle existe, cette religion: la raison naturelle, le ciel, la terre, l'enfer, protestent pour son existence. Qu'est-ce donc que cette religion chrétienne si vivement dépeinte dans les anciennes Ecritures? si conforme en tout à l'esprit des Ecritures? si constamment fondée, révérée, perpétuée selon les expressions des Ecritures? Cette religion chrétienne qui, comme il étoit écrit, a pour chef un Homme-Dieu; qui tour à tour est adoptée par tous les rois de la terre; qui avec tant de pompe dresse dans les capitales des Provinces le trône de son empire? Cette religion chrétienne où l'on adore en esprit & en vérité comme il étoit prédit; où s'offre le sacrifice le plus auguste sous la figure du pain & du vin; où nuit & jour fume l'encens du plus pur amour; où de toutes parts coulent des eaux qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle? Cette religion chrétienne, l'école de la vertu, selon que les Oracles divins s'en étoient expliqués; l'espérance des humains, la fin de la loi de Moyse, le désespoir du peuple Juif,

Isaï c. 55.

Malach. c. 1

Ezech. c. 11

Daniel. c. 9. la gloire des états, l'exterminatrice de toute impiété ? Si ce (1) n'eſt pas ici la religion dont les Prophétes ont tracé le plan; que les Ecrivains modernes nous diſent donc ce que c'eſt que les prophéties ? Ce qu'il faut pour l'accompliſſement des choſes prédites ? Quelle eſt la régle ſûre pour faire une liaiſon juſte des prophéties avec les événemens ? Qu'ils nous diſent comment les hommes ont coutume de raiſonner ? De quel œil on doit enviſager une copie pour ſavoir ſi elle eſt conforme ou étrangere à l'original ? Les prophéties s'accompliſſent avec tant d'évidence en la perſonne de Jeſus-Chriſt : ſa miſſion, telle que depuis tant de ſiécles elle avoit été énoncée, ſe retrace ſi ſenſiblement dans le traité d'alliance qu'il a fait avec nous : ſa religion aujourd'hui répandue dans toute la terre eſt ſi littéralement conforme en tout point aux Oracles pro-

(1) C'eſt ce rapport néceſſaire des événemens aux prophéties qui fait dire à Richard de Saint Victor » que ſi à tout cela il y » avoit par impoſſible de » l'erreur, elle devroit être » imputée à Dieu ſeul ; » c'eſt vous, Seigneur ! » dit-il, qui nous auriez » trompés, » *Domine, ſi error eſt, à teipſo decepti ſumus.* C'eſt ce même rapport qui frappa Juſtin le Philoſophe, & qui lui fit embraſſer la Religion Chrétienne, comme il s'en explique lui-même dans ſon Dialogue avec le Juif Triphon.

phétiques, qu'il eſt impoſſible de comprendre, diſons même qu'on peut raiſonnablement douter que Dieu eût pû donner plus de réalité aux figures du vieux Teſtament. Dépoſez tout préjugé, ô homme! que cherchez-vous encore à diſputer? C'eſt ici malgré vous la religion de votre ame.

Dieu promit à ſon peuple par Moyſe ſon ſerviteur un autre Prophéte de la lignée de Juda. Vous écouterez ſa voix, dit-il, car je mettrai mes paroles dans ſa bouche : je lui révélerai le myſtère de mes grandeurs : il ſera l'homme de ma droite ; & je jure de punir quiconque oſera braver ſes commandemens. Ici toute diſpute ceſſe ; les (1) Talmudiſtes eux-mêmes ne ſavent de quel côté ſe retourner. Moyſe eſt le légiſlateur du peuple Juif, Juges, Pontifes, Rois, Prophétes, perſonne ne l'ignore. C'eſt par ſon miniſtère que Dieu donna ſa loi aux enfans de Jacob : il leur ordonna à tous ſans diſtinction d'écouter ſa parole comme étant le miniſtre du Dieu de la

Deut. c. 18.

Ibid. ver. 15 18. 19.

(1) On donne ce nom à ceux qui profeſſent la Doctrine du Talmud qui eſt un livre, lequel comprend les cérémonies religieuſes & la Juriſprudence des Juifs. Les Juifs portent à ce livre un reſpect extraordinaire juſqu'à le préférer ſouvent à l'Ecriture ſainte.

terre & des cieux. Que de ſecrets céleſtes ne furent point révélés à cette nation favorite! elle étoit la bien-aimée du Seigneur ; & ce n'étoit que la prévarication de la loi Moſaïque qui attiroit ſur elle ſes vengeances. Voici pourtant que Moyſe parle d'un autre Prophéte qui viendra après lui : Prophéte admirable qui publiera les grandeurs de la Divinité ; qui ſera revêtu d'une nouvelle puiſſance ; qui précipitera le courroux ſur Iſraël prévaricateur. Il eſt arrivé, ce Prophéte, l'Ange du grand Conſeil ; & avec lui la ſageſſe eſt deſcendue du trône de l'Eternel. A cet avénement tous les tréſors de la ſcience divine ont été ouverts : Iſraël a ſçu que la loi préparoit tout au plus à l'Evangile ; que le ſacerdoce d'Aaron n'étoit que la figure d'un miniſtère perpétuel ; que la poſſeſſion de la Terre promiſe déſignoit la conquête du Royaume des cieux. A la deſcente de ce Prophéte tous les Oracles ſe ſont tûs ; Démons, Poëtes, Philoſophes, Légiſlateurs : les habitans du monde ont dû ſubir le joug de la foi chrétienne, Gentils, Juifs, Grecs, Barbares. Alors la vérité des choſes eſt ſortie du fond de ſon obſcurité : on n'a

plus douté de la néceſſité du culte, de l'immortalité de l'ame, de l'eſpérance de la vertu. La Divinité a été dévoilée avec la ſageſſe de ſes deſſeins. Le Chrétien a connu un Dieu en trois perſonnes; la tendreſſe de ſon amour; l'étendue de ſa juſtice; les miſéricordes de Dieu le Fils, ſes grandeurs, ſa Doctrine, l'ineſtimable prix de ſon ſang: quel changement ſur la ſurface de la terre! Dieu ſeul alors a paru véritablement grand: le ſouverain a reconnu ſon néant, & la fragilité de ſa couronne: le héros a béni l'Ange tutélaire qui l'a fortifié dans les combats: la Vierge a circoncis ſon cœur, & dans l'ardeur de ſes tranſports a préféré le cilice à la pourpre des reines. Alors, puiſqu'il faut tout dire, les portes de la Jéruſalem céleſte ſe ſont ouvertes; la certitude d'une vie immortelle a échauffé tous les cœurs; les mortels ſe ſont préparés à la guerre pour la conquête des cieux: le regne éternel a commencé, & ſur la tête des Elûs ont brillé les couronnes de l'Egliſe triomphante: tels ſont les tréſors que l'Egliſe porte dans ſon ſein; tréſors céleſtes dont le Chrétien ſe trouve enrichi. Oh, Prophéte! le Dieu des Prophétes! que toute la terre vous aime, & vous adore!

ô religion divine ! Quels ſentimens imprimez-vous dans nos ames ? C'eſt ici, ô Juda ! la bien-aimée du Très-haut, cette fille du ciel qui te fit pouſſer tant de ſoupirs ! Prends en main tes Ecritures, & de ton regard fixe le Chriſtianiſme ! aveugle deſcendant de peres endurcis ! ne vois-tu point trait par trait l'hiſtoire du nouveau Peuple de Dieu tracée de la plume de tes ſacrés Ecrivains ? Oui, c'eſt ſur nos Autels que fume l'encens du vrai Dieu ; notre eſprit, nos bouches, nos trophées l'atteſtent par les Prophéties ; de ce Dieu, qui dès l'éternité, porta dans ſon cœur les enfans des hommes ; qui promit d'établir un culte digne de ſon nom & de leur deſtinée. La créature ne devoit point lui ſervir ici d'inſtrument, non ſans doute : il s'agiſſoit du chef d'œuvre de ſon amour & de ſes magnificences. Il ſuſcite des Prophétes pour tracer les beautés de ſon ouvrage ; mais il en réſerve l'exécution à un autre lui-même, & vous le ſavez, Cléonime ! c'eſt à ſon propre fils. » Je » ſuis le Créateur des cieux, dit-il ; & » de ma main je formai la ſplendeur » des créatures. Je viſiterai la terre dans » ma miſéricorde, j'irai ſous l'aqui- » lon : le tems eſt arrivé ; toutes les ré-

Jerem. c. 33.

Jeremiæ, 31.

» gions brilleront de l'éclat de ma gloire:
» alors tous les peuples connoîtront mon
» nom, ma grandeur, ma ſageſſe, mes
» volontés. » Les collines s'applaniront;
le timide agneau paîtra ſans crainte ſous Iſaï. c. 63.
les yeux du loup affamé, & il dormira
tranquillement ſur le dos du farouche
léopard. Voici que la fille de Sion oublie les jours de ſon opprobre; ma loi
ſera ſa juſtification; ſa beauté la conduira
juſqu'au trône : alors tout ſera fait nouveau; & le bonheur de mon peuple fera Ibid. v. 19.
mes propres délices. C'eſt ici, mon
cher Cléonime, l'hiſtoire du peuple
Chrétien : aujourd'hui en effet la vérité
a banni les anciennes erreurs : le ſouverain bien n'eſt plus un problême : nous
ſçavons qu'il eſt dans le Ciel un Dieu
rémunérateur. Nous connoiſſons la fin
de la création; la dignité de l'homme;
l'origine de la loi; l'eſſence, la deſtinée
des ſubſtances ſpirituelles. Plus éclairée
que la ſcience philoſophique, notre foi
ſe ſoumet raiſonnablement à Dieu dont
la véracité nous tient lieu d'évidence :
c'eſt aujourd'hui le triomphe de la vérité. Plus de diſputes ſur la nature du
bien : la raiſon, la ſaine raiſon nous
dirige dans ſes voies : nous aimons la
vertu : elle ſeule fait notre gloire &

notre eſpérance. Qu'eſt-ce que le ſceptre d'Iſraël ? Que ſont les conquêtes de Juda ? La victoire ſur notre propre cœur compoſe les lauriers du peuple choiſi : autant que les ſujets ſont au-deſſous du Souverain ; autant le vrai Chrétien s'éleve au-deſſus des autres hommes par la pureté de ſon encens, par la gloire de ſes combats, par l'immortalité de ſes couronnes : le Philoſophe moderne inſiſtera-t'il encore ſur l'incertitude de notre foi ? Eh ! fera-t'il de notre culte un culte hébété tel que celui du ſtupide Egyptien devant ſes crocodiles ?

L. l'Eſprit 226. Laiſſons à part toute ſubtilité : n'eſt-ce donc que pour diſputer que le fils de Dieu nous donna ſon Evangile ? Parlons un peu de ſang froid ; & répondez-nous, vous, prétendu bel eſprit ! que veulent dire les Prophétes, lorſqu'ils promettent un Chriſt qui renouvellera la face de la terre ? Qui, par ſes prodiges, fera l'étonnement d'Iſraël, & l'admiration des ſiécles ? Qui ſoumettra les Tribus des nations avec leurs Potentats aux loix de ſon amour ? Que veulent-ils dire, lorſqu'ils font eſpérer un eſprit dont la flamme embraſera les cœurs ? Des eaux pures où le pécheur ſera lavé de ſes iniquités ? Une table ſacrée où ſe

Pſal. 71.

diſtribuera une viande, le monument des merveilles du Seigneur ? Eh ! que veulent dire les Prophétes, lorſqu'ils prononcent ſur la réprobation du peuple Juif dont l'héritage paſſera aux nations idolâtres ? Voilà ce qui, malgré vous, étoit écrit avant l'établiſſement de la Religion Chrétienne. Or, Jeſus-Chriſt notre Légiſlateur n'a-t'il point créé en effet de nouveaux Cieux, & une nouvelle terre ? Le ſigne de ſa croix n'eſt-il point gravé ſur le front des Monarques? La gloire de ſon nom ne répand-elle point ſon éclat dans les deux hémiſphères ? Dans ſon Egliſe que de myſteres d'amour & de vertu ! voyez, quelle eau divine coule aux Fonts baptiſmaux ! quelle victime s'immole ſur nos autels ! quel tout-puiſſant pouvoir réſide aux tribunaux de conſcience ! aujourd'hui le peuple Juif eſt proſcrit ; regardez autour de vous ; ſa proſcription même date de la fondation du Chriſtianiſme ; & c'eſt nous, Chrétiens autrefois idolâtres, qui ſelon la promeſſe poſſédons l'héritage d'Abraham ; qui conſervons dans nos tréſors le dépôt de la foi ; qui portons l'eſpérance au-deſſus du monde viſible ; qui, par le privilége de notre adoption, compoſons ici-bas la famille du Sei-

Pſal. 111

Iſaï. c. 65

gneur : peuple, vraiment Roi, par l'admirable triomphe de la grace : tout cela ſuffit-il pour nous raſſurer ſur la vérité de notre Religion ? Eh ! ſommes-nous des imbécilles de croire que les Prophétes ne ſe ſont point trompés ? fermez donc la bouche aux oracles : diſſipez notre Sanctuaire : arrachez-nous les yeux & le ſentiment : faites donc que ce qui nous frappe & nous pénétre n'ait jamais exiſté : n'êtes-vous pas admirable de vouloir nous faire croire que ce que nous voyons & que nous ſentons n'eſt qu'une chimere parce que vous le dites ? Quel de nous trois raiſonne plus conſéquemment ; j'en appelle au Tribunal du bon ſens ? Ou vous, qui admettant l'accompliſſement des prophéties, combattez la divinité de notre culte : ou le Juif qui, combattant la divinité de notre culte, admet la vérité des prophéties : ou bien nous qui, admettant les prophéties & les événemens, proteſtons pour la divinité de notre culte ? Juſqu'où ne va point l'aveuglement des faux ſages ! le ſiécle du génie (1) auroit-il donc proſcrit le régne

(1) A force de raiſonner on ne raiſonne plus ; & par un événement contre la nature du génie la ſupériorité de l'eſprit corrompt la vraie Philoſo-

de la raiſon ? ou n'eſt-ce donc qu'en matiere de Religion qu'on ſe fait comme une loi capitale de ne point raiſonner ?

C'eſt ainſi, mon cher Cléonime, que la Religion Chrétienne l'emporte ſur toutes les Religions de l'Univers par la certitude qu'elle a de ſa céleſte origine. Quel attrait pour vous que ce caractère divin gravé juſques ſur le pavé de notre Sanctuaire ! mais n'êtes-vous point ſurpris de cette variété de Religions qui partagent les peuples de la terre ! la Religion Chrétienne a toutes les marques & tous les avantages du culte promis : qui ne voit que toutes les ſectes ne ſont par conſéquent que des filles de l'impoſture, puiſqu'il n'eſt qu'une vérité ſur la terre & dans le ciel ? Quelle biſarrerie d'eſprit de combattre l'évidence par des raiſonnemens entortillés & con-

phie. La ſource de cette corruption, c'eſt l'orgueil dont la fierté prétend ſubjuguer la raiſon même : alors comment ne pas devenir impie ? Nous ne ſommes donc plus ſurpris de ce que les plus beaux eſprits ſont en matiere de Religion les plus grandes chûtes : c'eſt qu'ils croient que leur génie l'emporte ſur le raiſonnement naturel ; comme ſi ce n'étoit point la ſupériorité de la raiſon qui fait l'homme d'eſprit. » Trop de préſomption » conduit à l'Athéïſme ; » & beaucoup de philoſo- » phie, c'eſt-à-dire de » raiſon, mene à la con- » noiſſance de Dieu, di- » ſoit le Chancelier Ba- » con. »

tentieux ! mais quel déſeſpoir d'abjurer une Réligion que le Dieu vivant a preſcrite aux mortels par la bouche de tous les oracles ! tout juſqu'ici conclud pour la Religion Chrétienne : mais il faut à l'homme du merveilleux ou des argumens triomphans : eh bien ; qu'il cherche encore : il trouvera la ſolution de ſes doutes dans l'authenticité des faits évangéliques.

# CHAPITRE IV.

## *L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par l'authenticité des faits évangéliques.*

QU'eſt-ce que le Pyrrhoniſme, cette ſecte comique dont on parle tant dans le monde? Comment des hommes qui ſe piquent d'honneur & de génie renoncent-ils aux lumieres de la raiſon par une répudiation publique? La vérité ne s'offre pas toujours avec tous ſes caractères d'évidence : l'ignorance ou la mauvaiſe foi la cachent ſouvent à nos yeux, ou la défigurent. Alors l'eſprit ſe ſuſpend : l'homme prudent penſe, examine, réfléchit; & il n'opine enfin qu'après avoir éclairci la matiere de ſon doute. Mais ſe faire un ſyſtême de ne rien croire : ne point recourir à des éclairciſſemens qui diſſipent ſes illuſions : ſe tenir comme en garde contre la conviction de ſon erreur, & la combattre de front; c'eſt réunir par un double grade le nom de Sceptique Phi-

loſophe & le ſurnom de Philoſophe (1) frénétique. L'authenticité des faits évangéliques eſt ſi évidemment conſtatée : leur notoriété d'ailleurs a une liaiſon ſi intime avec le régne des Céſars, qu'on ſeroit tenté de douter au moins ſi le Pyrrhonien qui entreprend de les combattre, a lu l'hiſtoire de l'Empire Romain. Jugeons ici de ſon érudition ou de ſa droiture par la certitude du Chrétien ſur la vérité de ſa Religion.

N'eſt-il pas vrai que la Religion Chrétienne exiſte, & qu'elle a dû avoir un commencement ? A remonter de ſiécle en ſiécle juſqu'à celui de l'Empereur Tibere, & non au-delà, les Hiſtoriens ſacrés & profanes nous parlent d'un homme Juif crucifié à Jéruſalem qui a établi cette Religion ; les Juifs vivans encore parmi nous conviennent que leurs peres l'ont mis à mort : il eſt donc conſtant qu'il y a eu un homme, appellé Jeſus-Chriſt ; perſonne n'en a jamais douté. Cet homme, diſent ces Hiſtoriens, avoit des Apôtres & des

(1) Le Pyrrhonien eſt comme un homme ſuſpendu dans les airs : ſon eſprit voltige par-tout ſans jamais trouver de point fixe : il ne touche ni le Ciel ni la terre ; cette penſée eſt d'Homere, *in medio terræ ſimul & ſtellantis Olympi.*

Diſciples également Juifs qui ont écrit l'hiſtoire de ſa vie, de ſes miracles, de ſa Doctrine, de ſa Divinité : or, ſi l'Evangile n'eſt qu'un recueil de fictions : s'il eſt faux que Jeſus-Chriſt ait reſſuſcité Lazare, (1) comme diſent les Evangéliſtes ; que de cinq pains il ait nourri cinq mille ames ; qu'à ſa mort le voile du Temple ſe ſoit déchiré ; que le Soleil ait été éclipſé à l'étonnement même des Aſtronomes de Grece & d'Italie : par quel preſtige, & comment ſe peut-il, que tant de monde en Judée & ailleurs ait vû de ſes yeux tous ces miracles éclatans que l'on prétend n'avoir pas été faits ? Et ſi ces miracles publics n'avoient pas été réellement faits ; comment après une ſi évidente impoſture de la part des Evangéliſtes les peuples crurent-ils en Jeſus-Chriſt dont l'hiſtoire (2) étoit

Phleg. I. 3. Olymp. chron

Lett. Perſan. lett. 27.

(1) Les Talmudiſtes font un aveu clair des miracles de Jeſus-Chriſt. *Talm. Jeroſol. lib. Avoda Zara.*

(1) On appelle miracle » un effet ſurprenant qui » ravit l'admiration par ſa » nouveauté, & qui eſt » hors du cours ordinaire » des loix générales du » mouvement par l'entre- » miſe d'une cauſe ſupé- » rieure à l'homme. » Pour découvrir ſi ces effets ſurprenans ſont l'ouvrage de Dieu, il faut examiner, 1°. la Doctrine qu'ils établiſſent : 2°. la grandeur des miracles conſidérés en eux-mêmes : 3°. le nombre des miracles. Avec ces trois caracteres on connoît aiſément, diſent les Théologiens, ſi la Religion qu'on veut établir vient d'un bon ou d'un mauvais principe ;

évidemment fabuleuſe ? Ici s'offre l'éclat de la plus vive lumiere : laiſſez-la paſſer dans votre ame, mon cher Cléonime ; elle eſt le témoignage même de la raiſon : voici comment l'homme ſenſé raiſonne. La plûpart des perſonnes qui avoient vû Jeſus-Chriſt, vivoient encore lorſque les Evangéliſtes donnerent au public leurs écrits : comment donc ne furent-ils pas convaincus d'impoſture ſur les faits miraculeux qu'ils diſoient avoir eû tant de témoins ? Ou bien comment ne virent-ils point qu'en mentant ainſi à la face d'Iſraël, ils détrui-

S. Iren. l. 3. contrà hæres. c. 3.

d'où il s'enſuit, 1°. que les miracles qui ſont faits en faveur d'une Religion impie ne viennent point de Dieu, puiſqu'il eſt impoſſible qu'il favoriſe l'impoſture : c'eſt alors le démon qui, par un pouvoir qu'il reçoit de Dieu, fait des choſes qui ſurpaſſent la nature : 2°. Que dans la concurrence de deux hommes qui opérent des prodiges pour accréditer leur Religion, on doit préférer celui qui fait de plus grands miracles, puiſque la raiſon veut qu'il doit être ſecouru par une puiſſance divine ſupérieure à toute autre puiſſance : delà vient que Pharaon & Nabuchodonoſor firent périr les Magiciens, parce qu'ils ne pouvoient point faire ce que faiſoient les Prophétes de Dieu. 3°. Que la multitude des miracles doit l'emporter ſur le petit nombre des prodiges, puiſqu'il paroît qu'ils ſont faits par une puiſſance qui agit comme il lui plaît & quand il lui plaît ; pouvoir qu'on ne peut ſans doute attribuer qu'à Dieu ſeul. Or, quelle Religion, comme la Religion Chrétienne, deſcend viſiblement du Ciel, eſt auſſi ſpécialement caractériſée par la grandeur & la foule des miracles ? Elle eſt donc la vraie & la ſeule Religion.

ſoient ſans retour la Religion de leur maître, puiſqu'ils alloient être invinciblement démentis par les témoins mêmes? Et combinant ainſi l'hiſtoire évangelique avec le ſilence ſur-tout des Juifs ſi intéreſſés en cauſe, il conclud que les Evangéliſtes n'inventerent point ces faits, puiſqu'alors perſonne ne les contredit. En effet, ſi ce n'euſſent été ici que des événemens chimériques, comprendra-t'on par quel magique reſſort l'Egliſe, en moins de cinquante ans, fut répandue dans preſque tous les Royaumes du monde connu? Pourquoi l'Empereur Tibere fit faire toutes les recherches pour ſçavoir ſi à des faits ſi ſurprenans il n'y avoit point de la ſupercherie; & après toutes ces vérités bien conſtatées il menaça de mort quiconque accuſeroit les Sectateurs de Jeſus Chriſt? Et comprendra-t'on comment Rome, cette Rome la reine de la ſuperſtition autant que la nourrice des grands génies, devînt à la prédication de Pierre & de Paul la capitale du Chriſtianiſme? (1)

Tert. apolo. c. 10.

(1) Il n'étoit pas poſſible qu'une Religion cimentée par les miracles ne fût reçue chez tous les peuples, & ne ſe perpétuât: que pouvoient oppoſer les Payens à cette preuve authentique de ſa Divinité?

Il eſt donc vrai que Jeſus de Nazareth crucifié ſous Pilate a fondé la Religion Chrétienne : que les peuples frappés des miracles qu'il fit par lui-même ou par ſes Diſciples crurent en lui, & formerent d'abord le corps de cette Religion : que les Juifs, ſi intéreſſés à juſtifier leur déïcide, n'eurent rien à oppoſer à l'évidence & à l'authenticité de ces miracles. Il eſt donc vrai que les Evangéliſtes n'en impoſerent point par leurs écrits, puiſqu'ils n'alléguoient que des faits dont tout le monde avoit été témoin : que le moindre menſonge de leur part eût fait révoquer en doute toute leur hiſtoire, & par-là même renverſé tout l'édifice de l'Egliſe naiſſante : que jamais une Religion ſi oppoſée à la Synagogue n'eût pas été d'abord compoſée de Juifs eux-mêmes convertis, ſi par des prodiges ſenſibles & éclatans les

» Produiſez ici devant vos » tribunaux un homme poſ- » ſédé du démon ou rempli » de l'eſprit de vos divinités, » diſoit Tertulien au Sénat » Romain : qu'un de nous » autres Chrétiens l'inter- » roge, & lui demande ce » que ſont vos idoles : ſi » cet homme ne répond » point que vos Dieux » ſont des démons, nous » conſentons que vous » nous faſſiez tous mou- » rir : » l'argument étoit fort : l'événement en effet juſtifioit la propoſition : les miracles ébranloient tous les eſprits, & l'Egliſe s'aggrandiſſoit chaque jour ſur les ruines de l'empire de Satan.

Disciples du Christ, mis à mort par les Juifs mêmes, n'avoient fait preuve de sa Divinité. Ajoutons encore que les apôtres, trompés par Jesus-Christ, eussent du moins après son crucifiement ouvert les yeux sur ses impostures ; & que puisqu'ils affronterent pour lui la haine Judaique, la persécution & la mort, il falloit sans doute qu'ils eussent des preuves (1) bien certaines de sa divine origine. Tels sont les argumens de raison que le Chrétien se fait à lui-même, & qui malgré lui l'accablent sous le poids de la vérité. Que veut donc dire la Philosophie moderne lorsque sans discussion, ni de vraisemblance, ni d'histoire, ni de chronologie, elle compare

(1) Comment sans les miracles les hommes eussent-ils préféré l'Evangile à l'idolâtrie qui, d'ailleurs, avoit ses prestiges ? Jamais Rome n'eût écouté la voix de Pierre si, comme Simon le Magicien, il n'avoit eû le pouvoir de s'élever dans les airs ou de le précipiter en terre. Dieu est trop bon & trop sage pour nous laisser ignorer les voies qui conduisent au salut ; ignorance pourtant où nous aurions peut-être vécu, si en fait de prodiges, la vérité & l'erreur avoient eu chacune de son côté les mêmes dégrés de certitude. Mais autant pour sa gloire que pour notre bonheur, Dieu vouloit rendre sa Religion victorieuse ; ce qu'il fit en abandonnant l'erreur à sa propre foiblesse, & en faisant éclater sa puissance en faveur de la vérité : aujourd'hui les miracles ne sont plus nécessaires, la seule perpétuité de l'Eglise malgré toutes les portes de l'enfer est elle-même un des grands miracles.

M. de Volt. Poëm. de la Relig. natur. chant. 3.

l'authenticité de l'Evangile aux revêries des ſectes du Dieu Brachma ?

Mais que peut la noire calomnie contre la force de la vérité ? prétend-elle, cette Philoſophie, ſoumettre notre raiſon à ſes vertiges ? Qu'elle nous écoute, & que l'homme ſenſé nous juge. Les faits évangéliques ſeroient ſuppoſés ou par les premiers Docteurs Eccléſiaſtiques, ou par des Auteurs inconnus, ou même par les Evangéliſtes. Ils ne le ſont point par les Evangéliſtes : comment ſe fuſſent-ils mis en tête, ces hommes, d'en impoſer à toute la terre en lui donnant pour des réalités des faits éclatans que l'on ſçavoit être chimériques ? Leur impoſture alors n'auroit-elle pas été rendue manifeſte par la dépoſition même de l'Univers témoin de leur menſonge ? Les Juifs ne les euſſent-ils pas publiquement & honteuſement démentis ; & par-là l'Egliſe n'eût elle pas été cent fois étouffée dans ſon berceau ? Ils ne ſont point ſuppoſés par des Auteurs inconnus : l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt fut écrite & rendue publique du vivant même des Apôtres à Rome, à Corinthe, à Rhodes, à Ephèſe, à Trébiſonde : on ſçavoit le lieu, le tems, les circonſtances, où ils avoient écrit

Clem. Rom. Epi. ad Cor.

écrit l'Evangile & les Epîtres circulaires qu'ils envoyoient ſignées de leur main dans toutes les Provinces ; tout le monde en étoit d'accord : les Ecrivains contemporains, & dont nous avons les ouvrages, s'accordent tous ſur les noms des quatre Evangéliſtes : eh ! qu'importe d'ailleurs que ce ſoit Paul ou Nicanor, pourvu que les faits évangéliques ſoient vrais ! ils ne ſont pas ſuppoſés non plus par les premiers Docteurs Eccléſiaſtiques : comment ces Docteurs euſſent-ils fait des commentaires ſur les Evangiles, s'il n'y avoit pas eû des Evangéliſtes ? Eh ! s'ils avoient inventé l'hiſtoire évangélique ; par quelle magie tous ces Ecrivains de différens climats, ſans correſpondance, ſans concert, euſſent-ils géométriquement controuvé mêmes Dogmes de foi, mêmes régles de morale, mêmes faits hiſtoriques avec leurs circonſtances, pour ne pas dire mêmes expreſſions telles que nous les liſons dans leurs ouvrages ? (1).

(1) La divinité de la Religion Chrétienne eſt prouvée invinciblement par la vérité de l'hiſtoire évangélique, puiſque cette hiſtoire eſt comme un tiſſu de faits merveilleux, & qu'il eſt impoſſible que Dieu, toujours bon & ſage, autoriſe le menſonge par des miracles éclatans. Or, les faits évangéliques ont tous les caracteres qui peuvent communiquer à un

Suſpendez vos préjugés, mon cher Cléonime! je n'ai rien dit encore; voici la vérité dans un plus grand jour. Ou les livres du nouveau Teſtament ſont vrais, ou ils ſont faux. Si l'Evangile de Jeſus-Chriſt eſt vrai, vous devez donc renoncer à toute autre Religion; puiſqu'il vous dit que ſi vous n'écoutez pas ſon Egliſe, vous n'êtes plus qu'un ido-
Math. c. 16. lâtre & un Publicain: & ſi l'Evangile de Jeſus-Chriſt eſt faux; comment des hommes foibles & ruſtiques tels que les Apôtres formerent-ils dans la Judée le corps primitif de ſa Religion, malgré tous les efforts de l'enragé Sanhedrin? Comment la contentieuſe Synagogue n'oppoſa-t'elle jamais ni argumens ni apologies à ces hardis calomniateurs qui lui imputoient à la face d'Iſraël la mort du Rédempteur d'Iſraël? Comment

fait une certitude entiere, pleine, abſolue: ils furent pour la plûpart prédits par les oracles; ils ne ſont ni abſurdes ni contradictoires; ils ſont décrits avec ſimplicité; ils ſont atteſtés par les ennemis mêmes de l'Evangile; ils nous ont été tranſmis par des témoins contemporains & même oculaires. Que peut-on exiger encore pour la certitude de ces faits? Comment l'incrédule n'apperçoit-il point qu'il détruit ici par ſes doutes tous les fondemens de la certitude humaine; & qu'à ſon tour ſon incrédulité eſt à nos yeux un menſonge, puiſqu'il eſt non-recevable en combattant ce qu'il ne voit pas, par la raiſon même qu'il ne veut pas croire ce que les hommes ont vû?

donc la morale Chrétienne, ſi ennemie des plaiſirs, fut-elle reçue comme à bras ouverts par l'inceſtueux Payen, dévoué même par religion aux idoles de la volupté? Ou les livres du nouveau Teſtament ſont vrais, ou ils ſont faux. Si l'Evangile de Jeſus-Chriſt eſt vrai; vous devez donc adorer le fils de Marie, puiſqu'il vous dit qu'il eſt le Chriſt fils du Dieu vivant: & ſi l'Evangile de Jeſus-Chriſt eſt faux; pourquoi donc Julien, Celſe, Porphire, (1) ces fiers ennemis du Chriſtianiſme, ont-ils crû Jeſus de Nazareth digne de l'immortalité? A quoi penſoit donc l'Empereur Tibere lorſqu'il reconnut en lui un pouvoir divin, & qu'il propoſa au Sénat de le mettre au rang des Dieux? Que veut donc dire Joſephe, ce Juif ſi célébre, lorſqu'en moins d'une demi-page il trace l'abrégé de l'hiſtoire de J. C. qu'il exalte au-deſſus du mortel? Comment cet homme ſeroit-il un impoſteur que l'incrédulité & même la haine excuſent d'impoſture? (2) Ou les livres du nou-

Math. c. 16.

Euſeb. hiſt. l. 2. c. 2.

Joſep. antiq. l. 18. c. 4.

(1) Suetone, Tacite, Pline le jeune, Celſe, Lampride, Porphire, Julien, tous ces ennemis du Chriſtianiſme donnent au fils de Marie le nom de Chriſt.

(2) » Sous le régne de » Tibere, dit Joſephe qui » vivoit dans le premier » ſiécle, parut Jeſus, homme ſage, ſi néanmoins » il faut l'appeller homme;

veau Teſtament ſont vrais, ou ils ſont faux. Si l'Evangile de Jeſus-Chriſt eſt vrai; vous devez donc tirer de votre tête toutes vos chimères, puiſqu'il vous dit que celui qui ne croit pas en lui eſt déjà jugé : & ſi l'Evangile de Jeſus-Chriſt eſt faux; les premiers Chrétiens n'avoient donc pas des yeux lorſqu'ils virent les Apôtres prouver leur miſſion par des miracles? les enfans de ceux-ci firent donc preuve d'imbécillité en ajoutant foi au récit de leurs parens qui proteſtoient avoir été témoins de ces miracles? Saint Clément qui vivoit du tems des Apôtres, ſaint Denis, ſaint Polycarpe, ſaint Ignace, étoient donc en délire lorſqu'ils atteſtoient par lettres, en converſation, dans les chaires, ſur les échafauds, qu'ils avoient vû ces mi-

Joan. c. 3.

» car il étoit puiſſant en » merveilles, & le Docteur » des amis de la vertu. » Pluſieurs Juifs, mais » plus de Gentils ſuivirent » ſa Doctrine : il étoit le » Chriſt. Quoique Pilate » l'eût condamné à la croix » ſur les pourſuites des » chefs de la nation, ſes » Diſciples pourtant lui » furent fidéles. Il leur ap- » parut vivant trois jours » après ſa mort comme il » leur avoit promis. Les » Prophêtes avoient prédit » ſa réſurrection auſſi bien » que les autres prodiges » de ſa vie : & juſqu'à ce » jour ſes Sectateurs ont » ſubſiſté ſous le nom du » peuple Chrétien qu'ils » tiennent de lui. *Joſep.* » *antiq.* » Par quel ſecret jugement de Dieu Joſephe ne crût-il pas en Jeſus-Chriſt en qui il réconnoiſſoit les caracteres du Meſſie! c'eſt la réflexion de M. Boſſuet.

racles? Juſtin qui vint après eux, Athénagore, Méliton, ſaint Irénée, Tertullien, extravaguoient donc lorſqu'ils couchoient par écrit ce que de leurs propres oreilles ils leur avoient oui dire de ces miracles? Les Payens de ce tems-là étoient donc des automates, les Rois, les Magiſtrats, les Philoſophes, de renoncer à leurs lumieres, aux délices de la vie, pour embraſſer ſur la parole de ce qu'on appelle, des hommes de néant, un Evangile de pénitence & d'humilité? & ſi la Religion Chrétienne eſt apocryphe, il y a donc dans l'humanité deux raiſons naturelles, mais contradictoires; l'une qui voit ſenſiblement la vérité cachée ſous le menſonge; & l'autre le menſonge renfermé dans la vérité? ou bien, peut-être veut on dire que l'Evangile a ceſſé d'être vrai, depuis que des Ecrivains menteurs ont dit qu'il étoit faux?

Non, non, ce n'eſt pas ici le préjugé qui nous guide; c'eſt la force de la vérité qui nous ſurmonte: l'Egyptien étoit idolâtre par ignorance: nous ſommes Chrétiens même par raiſon: & le Philoſophe périra ſans religion comme il affecte de pécher ſans loi. (la raiſon n'eſt pas contraire à la foi; elle conduit Epi. ad Rom. c. 2.

*

à la foi : c'eſt par elle qu'avec le ſecours de la grace l'homme ſe ſoumet à l'autorité d'un Dieu qui parle.) (1) Les Payens, frappés des miracles de l'Egliſe naiſſante, voulurent s'aſſurer de l'origine de la Religion Chrétienne qui faiſoit tant de bruit dans le monde. Ils examinerent d'où pouvoient venir des progrès ſi rapides, & la décadence ſi ſubite de l'empire de leurs Dieux. On confronta l'hiſtoire de la Synagogue & de l'Evangile : on lut d'un œil ſimple, mais ſcrupuleux : on raiſonna ſans caprice ni préjugé : & par le rapport mathématique qu'on vit des prophéties aux événemens, des figures à la réalité, on conclud que le Chriſtianiſme étoit en effet un ouvrage divin. Attendue dès les premiers jours de l'Univers, la verité ſuprême parut enfin ſous le regne d'Auguſte & de Tibere, cela eſt conſtant : Jeſus-Chriſt, Dieu lui même, né à Bethléem & mort ſur le Calvaire, donna véritablement une

S. Clem. Alex. Stroma. l. 7.

Origen. in Celſum. l. 4. initi.

(1) La raiſon conduit à la foi. La connoiſſance de Dieu, de ſoi-même, de la révélation, de tout ce qu'on appelle motifs de crédibilité, met l'homme dans une ſituation à ne pouvoir pas douter des vérités de l'Evangile : il en trouve les preuves dans les lumieres réfléchies de ſon propre eſprit. C'eſt dans ce ſens qu'on peut dire que la Philoſophie conduit à la Religion, les Peres de l'Egliſe en ſont d'accord.

ſoi aux hommes, toute la terre l'atteſte: ſa vertu, ſes prodiges, ſa renommée, ſon crucifiement ſur-tout, déconcerterent la Synagogue, & la convainquirent de déicide à l'aſpect du Soleil éclipſé. Plus clairvoyans que nos Philoſophes modernes, les Juſtin, les Apollonius, ont examiné les reſſorts de ce grand ouvrage, l'Univers Chrétien, les Tertullien, les Origene, les Ambroiſe, les Auguſtin: ils ont connu par des raiſons victorieuſes, palpables, qu'un bras tout-puiſſant pouvoit ſeul opérer cet étonnant prodige; & malgré la ſévérité du Chriſtianiſme ils ont conclu que pour être ſauvé, il falloit croire en Jeſus-Chriſt, vivre ou mourir dans le ſein de ſon Egliſe. Vérités peſées, diſcutées, conſtatées, qui ont paſſé juſqu'à nous ſans la moindre altération; qui ne laiſſent après elles ni doutes ni obſcurités; qui s'offrent à notre eſprit au ſuprême degré de l'évidence; qui impriment dans nos ames la conviction la plus intime, & dont nous ſommes auſſi aſſurés que de l'exiſtence même des ſiécles: que prétendent donc ces Ecrivains Géométres qui, contre les régles du calcul, condamnent les faits évangéliques à

Sénateur Romain & martyr.

l'obſcurité de l'indiſſoluble problême ? Philoſophes avortons ! en vérité vous venez trop tard : vous ne faites que bégayer : vos découvertes chronologiques ſont un complot de vos rêveries, toute l'antiquité l'atteſte ; l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt eſt vraie, & ſouverainement vraie : les preuves de ſon authenticité ſont étalées dans les faſtes mêmes du Paganiſme, liſez-les : vos libelles ne ſont que les productions d'un eſprit remuant, d'une plume litigieuſe & chagrine : & avant que de faire de nous des Chrétiens apoſtats, nous avons droit ſans doute d'exiger de vous que vous ſoyez du moins des Ecrivains ſenſés.

Encore ſi les Apôtres avoient été des ſcélérats, de ces hommes hardis, ambitieux, qui font ſervir à l'exécution de leurs projets la Religion & le crime ! nous pourrions douter de la foi de leurs écrits. Mais les Ecrivains évangéliques n'offrirent à tous les regards que des exemples de vertu : les leçons de ſageſſe qu'ils avoient puiſées dans l'école de leur maître ; l'Eſprit Saint ſur-tout, en deſcendant ſur eux le jour de la Pentecôte, les transforma comme en des Anges de Dieu, le miracle des hommes,

Ils n'ambitionnerent ni dignité, ni fortune, ni renommée : la gloire de prêcher Jesus-Christ crucifié, devant les Pontifes, devant les Sénats, devant les Souverains; telle fut constamment pour eux la plus brillante couronne : c'étoient des Saints : & qui voyoit un Apôtre croyoit voir le premier Sage du siécle : par conséquent des personnages d'une probité si reconnue ne peuvent point être suspectés d'imposture : & nous devons ajouter à leur histoire évangélique du moins la même créance que nous avons pour les ouvrages de l'idolâtre Tite-Live.

Les Evangiles ne sont pas non plus un amas d'anecdotes puériles, souvent collections frivoles d'un rampant Historien. Les Evangélistes traitent des événemens qui ont surpris l'Univers : la description de l'Empire Romain par Auguste : un Astre nouveau dans les climats d'Orient : le massacre des enfans sous le jaloux Hérode : le Soleil qui se cache à l'aspect du Calvaire ensanglanté; sont-ce là des traits d'une histoire apocryphe ? Tout le monde alors pouvoit donc sçavoir si les Evangélistes disoient vrai : eh! si alors tout le monde crut que

Macrob. saur. l. 2. c. 4.

ces choſes étoient arrivées, penſez vous, mon cher Cléonime! que les peuples ne ſe fuſſent pas informés avec les témoins mêmes ſi ces événemens avoient été publics? Eh! ſi la raiſon veut que la créance des peuples d'alors fut la preuve de leur publicité; n'exige-t'elle pas, cette raiſon, que je reconnoiſſe, moi, la vérité des faits évangéliques dans la créance de ces peuples? C'eſt ici, ce me ſemble, trop de raiſonnemens pour prouver la queſtion: faut-il donc tant argumenter pour convaincre d'erreur & de perfidie les ennemis du nom Chrétien?

Mais que font les Apôtres pour appuyer l'authenticité de leurs écrits; car enfin dans ce ſiécle trop incrédule on ne ſçauroit trop prouver? Ici ſur-tout les attraits de la vérité ſont puiſſans: ce que font les Apôtres, c'eſt qu'ils ſont morts pour Jeſus-Chriſt. Laiſſons pâlir les mortels à l'aſpect des échafauds: qu'eſt-ce qu'un criminel au milieu des flammes brûlantes? N'eſt-ce pas une furie qui dans ſa rage déchire ſon flanc, & cherche à s'anéantir? Ici, c'eſt le triomphe de l'héroïſme au milieu des ſupplices: c'eſt Pierre qui entre dans Rome, où il

ſçait qu'il va être crucifié, comme un héros conquérant s'exalte ſur un trône qu'il s'eſt ſoumis. C'eſt Paul qui préſente ſa tête au bourreau avec ce courage dont il avoit oppoſé le front aux puiſſances idolâtres. C'eſt André qui, à l'aſpect de la croix, chante des cantiques au Dieu de ſon enfance : amour de mon ame, croix bénite, depuis ſi longtems le ſoupir de mon cœur ! venez, bois ſacré, qu'arroſa de ſon ſang le maître que j'adore ! je viens à vous ; mes bras ſont tendus ; & veuillez qu'entre les vôtres ſon Diſciple trouve le dernier ſouffle de ſa vie ! De tels tranſports ſuppoſent certainement dans ces triomphantes victimes une certitude bien phyſique de la réſurrection du Sauveur : jamais ſans doute l'eſprit ne comprendra qu'on meure avec tant d'amour pour un lâche impoſteur : vous êtes raiſonnable, mon cher Cléonime ! croyez-vous de bonne foi qu'à la vûe d'un ſang ſi généreuſement répandu pour Jeſus-Chriſt, le Chrétien doive avoir des ſcrupules ſur la vérité de ſa Religion ? En deux mots : ou les Apôtres étoient fous ; ou ils étoient ſenſés : s'ils étoient ſenſés, comment donc les Ecrivains

modernes ſuppoſent-ils qu'ils avançoient, comme de notoriété publique, des faits qu'ils avoient inventés? & s'ils étoient fous; les peuples d'alors, Magiſtrats, Philoſophes, Poëtes, Souverains, étoient donc plus fous de ſuivre la doctrine de ces hommes inſenſés?

Mais l'incrédule ne combat ici les livres ſacrés que parce que dans la république des impies il n'y a point de ſcience. Tel s'érige en Auteur qui peut-être ne feuilleta jamais que ſes cahiers de rhétorique. Les faits évangéliques ſont faux, parce qu'on n'a lû ni l'hiſtoire Juive, ni l'Eccléſiaſtique, ni même la Profane: & le Déiſte, eſprit fort, cherchant ainſi à ſe faire une réputation malgré la renommée, blaſphême ce qu'il ignore, ſans penſer qu'avant de parler ou d'écrire, il étoit une vraie chimère dans l'académie des Sçavans. Voilà, mon cher Cléonime, l'opinion que vous devez avoir des Philoſophes de nos jours, de ces faiſeurs de livres qui attaquent la Religion aux dépens du bon ſens; qui, parce qu'il leur plaît, trouvent plus de vraiſemblance dans les anecdotes de la chronique Chinoiſe que dans les faſtes de l'antiquité Chrétienne;

Suffit-il donc pour mériter la créance des peuples de cenſurer la Religion ſans diſcuſſion ni du droit ni du fait ? Suffit-il pour être fameux Auteur de faire gémir le public par des ouvrages qui ſcandaliſent les gens de bien ? Oui ; ſans doute, oui, la publicité du Chriſtianiſme ſera toujours pour nous la preuve ſenſible de la divinité de nos loix : les vérités évangéliques plus évidemment conſtatées que les victoires de Céſar, brilleront aux yeux du Sage comme le Soleil : la raiſon malgré tous ſes caprices ſera forcée de ſouſcrire ici au témoignage des écrits apoſtoliques : & combattre l'Evangile qui a tant de rapport avec l'Empire Romain, ce ſera ridiculement prétendre qu'Auguſte ni Tibere n'ont pas exiſté.

La vérité de la Religion Chrétienne frappe l'eſprit d'un éclat inſurmontable, cela eſt conſtant : quelle impreſſion, ô Cléonime ! doit laiſſer dans votre ame un Evangile dont l'hiſtoire antique & moderne publie ſi hautement l'authenticité ! mais en falloit-il donc tant pour vous convaincre que s'il vous faut une Religion, vous devez néceſſairement être Chrétien ? ô non, ſans doute,

l'Alcoran ne vous eût pas tant réſiſté, ſi, contre toute poſſibilité, il avoit eu ainſi pour lui le témoignage des ſiécles! vous euſſiez pris Mahomet pour un Prophéte quoiqu'iſſu d'une race proſcrite : vous auriez cru voir le Saint-Eſprit voler ſur les aîles de ſa myſtérieuſe colombe : (1) vous euſſiez adopté ſa loi poligamique publiée du milieu des éclairs miraculeux : vous ſeriez Mahométan en eſprit de foi, d'amour & de crainte, puiſque le Ciel auroit prouvé par des ſignes ſenſibles la miſſion du célébre fils d'Abdalla : injuſte créature ! refuſez-vous donc à l'Evangile du fils de Dieu la ſoumiſſion d'eſprit que vous auriez pour les oracles divins dans la bouche des hommes ſcélérats ? Mais non, juſqu'ici la vérité s'eſt frayé la route de votre ame : vous n'avez pû réſiſter à ſa lumiere trop vive & trop frappante : mais s'il reſtoit en vous quelque préjugé, voici un événement qui va diſſiper toutes vos illuſions, je veux dire l'établiſ-

(1) Mahomet étoit ſujet au mal caduc ; il avoit un pigeon familier qui, dans ſes attaques épileptiques, venoit lui becqueter l'oreille ; familiarités qu'il ſit ſervir à ſes deſſeins : il fit accroire à ſes Diſciples que le pigeon étoit l'Ange Gabriel, envoyé de Dieu, qui lui donnoit les ordres qu'il devoit ſuivre.

ſement du Chriſtianiſme diamétralement oppoſé aux conſeils de l'humaine ſageſſe : laiſſez-vous inſtruire, mon cher Cléonime ! l'ignorance volontaire rend l'homme trop criminel.

## CHAPITRE V.

*L'homme conduit à l'esprit du vrai culte par l'établissement de l'Evangile contre les régles de la prudence humaine.*

L'Etablissement de la religion Chrétienne étoit, sans doute, le plus grand dessein qui jamais eût été conçu. Il s'agissoit de donner à la terre une nouvelle face, en rectifiant les mœurs des souverains & des sujets. Le savant Philosophe devoit être mis sans replique sur la futilité de ses systêmes : il falloit abattre les temples des Idoles dont la puissance, mais plus encore la volupté des Potentats, avoient jetté les fondemens : le Monarque devoient changer les loix de son gouvernement jusqu'à faire asseoir l'humilité à côté de son trône. Il étoit question de réformer le cœur humain dans ses illusions, dans ses caprices, dans ses penchans, dans ses plaisirs; il falloit détrôner l'invincible Jupiter : un Juif crucifié devoit être adoré comme le seul

Dieu du ciel & de la terre. Un projet si étrange exigeoit, sans doute, d'immenses préparatifs, & devoit tenir à des ressorts bien singuliers; Dieu, seul auteur de l'entreprise, l'avoit (1) prévu. Il trace d'abord par le ministère de ses Prophétes le plan de son ouvrage : il commande à ses principautés de diriger à cette fin l'aggrandissement & la décadence des royaumes terrestres; il dispose l'univers à la paix par la fondation d'un em- Daniel. c. 2.
pire de fer sur les ruines de quatre puissans Empires, l'Assyrien, le Mède, le Perse, le Grec. Alors les cieux se mettent comme en mouvement : l'Archange, ministre du Dieu vivant, est député vers la mere du Christ qui doit régner d'une mer à l'autre : un astre d'un éclat admirable annonce en Orient le jour tant desiré de son heureuse naissance : le

(1) » Dieu en manifes- » tant son nom à la terre » n'avoit qu'un seul des- » sein, dit Origene, qui » étoit l'établissement de » la Religion Chrétienne.» Sa sagesse avoit trop bien concerté cet ouvrage pour que de foibles mortels pussent en suspendre l'exécution, ou en déranger les ressorts. Il n'avoit besoin à cette fin sans doute ni du génie des Philosophes ni du sceptre des Potentats : son Evangile auroit été d'institution purement humaine : » Il vouloit que » l'univers reconnût dans » sa fondation les opéra- » tions sensibles de la Di- » vinité : » *ut fides credentium non virtute humana, sed eloquentia & doctrina Dei fieri putaretur*, S. Ambrosius.

bruit du tonnerre annonce ſon entrée
Joan. c. 12. dans la capitale de Juda : le ſoleil ſe cache à l'aſpect du Juif barbare qui trempe ſes mains dans ſon ſang : tout eſt prêt pour effacer le régne de l'enfer de la ſurface de la terre ; il ne s'agit que du bras tout-puiſſant qui doit frapper le coup. Juſqu'ici le ſouffle de Dieu avoit diſſipé tous les orages qui paroiſſoient devoir du moins ſuſpendre ce grand événement. Judith devenue la femme de ſa droite, avoit tranché la tête du plus redoutable
L. Judith. 8. 13. ennemi de ſon peuple : l'Ange exterminateur avoit étouffé dans une nuit
L. 4. reg. c. 19. deux cens mille monſtres qui paroiſſoient devoir engloutir tous les enfans de Juda ; mais il s'agiſſoit ici du plus terrible combat dont on eût jamais oui parler : il falloit de la part de Dieu de plus grands efforts de puiſſance : il les fera ſans doute, puiſqu'il l'a réſolu ; hé ! qui peut lui réſiſter ? Douze hommes de la lie du peuple, pauvres, foibles, timides, ſans crédit, ſans armes, ſans réputation, hommes ignorans qui ſavent (1) tout au plus l'art de conduire

(1) » Jeſus-Chriſt ne » choiſit ni Rois, ni Séna- » teurs, ni Philoſophes » pour annoncer ſon Evan- » gile, dit ſaint Auguſtin ; » leur puiſſance, leur gé- » nie euſſent infirmé la » vertu de la croix : il

un bateau ; voilà les héros qu'il oppoſe aux Géans de la terre pour ſoumettre l'univers à ſa loi. . . Fils de Marie ! qui peut vous être comparé ! puiſſance de Jeſus-Chriſt ! je vous adore : eh ! qui peut comprendre juſqu'où s'étend la force de votre bras ? Arrêtez-vous ici, mon cher Cléonime ! voyez ces douze hommes qui, ſe donnant le baiſer de paix, ſe ſéparent pour la derniere fois, & marchent à la conquête du monde entier. Que dites-vous de ce dépouillement général qui leur permet à peine d'avoir un bâton pour ſe ſoutenir ? De cette humble ſimplicité qui de leur cœur ſe répand juſques ſur leur langage ? De cette douce tranquillité qui leur fait eſſuier ſans murmure la rigueur des voyages, & les outrages les plus ſanglans ? Voyez Pierre, entrant nuds pieds dans Rome pour aller combattre l'orgueil du Sénat : Paul, armé du ſeul nom de Je-

» choiſit des hommes ſim-
» ples, pauvres, ignorans
» qu'il éleve au-deſſus des
» oracles & des Potentats
» de la terre. Il leur donne
» un pouvoir ſuprême ſur
» la nature pour la guérir ;
» ſur les démons pour les
» exterminer ; ſur les élé-
» mens pour les enchaîner ;
» ſus la mort pour l'affron-
» ter par la généreuſe ef-
» fuſion de leur ſang. »
Que devoient penſer les peuples par la toute-puiſſance des Diſciples, de l'amour & de la grandeur du maître qu'on avoit vû néanmoins expirer ſous le poids de ſes douleurs ?

ſus-Chriſt, défiant à la diſpute les plus fiers génies de l'Aréopage : Philippe, la douceur dans les yeux, entreprenant de radoucir la ſévérité du cruel Leſtrigon. Eſt-ce donc qu'un Evangile de pénitence ſera capable de toucher les cœurs? Que la foibleſſe triomphera de la force? Que la folie de la croix pourra confondre les argumens de l'humaine ſageſſe ? Oui, ſans doute, Jeſus-Chriſt fera ici de l'infirmité de ſes Apôtres l'inſtrument de ſa puiſſance. Il prouvera à la terre que l'établiſſement de ſa Religion eſt l'ouvrage d'un Légiſlateur ſuprême; que pour repouſſer les ennemis qui l'attaquent, il n'a beſoin ni du bras de Pierre, ni du
Daniel. c. 2. glaive des Potentats; qu'une petite pierre, partie de ſa main, briſe la flamme, & réduit en poudre les plus énormes coloſſes de la grandeur humaine. Il prouvera que le foible mortel peut tout dans le Dieu qui le conforte; & que la foi en ſon nom épouvante, dompte, enchaîne toutes les légions d'enfer. Allez, dit-il, à ſes Apôtres (1), je vous envoie

(1) L'établiſſement du Chriſtianiſme eſt un prodige qui ne peut avoir pour auteur que la main toute-puiſſante de l'Etre ſuprême; de quelque côté qu'on l'enviſage, tout annonce ſa divinité : le caractere des nations à qui il falloit le prêcher; le tems que Jeſus-

comme des brebis au milieu des loups, Math. c. 10.
non vers une ville, comme j'envoyois les Prophétes, mais dans toutes les régions de la terre. Vous pénétrerez dans des Provinces farouches qui dévorent leurs habitans : vous trouverez de ſages Philoſophes dont les paroles ſont autant d'Oracles : vous porterez mon nom devant des rois terribles dont le carnage & la mort environnent le trône ; mais partez : votre ignorance & votre foibleſſe feront l'évidente preuve de ma vertu. Je vous donnerai une bouche qui Luc. c. 21.
étonnera les ſavans du ſiécle, & un front d'airain qui vous fera braver la terreur des échaffauts. Je ne veux pas même que vous portiez ni vivres ni argent : Marc. c. 6.
les hommes apprendront en vous voyant

Chriſt choiſit pour le faire recevoir ; le lieu où il a commencé ; le choix ſingulier qu'il fit de ſes Apôtres ; les moyens qu'il prit pour en jetter les fondemens ; les difficultés qu'il fallut ſurmonter pour l'élever ſur les ruines des idôles ; la rapidité de ſes progrès malgré les efforts de la Synagogue, malgré la jalouſie des Prêtres idolâtres, malgré l'empire des Philoſophes, malgré la tyrannie des Potentats : mais ſur-tout quoi de plus divin que les prophéties ſur ſon établiſſement jointes aux miracles étonnans qui en effet contribuerent ſpécialement à l'établir ? Tout cela bien conſidéré forme ſans doute dans l'eſprit un dégré invincible de certitude ; & ſuppoſe dans l'impie qui entreprend de le combattre, ou l'ignorance la plus profonde de l'hiſtoire de la Religion, ou la malignité de la plus groſſiere impoſture.

qu'il eſt un tréſor caché ſous la pauvreté de votre état. Allez, prêchez au nom du Maître qui vous parle ; ſur-tout que la douceur d'eſprit vous accompagne par-tout : avec la ſimplicité de la co-
Math. c. 10. lombe, comptez ſur ma parole, vous ſurmonterez la rage des dragons & des léopards.

Quel ſpectacle pour l'univers de voir ces hommes ruſtiques entrer hardiment dans les capitales des Provinces ! attaquer les Sages, les Prêtres, les Sénats ! briſer de leurs mains les Idoles protectrices des nations ! propoſer pour culte, au mépris des dieux, un crucifix enſanglanté ! un Dieu enfant, un Dieu eſclave, un Dieu mort du ſupplice des ſcélérats ! reprocher aux Souverains l'impiété de leur religion, l'orgueil de leur faſte, l'infamie de leurs voluptés ! menacer d'une voix tonnante le Magiſtrat & le peuple des vengeances du Tout-puiſſant, de mort, d'un enfer, de malédiction éternelle ! affronter la fureur de l'idolâtrie irritée ! mépriſer le fer & le feu ! enchaîner les lions ! effrayer leurs bourreaux ! renverſer d'un regard les roues, le théâtre de leur ſupplice ! & plus que tout cela, toucher, ébranler, pénétrer tous les cœurs, & forcer le

Payen fanatique d'avouer que Jesus-Christ est Dieu (1).

Ou que l'homme renonce au sens commun ; ou qu'il se rende ici à la force de la vérité. Concevra-t-il, si ce n'est pas l'ouvrage de Dieu, que douze simples Juifs sans armes, sans richesses, sans

(1) A qui le Christianisme est-il redevable de son établissement ? Est-ce à la violence ? les Apôtres étoient doux, humbles, simples : ils n'avoient ni glaive ni casque ni bras pour se défendre ou pour frapper : ils instruisoient, ils conjuroient, ils menaçoient de la part d'un Dieu que les nations ne connoissoient pas. Est-ce à la protection ? Les Apôtres étoient des inconnus dont on n'avoit jamais oui parler ; sans parens, sans amis, sans appui, sans correspondance : tous les peuples au contraire se soulevoient contre eux ; & bientôt la persécution fit place à la jalousie & à la haine. Est-ce l'attrait des richesses & des dignités ? Les Apôtres prêchoient le renoncement à toutes les grandeurs de la terre ; ils ne proposoient que la croix à porter à la suite d'un Juif nouvellement crucifié : l'humilité, les opprobres, la pauvreté d'esprit, telles étoient les conditions sous lesquelles il falloit être Chrétien. Est-ce l'espérance d'une vie de plaisirs ? Les Apôtres n'offroient qu'un plan de morale austere qui condamnoit toute espéce de volupté : le jeûne, les larmes, la mortification des sens devoient succeder aux joies idolâtres : & plus on avoit été licentieux, plus on devoit s'armer contre soi-même du glaive de la pénitence. Est-ce l'évidence des mysteres Chrétiens ? Les Apôtres exigeoient la soumission de l'esprit : ils vouloient que les peuples crussent sans voir ; qu'ils fussent intimement convaincus des vérités évangéliques qu'ils ne comprenoient pas, & que le moindre doute sur un article de foi fût un crime dont Jesus-Christ devoit tirer vengeance. S'il n'y a point du surnaturel à faire ainsi embrasser un évangile de larmes & de pénitence, qu'est-ce donc qu'on entend par les événemens au-dessus de la nature ?

éloquence, aient élevé un empire ſur tous les Royaumes du monde ? Qu'ils aient abattu les temples du prince des Enfers, rabaiſſé la fierté des Monarques, civiliſé les mœurs des peuples féroces, combattu, confondu, convaincu les premiers génies de la terre, les Poëtes, les Orateurs, les Philoſophes, les Magiciens ? Concevra-t-il, ſi le doigt de Dieu ne s'en eſt point mêlé, comment leur prédication rendit toute la terre attentive ? Comment le nom de Jeſus-Chriſt s'imprima dans tous les cœurs ? Comment l'Idolâtre jaloux renonça pour l'adorer à ſes favorites Idoles ? Comment les Potentats graverent ſur leurs diadêmes le ſigne de ſa croix ? Comment les peuples d'un pôle à l'autre, ſavans, ignorans, grands, petits, nobles, roturiers, devinrent Chrétiens ſur la parole d'hommes de néant ? Oh ! que ce Chriſt devoit être puiſſant qui transformoit ainſi ſes Apôtres en héros ! qui éclairoit de ſi vives lumières les ténébres de leur eſprit ! qui ſubſtituoit à la groſſiéreté de leur langue une éloquence victorieuſe ! qui de leurs mains, accoutumées à la rame & aux filets, jettoit les fondemens de la plus vaſte & la plus brillante Monarchie dont on eût

jamais

jamais oui parler! Non, non, la Divinité opère ici d'une maniere trop sensible : l'esprit humain est forcé de se rendre : & après un événement si miraculeux, l'incrédulité de l'impie est le plus étonnant des prodiges.

Mais qu'étoit-ce que combattre, & même détruire les Idoles ? L'idolatrie étoit (1) dans le cœur ; & ce fut le cœur que les Apôtres entreprirent de réformer. Rappellons-nous, Cléonime, les siécles du paganisme : régne d'iniquité où l'exemple des dieux impudiques, ambitieux, cruels, faisoit rentrer le crime dans les devoirs même de religion. L'homicide alors, l'orgueil, la honteuse

(1) Les moyens dont Jesus-Christ s'est servi pour établir la Religion sont entierement opposés à l'esprit de la politique humaine : » par conséquent, con» clud saint Jean-Chry» sostôme, l'établissement » du Christianisme est l'ou» vrage d'une main divi» ne. » Il falloit adorer un homme crucifié ; renoncer aux plaisirs de la vie ; soumettre même les lumieres de son esprit aux mysteres impénétrables de la foi ; certainement ce n'étoit pas là un moyen propre à assujetir des hommes naturellement fiers & sensuels. Ne faut-il pas être dépourvu de raisonnement pour penser que les Apôtres eussent prétendu fonder un royaume sur des loix qui, naturellement parlant, devoient soulever contre eux les Magistrats & le peuple ? Si par impossible l'Alcoran avoit été donné de Dieu, tout l'univers fut à jamais devenu Mahometan ; la raison est toute simple ; c'est que l'amour des plaisirs fut le maître ressort de la politique de Mahomet.

molleſſe, faiſoient une partie du culte divin : c'étoit rendre gloire à Jupiter que de renverſer le trône & le Monarque, & de faire couler ſur ſes autels le ſang des peuples vaincus. Les fêtes de Mars n'étoient jamais mieux célébrées que lorſque le Cirque étoit pavé de gladiateurs expirans. Vénus ne vouloit point de pudeur dans ſon temple : l'idolâtre, modeſte par-tout ailleurs, n'y devoit paroître que pour ſe ſignaler par les excès de la débauche : c'eſt-à-dire, que l'idolâtrie, étoit faite pour les penchans qui devenoient d'autant plus néceſſaires & légitimes, qu'ils étoient animés du motif de religion. Rome, comme maîtreſſe du monde, étoit le centre de la corruption. Elle croyoit devoir ſurpaſſer les autres nations en iniquité, comme elle les ſurpaſſoit en puiſſance. Les plaiſirs, enfans de la proſpérité, étoient devenus comme le privilége de ſon rang : elle eût rougi d'apprendre que l'étranger avoit fait la découverte d'un vice qu'elle n'auroit pas aimé la premiere : l'aſſouviſſement des paſſions étoit ſon plus beau triomphe qu'elle préféroit incomparablement à l'éclat de ſes victoires : ſes habitans joignoient l'orgueil à l'amour

des voluptés : quelle puiſſance ſur la terre ou dans l'abîme l'eût arrachée aux délices de la vie qu'elle aimoit par penchant ; qu'elle cultivoit par religion, & dont elle jouiſſoit par droit de conquête ? Mais ce projet qui eût effrayé tous les Potentats du monde, un pêcheur de la mer de Galilée entreprend de l'exécuter ; Pierre entre dans Rome ... Vous avez remarqué, mon cher Cléonime, qu'il s'agit ici du plus terrible combat qu'ait eu jamais à ſoutenir cette ville guerriere : Pierre attaque ſon cœur ; c'eſt-à-dire, s'il faut l'en croire, que l'Empereur doit proſcrire de ſa cour les plaiſirs efféminés : que le Sénat doit rendre avec uſure les biens qu'il a mal acquis : que le Chevalier Romain doit rompre à jamais les chaînes de ſon tendre eſclavage : que la femme doit ſe dépouiller de ſon luxe, & revêtir ſa chair voluptueuſe de la haire & du cilice : que la Vierge même doit ceſſer de ſoupirer pour les enfans des hommes, pour ne s'attacher qu'à un Juif qui vient d'être crucifié à Jéruſalem. Ce n'eſt pas ici le tribut que je porte à vos pieds, ô Romains ! c'eſt l'orgueil de votre proſpérité que je viens confondre. Je viens vous dire qu'il eſt un Dieu pauvre que

vous devez adorer ; & qu'il demande le ſacrifice de vous-mêmes pour victime. Loin de vous, c'eſt ainſi qu'il l'ordonne, la ſomptuoſité des repas, l'avidité des richeſſes, le faſte ſuperbe, les ſpectacles, les ris, les jeux, qui varient les plaiſirs de vos jours. L'Evangile que je vous prêche eſt un renoncement à toutes les choſes de ce monde, à la vengeance, à l'avarice, à l'envie, à la volupté, filles d'enfer qui conduiſent les mortels au ſuprême malheur. Voyez l'état humble où je ſuis reduit, ſans ſuite, ſans protection ; ſans fortune : c'eſt ainſi qu'a vêcu le maître qui m'envoie ; & c'eſt mon humiliation & ſes ſouffrances que de ſa part je vous propoſe pour modele. Le crucifiement de la chair avec ſes concupiſcences, voilà, ô Romains! la loi que vous preſcrit Jeſus de Nazareth, condamné par un de vos Magiſtrats au ſupplice de la croix.

Quel dût être l'étonnement de Rome à la prédication d'un tel Apôtre! déja ſon Sénat avoit interdit toute religion étrangere, dont la nouveauté pouvoit devenir funeſte à l'Etat ; & ſi elle devoit mollir ſur cet article, il n'y avoit pas apparence que ce fût en faveur d'un miſérable inconnu qui d'ailleurs lui inter-

diſoit les plaiſirs : mais, ô prodige ! Rome la plus ſuperſtitieuſe ville du monde ; Rome le ſéjour des Dieux par la magnificence de ſon luxe, & la moleſſe de ſes voluptés ; Rome, la triomphante Rome dont le regard faiſoit trembler l'univers, écoute la voix de Pierre, & accepte de ſa main un Evangile de pénitence ! Tu le ſubis le joug de la foi, ſuperbe Capitole ! tes faſtes nous l'ont appris : mais quelle vertu ſecrete ébranla ton Sénat, tes Poëtes, tes Guerriers ! Eh ! tes favorites idoles qu'avec tant d'amour tu briſas au pied de la Croix, ne ſont-elles pas pour nous un motif de crédibilité, un événement plus miraculeux que ne le fut pour toi ton Dieu Simon précipité du haut des airs au ſon de la voix de Pierre ! (1) Par quel ſecret jugement de Dieu l'incrédulité ferme-t'elle les yeux ſur des faits ſi admirables & ſi conſtatés ! Mais où m'a

(1) Simon le Magicien vint à Rome avant ſaint Pierre pour prévenir les eſprits, & pour rabattre la gloire des vrais miracles par des illuſions magiques. Elles furent ſi extraordinaires que les Romains lui conſacrerent une ſtatue comme à un Dieu. Il promit à l'Empereur Neron qu'en certain jour il monteroit au Ciel : toute la ville accourut à ce ſpectacle ; & déjà Simon prenoit ſon eſſor dans les nuées, lorſqu'à la priere de ſaint Pierre il tomba à terre & ſe caſſa les jambes ; il mourut quelques jours après de honte & de douleur. *Sévere hiſtor.*

conduit le triomphe de la vérité ? Faut-il donc allumer les cent flambeaux pour éclairer d'aveugles mortels ? L'homme raiſonnable n'a pas beſoin de tant de lumiere, non ſans doute, pour diſcerner entre Jeſus-Chriſt & Bélial : les éloges que le Paganiſme même prodigua à cet homme Dieu lui ont ſuffi pour l'attacher de préférence à ſa Religion : pouvoit-il de bonne-foi ſuſpecter ſa miſſion, tandis qu'il liſoit dans les hiſtoires les plus fidèles que l'Enfer rendit dans tous les ſiécles hommage à ſa Divinité ? Cependant inſiſtons encore : la matiere flatte trop nos eſprits par les traits lumineux dont elle nous pénétre : paſſons à des événemens dont nous fumes comme les témoins : ici, mon cher Cléonime, l'éclat de la vérité devient accablant : vous allez en être inveſti : & par l'évidence qu'il vous oppoſera, vous ne ſçaurez quel des deux a plus de certitude, ou le Soleil qui brille dans l'univers, ou bien le jour qui éclaire le monde Chrétien : quelle ſécurité, quels trophées imprime dans nos ames une Religion ſi viſiblement marquée de caractères de Divinité !

# CHAPITRE SIXIEME.

*L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par l'accompliſſement ſucceſſif des prophéties de Jeſus-Chriſt.*

QUE ne devoit point ſouffrir de la part des hommes cette Egliſe céleſte que Jeſus-Chriſt venoit de fonder ! Epouſe d'un homme de douleur, ſes larmes devoient couler en abondance : eh ! que fût-elle devenue ſi une main inviſible n'avoit conſtamment eſſuyé ſes pleurs ! je m'en vais, diſoit le Sauveur à ſes Apôtres : mais conſolez-vous ! du haut des Cieux, mon trône & votre royaume, mon eſprit dont vous connoiſſez le pouvoir, préſidera toujours à votre droite. Les puiſſances de la terre vous perſécuteront ; mais je vengerai ſur la tête des impies le ſang de mes Elûs : ne craignez donc point : l'Evangile que vous allez prêcher eſt fondé ſur une pierre où ſe briſeront toutes les

portes de l'Enfer : c'eſt votre maître qui vous parle ; & vous ſçavez juſqu'où s'étend la force de mon bras. Ainſi le fils de Dieu fortifioit le courage de ſes Apôtres par des prophéties conſolantes : mais quels furent leurs tranſports, lorſque, ſelon ſa promeſſe, il leur apparut reſſuſcité ! qu'au jour de l'Aſcenſion ils le virent s'élever en pompe au-deſſus des aſtres ! que dix jours après ils reçurent la plénitude de cet Eſprit divin dont il leur avoit tant de fois parlé ! quel triomphe pour le peuple de cette nouvelle alliance d'avoir un Chef ſi auguſte, un pere ſi tendre, un ami ſi fidele, un Roi ſi magnifique & ſi puiſſant !

Nous n'aurons pas à percer ici l'obſcurité des ſiécles : les prophéties de Jeſus-Chriſt datent d'une époque connue de tout le monde ; c'eſt la fondation de l'Empire Romain dont les enfans mêmes ſçavent l'hiſtoire. La naiſſance de cet homme Dieu, ſes miracles, ſon Aſcenſion, la publication de ſon Evangile, ce ſont là des faits qu'on développe preſque ſans le ſecours de la Chronologie. Les Diſciples de ſes propres Apôtres ont paru en France & dans les Royaumes voiſins : ils inſtruiſirent nos

peres de ce qu'ils avoient vû & entendû ; & nos peres à leur tour nous l'ont fidelement tranſmis. Les Hiſtoriens de l'Antiquité Chrétienne, ces Ecrivains ſacrés & profanes dont la mémoire vit encore parmi nous, nous ont fait part des moindres anecdotes de l'Egliſe : leurs ouvrages aſſortiſſent nos bibliothéques, ouvrages authentiques où tout eſt détaillé avec ordre, avec préciſion, avec ſimplicité : que dirai-je ! l'accompliſſement des prophéties de Jeſus-Chriſt eſt d'un genre ſi démonſtratif qu'il y auroit moins d'abſurdité à douter du régne de Charlemagne qu'à combattre l'hiſtoire de l'Egliſe. C'eſt cette démonſtration qui fait l'appui du Chrétien, appui ferme qui le ſoutient au milieu d'un monde déiſte : eh ! que peuvent contre le témoignage de la raiſon toutes les ſubtilités d'une contentieuſe philoſophie ?

La certitude des prédictions eſt le plus ſûr témoignage de la Divinité ; & c'eſt l'événement qui conſtate évidemment la certitude des prédictions : par conſéquent voilà le Chrétien inexpugnable dans ſa foi, car juſqu'ici les prophéties de Jeſus-Chriſt n'ont ceſſé de s'accomplir dans leur ordre ſucceſſif. Tert. ap. c. 20.

Jeruſalem ſera un jour foulée ſous les
Lucæ. c. 21. pieds des Gentils, diſoit-il à ſes Diſciples : ſes ennemis l'inveſtiront : ſes habitans périront par le glaive ; & les reſtes d'Iſraël ſeront eſclaves, fugitifs, confuſément diſperſés dans les nations : le royaume de Dieu leur ſera ôté, puiſqu'il faut que tout s'accompliſſe ; & il
Math. c. 21. ſera donné à un peuple qui le fera fructifier. Vous-mêmes vous ſerez traduits
Marc. c. 13. devant les Tribunaux : les Puiſſances vous perſécuteront : mais ne craignez rien ; vous vaincrez le monde comme
Joan. c. 16. je l'ai moi-même vaincu : & jamais les portes de l'abîme ne prévaudront contre
Math c. 16. mon Egliſe. Voilà donc que Jeſus-Chriſt prophétiſe ſur la déſolation des Juifs ; ſur la vocation des Gentils ; ſur la perſécution des tyrans ; ſur la ſtabilité & l'indéfectibilité de ſon Egliſe. Connoiſſez, mon cher Cléonime, la divinité de ſa Religion par l'accompliſſement de toutes ces prophéties ; & apprenez par les victoires de cette Mere triomphante combien doit être ferme la foi de ſes enfans.

Retracer l'hiſtoire du Peuple de Dieu, c'eſt faire le portrait de la gloire même. C'eſt de lui que ſont ſortis les premiers héros dans l'ordre naturel & divin : de-

là descendent les Patriarches, les Prophétes, les saints Rois, les guerriers triomphateurs : delà les politiques Daniel qui d'un clin d'œil donnoient le mouvement aux Monarchies ; les braves Matathias qui, du sein de la défaite, faisoient éclorre les plus brillantes victoires ; les formidables Judith qui, d'un coup de cimeterre, dissipoient les cent mille combattans. Peuple Juif, le plus célébre peuple de l'univers par la magnificence de son Temple, par la sainteté de son Culte, par la sagesse de ses Loix, par la fertilité de ses Provinces, mais plus illustre encore par la naissance du Fils de Dieu descendant de la race de ses Souverains. Mais Israël devoit tremper ses mains dans le sang de son Christ ; dès lors toute sa gloire devoit s'anéantir, le Christ lui-même l'avoit prédit. Rappellons-nous la plaie cruelle dont ce peuple fut frappé trente ans après la journée du Calvaire : en Egypte, en Judée, en Mésopotamie, jusques chez les Parthes, ce fut par-tout un carnage horrible qu'on fit de ces coupables victimes. Mais quel spectacle d'horreur, lorsque cinquante ans après, Dieu mit son glaive entre les mains de Titus ! que ce Prince, d'ailleurs le modele des

Luc. c. 21.

Joſep. 183. ant. 10.

Princes débonnaires, fit de leur ville déïcide comme le théâtre des vengeances céleſtes ! La famine, la peſte, la ſédition au-dedans, l'ennemi Romain ſous ſes remparts, tout alors ſe réunit contre l'infortunée Jeruſalem, dit Joſephe, témoin oculaire des malheurs de ſa patrie. » Les maiſons, dit-il, étoient » pleines de femmes & d'enfans morts; » les rues de vieillards expirans ; les » égouts ſouterrains de rebelles égorgés. » On voyoit dans les places publiques » des jeunes gens enflés, ſe traînant » comme des phantômes, puis tombant » tout-à-coup comme des cadavres. Les » uns mouroient en enterrant les autres: » ceux-ci ſe cachoient dans les ſépul- » chres pour y attendre la mort : on ne » voyoit plus de larmes ; on n'entendoit » plus de cris, toute la ville étoit dans » un mortel ſilence, & comme dans » une funeſte nuit : oh horreur ! on vit » une mere manger juſqu'à ſon enfant ! » enfin onze cens mille Juifs dévoués » au carnage par la famine, le fer & le » feu ; la maiſon de Dieu réduite en » cendres ; Jeruſalem changée en ſépul- » chre de morts, les rues, les places, » les foſſés, la campagne, le Temple ; » Titus, le Miniſtre du Dieu vengeur,

Joſep. 6. bel. 4.

» fait paſſer (1) la charrue par-tout, &
» vend aux nations voiſines les reſtes
» du peuple que preſque perſonne ne
» voulut acheter. » Les triſtes rejettons d'une ſi maudite tige ſont encore parmi nous, mon cher Cléonime, & depuis dix-ſept cens ans la main de Dieu les pourſuit, & les opprime dans les Provinces. Voyez comme le ſang du juſte retombe ſur la race déicide ; croyez-vous que la malédiction céleſte, encore aujourd'hui ſi viſiblement empreinte dans ſes yeux, ſoit une preuve ſuſpecte & de la miſſion du Fils de Marie, & de la Divinité de l'Egliſe Catholique, & de l'impoſture de vos Ecrivains Déiſtes? Juſtes Cieux! par quelle profondeur de vos jugemens les mortels oppoſent-ils encore l'incrédulité! Eh! les enfans de

(1) L'Empereur Julien voulant contredire les écritures, entreprit de rebâtir Jeruſalem. Les Juifs inſtruits de ſon deſſein par des lettres qu'il leur écrivit, accoururent de toutes parts : déjà ils bâtiſſoient avec le plus d'ardeur & de confiance, lorſque des bruits ſouterrains ſe font entendre : la terre tremblante ſecoue, renverſe tous les ouvrages ; de ſes entrailles ſortent des feux qui conſument les inſtrumens, les matériaux, les ouvriers, qui bouleverſent les fondemens : alors s'accomplit la prophétie de Jeſus-Chriſt qui avoit prédit qu'il n'y reſteroit point pierre ſur pierre. Ce trait hiſtorique n'eſt point ſuſpect ; nous l'apprenons du troiſieme livre d'Ammien Marcellin, ce fier partiſan de l'idolâtrie, & d'ailleurs courtiſan de Julien.

promiſſion ſeroient-ils donc compris dans l'anathême du peuple proſcrit ! Non, la philoſophie moderne fait ici violence à la juſtice d'un Dieu ; & par un arrêt peut-être irrévocable le nom du Philoſophe eſt effacé du livre de vie : que répondra-t'il au ſouverain juge, le malheureux obſtiné ! la diſperſion des Juifs depuis la mort de Jeſus-Chriſt, réprobation ſi profondément gravée ſur leur front, n'eſt-elle pas aux yeux de toute la terre un événement qui tranche toute difficulté, qui rend la vérité du Chriſtianiſme auſſi évidente que l'exiſtence du jour ?

Jeruſalem trempa conſtamment ſes mains dans le ſang de ſes Prophétes : ſon attentat contre Jeſus de Nazareth mettoit le comble à la meſure de ſes peres : alors le Dieu d'Abraham devoit proſcrire ſon peuple, & donner ſon royaume aux nations incirconciſes, ainſi Jeſus Chriſt l'avoit prédit : ſuivez-moi, mon cher Cléonime, ce ſont ici les merveilles de la toute-puiſſance. La Judée, la Grece, l'Italie, étoient encore frappées de la cataſtrophe du Calvaire, lorſque tout-à-coup les Apôtres du nouveau crucifié volent dans les Provinces, & après eux leurs Diſciples. Rome, Paris,

Pekin, Athênes, Madrid, ſont le théâtre de leur apoſtolat, la Perſe, l'Egypte, la Médie, toute la terre. Comme enfans du tonnerre ils font retentir les royaumes des oracles de l'Evangile : ils attaquent les Philoſophes dans leurs écoles, les Monarques ſur leur trône, les Démons dans leurs ſtatues. Ils prouvent la divinité de leur miſſion, par les Prophétes, par le raiſonnement, par les miracles. A leur parole toute-puiſſante l'idolâtrie, la Synagogue ſont émues, interdites, ébranlées : le Philoſophe eſt déconcerté au portique, au lycée, à l'académie : le Payen prêt à venger ſes Dieux, ce géant maître du monde, laiſſe tomber le glaive, & embraſſe avec amour l'arbre de la croix : l'Egliſe Catholique commence : & quarante années de prédication font infiniment plus de conquêtes dans l'univers, que n'en fit dans trois cens ans de combats & de victoires la République de Rome dans l'enceinte de l'Italie. Nous liſons tout cela dans l'hiſtoire de la décadence du Paganiſme : le Philoſophe moderne le ſçavoit-il lorſqu'il a parlé de l'établiſſement de la Religion Chrétienne comme qui jette les fondemens d'une République ?

S. Iren. l. 2. c. 20.

Lett. Turq. 1. p. lett. 16.

Ces progrès de l'Evangile coûterent néanmoins du ſang à l'Egliſe naiſſante, Jeſus-Chriſt l'avoit prédit : & c'eſt ici que la Religion Chrétienne entraîne l'eſprit & le cœur. Des Empereurs tyrans ſément le carnage dans le troupeau du Paſteur des ames : ils aiguiſent leur épée ſacrilége : l'arrêt de proſcription eſt porté : & déjà aux quatre coins du monde ſont dreſſés les échafauds. Des quatre coins du monde les Chrétiens accourent au bruit des roues : ils préſentent aux bourreaux un ſein enflammé qui reclame la mort. On frappe en effet : alors la terre s'inonde de ſang innocent : les victimes ſont égorgées par milliers ; vieillards, enfans, Prêtres, Pontifes, tout périt ſous le glaive barbare : les Cieux s'ébranlent, ſont épouvantés ; l'Egliſe, ce ſemble, rend ſon dernier ſoupir. Mais que peut l'Enfer contre la promeſſe du Dieu qui enchaîne les Enfers ? Et dans ſon impuiſſance quelle certitude de foi pour nous, quel argument contre l'impie ? l'Egliſe à peine hors du berceau s'aggrandit par l'Egliſe mourante : des cendres de ſes Martyrs naiſſent des peuples Catholiques. Le bourreau baiſe la tête qu'il a tranchée, & dans ſon repentir offre la ſienne au tyran : le tyran,

Euſeb. hiſt. l. 32.

Tert. Apol. p. 50.

idolâtre par ſon épouſe, eſt exhorté à la foi par ſon épouſe devenue Chrétienne: ce ſont des enfans d'Abraham que les pierres enfantent. Un ſoldat décapité pour Jeſus-Chriſt touche le cœur de ſon général; & le général converti entraîne preſque toute l'armée : la prédication de Pierre eſt ici moins féconde que la perſécution de Dioclétien : & par une victoire contre la nature même des victoires, des vierges tendres, & d'un âge encore timide & craintif, laſſent un bras le vainqueur des monſtres, bras Romain qui avoit ſubjugué l'univers. A l'héroïſme de ces Vierges nous vous adorons, Seigneur, Fils de Marie! jamais la terre ne vit rien de ſemblable : oh! véritablement vous êtes le Dieu des forts! nous confeſſons votre nom, Seigneur! & notre bouche exalte à jamais votre puiſſance. Vous la connoiſſez, mon cher Cléonime, la timidité du sèxe aux approches du péril; ſa mortelle frayeur à l'aſpect d'un meurtrier aſſaſſin : & qu'eſt-ce qu'une jeune fille ſous la dent d'une bête féroce, qu'une victime éperdue, mourante, ſans force & ſans ſoupir? Plus puiſſante que la mort, la Vierge Chrétienne plus forte

que l'Enfer, combat, régne, triomphe au milieu du carnage : elle s'offre au lion rugiſſant comme qui met ſur ſes genoux un innocent agneau : ſon regard fixe d'un œil épris le fer qui lui déchire le ſein : ſa bouche ébranlée par les coups du marteau redouble les Cantiques à meſure qu'elle ſe gorge de ſang : elle ſe jette dans la fournaiſe ardente avec ces tranſports que cauſe le ſpectacle d'un palais enchanté : c'eſt une Marguerite qui lutte contre les dragons : & ſi elle porte la main ſur ſon bourreau, ce n'eſt que pour fortifier ſon glaive timide qui n'oſe lui trancher la tête. Nous liſons tout cela dans l'hiſtoire des Vierges martyres : eſt ce par fanatiſme qu'elles verſerent ſi généreuſement leur ſang pour la Religion Chrétienne ? Que le Philoſophe moderne liſe donc avant d'écrire : qu'il confronte l'événement & la prophétie : eh voilà que ſon propre cœur devient le juge de ſon impiété ! Non, non, l'Egliſe conſervera toujours ſa beauté après des faits ſi ſurprenans : l'homme ſenſé ne balance plus ſans doute ſur une Religion qui fait ainſi des héros, qui éleve l'ame & le corps au-deſſus de l'humanité ; qui transforme

Vandelb. martir. T. 5, 336.

Penſées philoſ. 555.

l'effrayante mort en objet de ſoupirs : elle ſeule le perſuade, l'attire, le tranſporte. Quelle Religion, mon cher Cléonime, encourage ainſi de foibles humains ? enhardit contre les tyrans de la terre ? fait donner le baiſer d'amour à l'épée teinte de ſon ſang ? convertit les braſiers en jardins de fleurs ? porte de jeunes beautés à préférer le bras d'un bourreau farouche à la main d'un Prince ſoupirant? Vous ſeule, Religion Chrétienne, convertiſſez en mur d'airain le front des mortels : c'eſt donc vous que ma raiſon adore, Reine toute puiſſante! vous, fille, épouſe de mon Chriſt ! qui retracez ſi ſenſiblement à mon eſprit le pouvoir de la Divinité. Et toi, terre ! rougis des monſtres qui ſortent de tes entrailles : ouvre les yeux ſur l'impiété qui inonde tes contrées : & connois pour une bonne fois par la gloire de l'Evangile juſqu'où monte le vertige de tes modernes Ecrivains.

Cependant l'Enfer change d'attaque ; & le Chriſtianiſme (1) eſt toujours vic-

(1) Toutes les héreſies depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme ont varié ; la ſeule Religion Catholique a conſervé dans toute leur pureté ſes régles de mœurs & de foi. » La raiſon de cette différence, » dit M. Boſſuet, c'eſt » la diſparité entre les ou- » vrages de Dieu & ceux » des hommes ; la vérité

torieux selon la prophétie de J. C. A la persécution qui fit couler le sang des enfans se joignit l'héréſie qui eſſaya de percer le ſein de la mere : mais la victoire ſur les tyrans avoit préparé l'Egliſe à la défaite des hérétiques : le Dieu des armées préſida à tous ſes combats : & aujourd'hui comme toujours tous les monſtres d'Enfer ſont enchaînés au pied de ſon trône : ici la Religion eſt concluante ; & l'impoſteur Philoſophe demeure ſans replique. Retraçons-nous les variations des ſiécles, la conſpiration des impies contre l'épouſe de Jeſus-Chriſt. L'Orient & l'Occident ſe liguent, & de concert l'attaquent dans ſa foi, dans ſes maximes, dans ſes Sacremens : impoſture, magie, guerre, carnage, fureur,

» Catholique venue de » Dieu a d'abord ſa perfection : l'héreſie, foible » production de l'eſprit » humain, ne peut ſe faire » que par piéces mal aſſorties : c'eſt ce qui faiſoit » dire à ſaint Hilaire parlant à Conſtance, protecteur des Ariens : la » même choſe vous eſt arrivée qu'aux ignorans » Architectes à qui leurs » propres ouvrages déplaiſent toujours. Vous ne » faites que bâtir & détruire ; au lieu que l'Egliſe Catholique dès la » premiere fois qu'elle parla » fit un édifice immortel, & » donna une ſi pleine déclaration de la vérité que, » pour condamner éternellement l'erreur, il n'a » jamais fallu que la répéter. Eh ! d'ailleurs comment l'Egliſe pourroit-elle varier, tandis qu'elle » fait profeſſion de ne rien » croire & de ne rien enſeigner que ce qu'elle a » reçû ! »

tout ſe prête à ſa ruine. Remontons au premier âge de l'Egliſe, & de ſiécle en ſiécle deſcendons au jour préſent qui nous éclaire; c'eſt par légions que nous comptons ſes ennemis : leur bras fut toujours levé, & porta conſtamment des coups terribles. Plus inébranlable que les colonnes du monde, l'Egliſe tranquille paroît appuyée ſur ſon bien-aimé: ſa tête élevée juſqu'aux Cieux eſt inacceſſible aux traits des monſtres infernaux : elle s'arme de la foudre que lui confia le Dieu du tonnerre : elle frappe : & déjà ſes ennemis ſont foudroyés, Arrius, Pélage, Montan, Neſtorius, Spinoſa, Molinos, Baius, Calvin, Luther, Melancton : les cent têtes de l'hydre ſont abattues; tandis qu'invulnérable, immortelle, toujours divine dans ſon chef, dans ſa morale, dans ſa foi; brillante, auguſte, pleine de magnificence, la Religion Chrétienne étale aujourd'hui ſes beautés dans toute la terre : nous liſons tout cela dans l'hiſtoire du Chriſtianiſme triomphant. Eſt ce par le fer & le crime que l'Egliſe a ſi inviolablement conſervé ſon dépôt ? Que le Philoſophe moderne liſe donc avant d'écrire; qu'il confronte l'événement &

Franc. Lon. in ſum. Concil.

Anal. de Bayle, T. 1. p. 35.

la prophétie ; eh voilà que ſes genoux s'abattent devant la puiſſance du Crucifié !

Et c'eſt ici, mon chèr Cléonime, le boulevard inexpugnable (1) de l'homme Chrétien, je veux dire l'indéfectibilité de l'Egliſe parmi les révolutions des ſectes & des empires. On ne peut concevoir comment elle a pû réſiſter à tant de ſiécles de ſang & d'horreur qui ont tout entrepris pour l'anéantir, ou du moins la corrompre : une main inviſible pouvoit ſeule la ſoutenir ſans doute au milieu de tant de ſecouſſes : mais qu'eſt-ce qu'une Religion que Dieu protége ſi

(1) Dieu qui nous a fait, » dit Origene, & qui con» noît ce qui nous eſt pro» pre, a voulu pour notre » bien que tous les particu» liers fuſſent attachés à » l'autorité de ſon Egliſe » qui de toutes les autorités » eſt ſans doute la mieux » établie. » En effet elle eſt établie non-ſeulement par le témoignage que Dieu lui-même rend en ſa faveur dans les ſaintes Ecritures ; mais encore par les marques de ſa protection viſible qui ne paroît pas moins dans la durée inviolable & perpétuelle de ſon Egliſe que dans ſon établiſſement miraculeux. Quoi de plus merveilleux que de la voir toujours ſubſiſter ſur les mêmes fondemens ſans que l'idolâtrie & l'impiété qui l'environnent, ni les tyrans qui l'ont perſécutée, ni les hérétiques qui ont tâché de la corrompre, ni les Apoſtats qui l'ont trahie, ni les Sectateurs indignes qui l'ont deshonorée, ni enfin la longueur des tems qui ſeule ſuffit pour abattre toutes les choſes humaines, ayent jamais été capables, je ne dis pas de l'éteindre, mais de l'altérer.

visiblement, que la Religion du vrai Dieu ? & si par des miracles si évidens les cieux exaltent la gloire de l'Eglise ; que penser de ces esprits forts qui, voulant flétrir d'opprobre l'Eglise, combattent avec fierté les miracles des cieux ? Jesus-Christ devoit tout entraîner après lui par le spectacle de sa Croix ; c'est en place publique qu'il prédit cet événement. Voyez comment en effet tous les peuples tournent leurs regards vers Jesus crucifié, l'Asiatique, l'Insulaire, l'Africain, l'Européen avec tous ses Monarques : tous les législateurs qui cédent en sagesse à la sublimité de ses loix, Confucius, Minos, Lycurgue, & même Moyse : toutes les sectes qui, malgré elles, admirent la sainteté de sa morale, l'idolatrie, la synagogue, l'alcoran, le déisme furieux, le sanguinaire calvinisme : toute la terre qui fait preuve de l'authenticité de son Eglise, authenticité, inébranlable appui de sa gloire par l'accomplissement de la loi & des prophéties ; par l'extirpation des hérésies & de la gentilité ; par le consentement unanime des nations ; par la constance des martyrs ; par la succession non interrompue des Prêtres & des Pontifes ; par

Joan. c. 12.

l'unité, la catholicité, la perpétuité de la foi ; par les ſçavans ouvrages des Ecrivains ſacrés, Interprêtes, Controverſiſtes, Théologiens, Docteurs admirables, dont les Philoſophes de nos jours ſeroient à peine diſciples : & l'auteur de toutes ces merveilles, c'eſt un Juif crucifié ; un homme l'opprobre de ſa nation par ſa pauvreté, par l'infamie de ſa mort ; un homme proſcrit dont le ſang a été confondu avec celui des ſcélérats : oh Dieu ! quel pouvoir dans cet homme de langueur ! ou ſi Jeſus-Chriſt ne fut qu'un homme ordinaire, comment l'événement juſtifie-t-il ſes prophéties ? Qui donne donc ainſi tant d'éclat à la gloire de l'Egliſe Militante ?

Toutes ces preuves de la Religion Chrétiennes ſont parlantes, (1) mon cher Cléonime !

(1) » Pour connoître la » vérité de la Religion » Chrétienne & l'erreur des » ſectes, il ne faut, dit » Origene, que confronter » les libelles hérétiques & » les témoignages de la foi : » de quel éclat ne brillera » pas alors la lumiere de » l'Evangile par la compa- » raiſon des ténébres qu'op- » poſe l'impiété ? » Le nombre des libelles impies eſt infini : mais leurs Auteurs prouvent-ils que la Religion eſt fauſſe ? Ce ſeroit prouver l'impoſſible. Qu'on décompoſe tous les ouvrages en proſe ou en vers contre l'Egliſe de Jeſus-Chriſt ; on défie d'extraire de tant de milliers de volumes un ſeul argument capable d'infirmer les vérités de la foi. » Les ſim- » ples, les ignorans, peu-

Cléonime, & quel que ſoit le préjugé de vos lectures profanes, vous êtes malgré vous Chrétien dans l'eſprit, ſi vous ne l'êtes point dans le cœur. Mais ſoumis ou rébelle, qu'importent à la vérité toutes les ſectes des incrédules? s'enſuit-il que la Religion eſt fauſſe, parce qu'il plaît aux impies de la combattre? La vertu toute puiſſante de la Croix eſt-elle donc chimérique, parce qu'il ne peut pas entrer dans la tête de nos Philoſophes, qu'un homme crucifié, mort, enſéveli, ait pû opérer tant de prodiges? & eſt ce à dire que les Romains n'ont pas ſoumis l'Aquitaine, parce que je juge à propos, moi, de réfuter les commentaires de Céſar? Mais loin de vous éclairer, toutes ces victoires de l'Evangile vous obſcurciſſent peut-être l'eſprit. Vous ne pouvez comprendre que la terre ait été le théâtre de tant de merveilles: les ſages confondus; les potentats effrayés, convertis; les lions enchaînés par de jeunes filles; la mer, les montagnes, les ſepulchres, toute la nature obéiſſante à l'invocation du nom

» verſt être ſéduits par cet » immenſe amas de libel- » les, dit ſaint Irenée; aux » yeux du Sage ce ne ſont » que de miſérables avor- » tons du délire, *animi mi-* » *ſerrima deliria.* »

de Jeſus-Chriſt : c'eſt là, dites vous, le merveilleux de la fable ; il faudroit l'avoir vu pour le croire. (1) Mais, Cléonime, eſt-ce à dire que le Soleil ne luit point, parce qu'un aveugle ne peut l'appercevoir ? oubliez-vous donc que le fondement de la certitude humaine, c'eſt que les hommes ne ſont pas fous, & qu'ils doivent être crus lorſqu'ils s'accordent unanimement ſur les queſtions du fait ? que puiſque tous les hiſtoriens parlent de l'invaſion des Romains dans les Gaules, il faut néceſſairement qu'il y ait eû un Jules conquérant que vous n'avez point vu ? Et puiſque pour croire vous voulez voir ; ne voyez-vous donc point que quand bien même il n'y auroit eû ni miracles ni prophéties, une Religion fondée par douze ignorans Apôtres, ſans crédit, ſans armes, ſans fortune ; Religion au-

(1) » Que pouvoit avoir » vu le monde pour croire » en Jeſus-Chriſt ; c'eſt » le raiſonnement de M. » Boſſuet ? s'il a vû des mi- » racles, Dieu s'eſt donc » viſiblement mêlé de cet » ouvrage ; & s'il ſe pou- » voit faire qu'il n'en eût » point vû, ne ſeroit-ce » pas un miracle plus » grand & plus incroyable » que ceux qu'on ne peut » pas croire, d'avoir con- » verti le monde ſans mi- » racle ; d'avoir fait entrer » tant d'ignorans dans des » myſteres ſi hauts ; d'avoir » inſpiré à tant de Sçavans » une humble ſoumiſſion ; » & d'avoir imprimé le » goût de la vertu dans les » ames les plus ſenſuelles & » les plus corrompues.

jourd'hui si floriſſante, eſt aux yeux les moins clairvoyans le plus étonnant des miracles ? Eh ! oui ſans doute il a fallu du merveilleux pour faire adorer un homme crucifié ; pour détruire les Idoles d'enfer ; pour accréditer un Evangile de larmes & de pénitence ! croyez-vous donc que ſans ces prodiges qui vous révoltent, l'Idolâtre eût abandonné le culte de ſes peres ? que le Philoſophe eût renoncé aux lumières de ſon génie ? que la Vierge ſe fût dévouée au célibat ? que le Mondain délicat & ſenſuel eût porté le cilice ſur une chair nourrie des délices de la volupté ? Et ſi l'Egliſe n'avoit pas été cimentée par les miracles ; penſez-vous que Clément XIII ſeroit aujourd'hui glorieuſement aſſis ſur le plus reſpectable trône de l'univers ? L'écrivain moderne (1) n'a-t-il pas honte de nous oppoſer ici des doutes puérils, des argumens miſérables, qui d'eux-mêmes ſe réduiſent en poudre ?

(1) »Qu'attendons-nous à » nous ſoumettre, dit tou- » jours M. Boſſuet, que » Dieu faſſe de nouveaux » miracles, ou que les im- » pies ſe taiſent ? Ne voyons » nous pas qu'on ne peut » combattre la Religion » ſans montrer qu'on a le » ſens renverſé, & qu'on » ne ſe défend plus que » par préſomption ou » par ignorance ? L'Egli- » ſe toujours victorieuſe » des ſiécles & des er- » reurs, ne pourra-t-elle » donc vaincre les pitoya- » bles raiſonnemens que » notre eſprit lui oppoſe ? »

M. Racine la Relig. Poëm. Chant 4.

» L'euſſai-je mieux connue, cette » Religion, dans ce tems où Jeſus-» Chriſt la dictoit à ſes Apôtres, dit un » Poëte célébre parmi nous, d'après S. » Auguſtin ? Non, la vérité me frappe » bien plus, aujourd'hui qu'elle a con-» fondu le paganiſme & l'héréſie; que » Rome la conquérante des Provinces, » eſt ſoumiſe à ſon empire; que plus » puiſſante que les Céſars, elle régne » ſur l'Indien & l'Iroquois. » C'eſt donc pour vous que je ſoupire, fille du Ciel, plus éclatante à mes yeux que le jour du midi ! venez donc, je ſuis à vous : & ſoyez la diſcipline de mon cœur, Religion ſacrée ! qui avec tant d'attrait devenez le flambeau de ma raiſon.

Mais ſi les preuves de la Religion Chrétienne ſont ſi parlantes; d'où vient qu'il eſt ſi peu de bons Chrétiens ? Je ne répondrai pas à cela que les paſſions ſont vives, & que l'attrait des plaiſirs nous endort ſur l'importante affaire du ſalut : que peut la volupté ſur une ame qui voit l'enfer caché dans la coupe des délices profanes ? On vit en mauvais Chrétien; parce qu'on n'eſt pas intimement pénétré des vérités de la Religion; on n'a point lu l'hiſtoire ſuivie du Chriſtianiſme : on n'eſt jamais remonté à

l'origine, ni de la loi, ni des prophéties, ni même de l'Evangile : on croit en Jesus-Christ ; mais on n'est pas en état de rendre compte de sa foi. Dans cet état d'ignorance le danger du crime paroît moins effrayant : on se laisse emporter par tous les vents de la Doctrine, parce qu'on ne sçait pas distinguer l'erreur d'avec la vérité : on n'apprécie plus tant la vertu dont on ne connoît ni les charmes, ni la nécessité, ni la destinée : on vit comme au hasard, sans penser que la Religion est le premier devoir de l'homme, & qu'il y va de son salut éternel de faire ici un bon choix. Que ce mortel est heureux que le Seigneur instruit de sa loi! mais quel châtiment est réservé à la créature qui, pour plus librement pécher, affecte de vivre dans l'ignorance!

## CHAPITRE SEPTIEME.

*L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par la conſidération des grandeurs des hommes religieux.*

CE ne fut point par légereté d'eſprit que les peuples abandonnerent le culte des Idoles pour n'adorer que le Dieu du Ciel, je l'ai dit ailleurs. Les plus ſçavans d'entr'eux examinerent attentivement d'où pouvoit venir une Religion qui faiſoit tant de bruit dans le monde : ils ſçavoient que la prophétie étoit un don de la Divinité, parce qu'il n'appartient qu'à un Dieu de connoître infailliblement l'avenir : ils confronterent l'hiſtoire de l'Evangile avec le livre des prophéties ; & par le rapport ſenſible qu'ils apperçurent du Chriſtianiſme aux oracles prophétiques, ils conclurent malgré eux que le fils de Marie étoit en effet le Chriſt fils du Dieu vivant. Une conviction ſi intime devoit ſans doute, à moins du plus étrange endurciſſement, faire des impreſſions dans

leur cœur; d'ailleurs c'étoient des hommes que Dieu avoit choisis pour être les interprêtes & les Apôtres de sa loi. En effet, la grace acheva de les attacher à la vérité, dont l'éclat les avoit si vivement frappés; & c'est dès lors que l'Eglise commença, comme elle continue encore, à compter parmi ses enfans les plus grands hommes des siécles.

Les sectes payennes avoient chacune en particulier leurs sages; mais il y avoit (1) infiniment moins de sages que de sectes, & les sages & les sectes s'évanouissoient bientôt pour ne plus reparoître. La Religion Chrétienne commença

(1) Parmi tant d'antiques Philosophes qui ont parlé de la Divinité, on n'en compte que deux ou trois qui ayent traité cette matiere avec moins d'inconséquence, quoique toujours avec ambiguité? La connoissance de Dieu & de ses attributs est la racine de l'immortalité *radix immortalitatis*, dit le plus sage des hommes comme le plus grand des Rois; pourquoi donc ne pas dire que les anciens avoient leur mérite, mais qu'ils ne connoissoient point la Divinité, & que par conséquent on ne les doit point qualifier à la rigueur du titre de grands hommes? Les éloges qu'on leur donne, aussi-bien que la haute idée qu'on a de nos Ecrivains impies, tout cela, dis-je, seroit juste, si la bonne opinion qu'on en a constituoit la grandeur. Que sera le Philosophe avec toute notre estime, si Dieu reprouve & le tribut de nos louanges, & la gloire du Philosophe? Quelle preuve en faveur de la Religion que la distance infinie de ces prétendus Sages à la foule des sublimes Docteurs d'Israël! peut-être que le dix-neuvieme siécle voudra le comprendre.

avec le monde, & ſans parler de ſa gloire préſente, elle renferme dans ſon ſein les plus illuſtres perſonnages de la primitive antiquité. Quel catalogue d'hommes admirables depuis Adam juſqu'à Jean-Baptiſte, qui étoit lui-même le plus grand des enfans des femmes! Eſt-ce vous induire à l'erreur, ô Cléonime! que de vous propoſer la Religion de tant de Patriarches ſi ſaints, de tant de Prophétes ſi fidéles, de tant de Magiſtrats ſi intégres, de tant de Pontifes ſi zélés, de tant de Rois ſi magnanimes & ſi Religieux? Eſt-ce chercher à vous tromper que de vous inviter à vous ſoumettre à Dieu comme Jacob, à reſpecter ſon nom comme Moyſe, à reclamer ſa protection comme Joſué, à trembler devant ſon Sanctuaire comme Samuel, à chanter ſes louanges comme David, à défendre ſa cauſe comme Matathias? Eh! eſt-ce vouloir vous ſéduire que de vous offrir pour modèles des hommes recommandables dont vous admirez vous-même la grandeur d'ame, la douceur de l'eſprit, l'intégrité des mœurs, le courage, la probité, la ſageſſe? La Religion de ces amis de Dieu a paſſé juſqu'à nous, Religion reſpectable à laquelle vous

devez inviolablement vous attacher, du moins par respect pour vous-même.. Que sont pour vous les prosélites des sectes infames, tandis que dans l'enceinte de votre Temple vous voyez des Docteurs, des Pontifes, des Monarques qui sont la gloire de l'humanité ? Ou comment refuseriez-vous d'accepter un culte où l'adorateur puise des trésors de vertu qui transmettent la mémoire de son nom dans la génération des siécles ?

La réputation de ces hommes illustres ne doit point nous paroître suspecte ; l'histoire de leur vie, histoire naïve, célébre, authentique, est entre les mains des Juifs, dont ces mêmes hommes frapperent cent fois d'anathême la (1)

(1) L'histoire du Peuple Juif est remplie de faits admirables qui surpassent la nature & l'imagination: mais c'étoit Dieu qui en étoit l'Auteur, & qui vouloit nous faire entendre ce que pouvoient de foibles mortels lorsqu'ils étoient fortifiés par sa puissance. Quoi de plus surprenant que ce qu'elle nous apprend de Noë, de Joseph, de Josuë, de Salomon, de Daniel, d'Elisée, de Samson, des Machabées, d'Esther, de Debbora, de Judith, d'une infinité de personnages qui se rendirent remarquables par tout ce qui véritablement immortalise aux yeux de Dieu & des hommes ? Pourquoi ne trouve-t'on rien de semblable dans les sages de l'antiquité profane ? Lactance répond, c'est que ceux-ci n'avoient que des démons pour oracles & les autres la Divinité, *illi dæmonia, hi Divinitatem sectantes.*

maudite race. Là, nous voyons leurs intimes commerces avec Dieu, les bénédictions ſpéciales dont Dieu daignoit les prévenir, la beauté des ſacrifices qu'ils offroient à la majeſté de Dieu; c'eſt Abraham qui immole ſon fils; c'eſt Jacob qui voit le Seigneur face à face; c'eſt Jonas ſauvé miraculeuſement du centre de la mer. Là, s'offre le ſpectacle touchant de la grandeur humaine s'humiliant devant Dieu : des Pontifes ſubſtituant le cilice à la magnificence des habits pontificaux; des conquérans baiſant humblement leurs fers dans les cachots mêmes des villes conquiſes; des Rois, la cendre ſur la tête & les yeux en pleurs, dépoſant leur couronne ſur le pavé du Sanctuaire. Là, dans ces livres ſacrés, ſont tracées par la plume de ces hommes ſurhumains les ſublimes grandeurs de Dieu : c'eſt Moïſe qui manifeſte à tout un peuple les ſuprêmes arrêts de ſa Divinité; c'eſt Iſaïe qui développe les conſeils de ſa miſéricorde; c'eſt Jérémie qui étale les beautés de ſa magnificence; c'eſt Ezéchiel qui déploie l'étendue de ſon courroux; c'eſt Elie qui fait tomber du Ciel le feu de ſes vengeances. . . O Dieu! eſt-ce donc là cette Religion que l'im-

piété traite de fable, & que je refuſai moi-même d'accepter dans les jours de mon adoleſcence ! Je ne ſçavois pas, Seigneur ! qu'elle fût toujours la Religion des véritables Sages de la terre : ô, ſi votre nom leur avoit été inconnu, ſi vous ne les aviez éclairés des plus pures lumieres de votre eſprit ; non, jamais leur bouche n'eût prononcé de ſi divins Oracles ; jamais leur vertu ne ſe fût ſignalée par de ſi nobles & ſi conſtans efforts : je la connois, Seigneur ! la vérité de cette Religion par le caractère des adorateurs qui profeſſerent ſon culte, & je l'embraſſe avec plus d'ardeur encore : puiſſé-je, ô Dieu de mon ſalut ! & quel bonheur pour moi de vivre & de mourir à l'exemple de ces grands hommes !

Entre deux Religions, dont l'une eſt fondée ſur des raiſonnemens ſolides, & l'autre ſur des opinions biſarres ; la premiere ſans doute mérite la préférence : entre deux Religions dont l'une a pour appui l'érudition & le génie, & l'autre l'ignorance & la ſtupidité ; la premiere doit réunir les ſuffrages : entre deux Religions dont l'une eſt adoptée & ſoutenue par des hommes vraiment équi-

tables, & l'autre par des hommes injuſtes; la premiere ſans contredit a ſur la ſeconde tous les dégrés ſupérieurs de certitude. Sur ces principes que dicte la raiſon, toutes les Religions diſparoiſſent auprès de la Religion Chrétienne. Depuis la fondation du Chriſtianiſme chaque ſiécle a vu naître des ſectes; & en ce jour où la vérité ſe montre comme à découvert, ne voyons-nous point éclorre un eſſain de Déiſtes. Philoſophes? Elles ont eu leurs partiſans, ces ſectes, comme toujours elles ont eſſayé de ſapper les fondemens de la foi; & ſi elles n'ont pas toujours ſubſiſté, des novateurs auſſi inſignes que ces premiers, ont reſſuſcité de leurs cendres de nouveaux monſtres d'horreur. Mais qu'étoient ces maîtres ou ces Diſciples de l'erreur qui déchirerent le ſein de l'Egliſe? Heureuſement l'hiſtoire nous a tranſmis leurs noms & leurs ſupercheries; liſez-la, mon cher Cléonime, vous connoîtrez la frivolité de leurs ſyſtêmes par les relations qu'en font les Hiſtoriens. (1) C'étoient des

(1) Blaſtus, Colarbaſe, Artemas, Bardeſanes, Carpocrate, Elxaï, Paſſalorynchites, Cathares, Antitactes, Peratiques, Sacophores, Arrotyrites, Pa-

hommes vains, ambitieux, obſtinés, qui vouloient ſe faire une réputation en ſe donnant en ſpectacle aux Provinces; qui ſe hériſſoient d'argumens contentieux par le ſeul plaiſir de diſputer; qui, vaincus par la raiſon, vengeoient leur défaite par les outrages : des hommes hardis en entrepriſes, mais puſillanimes en raiſonnement; quelques-uns diſtingués par leur naiſſance, preſque tous mépriſables par leur conduite; officieux, mais avares; dévots, mais hypocrites; préſomptueux, mais ignorans : de ces hommes qui ne connoiſſent que l'artifice; qui bravent l'honneur & la bienſéance; qui font tout ſervir à leurs deſſeins fanatiques; qui, ſans l'appercevoir, réparent une étour-

tripaſſiens : Taſcodrugiſme, Caïniſme, Prodianiſme, Ophitiſme, Apotactiſme, Elcezaïſme, Cataphrigiſme, Hydroparaſtatiſme; quels mots à oppoſer aux noms reſpectables de Chriſtianiſme, de fidéles, de Jeſus-Chriſt! & mon objet ſera-t'il moins rempli, ſi je paſſe à des hérétiques un peu moins barbares dans leur dénomination? Qui ne ſçait que Velentin ne ſe jetta dans l'erreur que parce qu'il ne fût point promu à l'Epiſcopat? Que Montan eut toujours des femmes à ſa ſuite? qu'Arius fut le premier hypocrite de ſon ſiécle? Que Calvin étoit paîtri d'un orgueil inſupportable? Que Luther joignit à ſes attentats contre l'Egliſe la profanation du ſéjour des Vierges? Sont-ce là des Apôtres à devoir engager l'homme judicieux à préférer leur Evangile à la Religion du Fils de Dieu?

derie par une faute plus groſſiere ; qui, obſédés par le démon du vertige, ne ſçavent plus ce qu'ils ſont, Maîtres, Diſciples, Enthouſiaſtes, Quiétiſtes, Croyans, Schiſmatiques, Chrétiens ou Malabares. Combien de fois vit on ces Chefs de parti & le parti lui-même ſe faire une Religion de crimes qui aviliſſent l'humanité ? Défendre par le fer une Doctrine qu'ils avoient établie par l'impoſture ? Suborner ceux-ci par careſſes, entraîner ceux là par menaces, remuer les plus deshonorans reſſorts pour cimenter la diſcorde entre les Lévites & le Pontife, le Magiſtrat & le peuple, les ſujets & le Souverain ? Et dans les ouvrages de ces Sectaires impies, trouve-t'on la ſageſſe des hommes inſpirés ? ou plutôt que de maximes qui font rougir tout enſemble la pudeur, la raiſon & la foi ? Que de principes erronés qui ramenent des conſéquences encore plus abſurdes ! Que d'audace dans l'imputation des faits controuvés ! que de malignité dans les ſatyres contre le Vicaire de Jeſus Chriſt, dans les calomnies contre l'Egliſe, dans les blaſphêmes contre Dieu ! Tels étoient les Héréſiarques, tels devoient

être les peuples séduits, qui sans discussion (1) à leur tour adopterent l'erreur. Quel théâtre de licence & de disputes sacriléges que ces nations apostates où la loi du plus fort fixe la discipline & le dogme! où l'on change d'opinion avec impunité! où l'on n'est comptable de sa foi qu'à sa propre fantaisie! où la sévérité de la morale passe pour une loi tyrannique! où il suffit d'être ce qu'on appelle, honnête homme, pour mériter le titre d'homme de bien! Trouve-t'on là ces aimables vertus que le Fls de Dieu porta sur la terre, la sainteté qui caractérise les Prêtres, la pudeur qui consa-

(1) Adopter en esprit de libertinage des Religions profanes, c'est vouloir vivre comme sans Religion dont l'objet essentiel est d'adorer Dieu qui déteste le crime, & qui punira le criminel; envain sans doute prétendroit-on qu'on lui rend le tribut du culte, tandis qu'on l'outrage. Disons même que la foi en Dieu jointe à la perversité du cœur est à ses yeux un monstre dans un sens plus odieux que l'idolâtrie, en ce que l'idolâtre adore la créature parce qu'il ne connoît pas Dieu, & que le libertin connoît Dieu tandis qu'il lui préfére la créature: c'est dans ce sens que Jesus-Christ disoit qu'au jour du jugement Tyr & Sydon seroient moins rigoureusement punies que Bethsaïde & Corozaïn qui ne pouvoient douter qu'il ne fût l'envoyé de Dieu. Quelle peut être la destinée de l'homme qui cache la vérité dans l'esprit & la corruption dans le cœur! ne vouloir pas reconnoître celui qu'on ne peut ignorer, c'est, conclud Tertullien, le comble de tous les crimes, *hæc est summa delicti nolentium agnoscere quem ignorare non possunt.* Tertul.

cre les Vierges, l'humilité qui confond les Sçavans, la ſublime ſageſſe qui transforme les mortels en des hommes divins? O Cléonime! quelle idée auriez-vous de Dieu, ſi c'eſt ainſi par un culte biſarre & cynique qu'il prétendit qu'on honorât ſa Divinité?

Depuis la Prédication des Apôtres, la Religion de Jeſus-Chriſt a brillé comme un aſtre au milieu de ce vaſte univers; ſon Fondateur, ſa Doctrine, ſes Loix, ont fait l'admiration de toute la terre; elle a tout ſoumis au pouvoir de ſes charmes, Poëtes, Philoſophes, Magiſtrats, Conquérans; la douceur, la ſimplicité, la force, la ſageſſe, tels furent ſes caracteres; aujourd'hui comme toujours elle déteſte le crime, l'orgueil, la fourberie, la vengeance, le luxe, la volupté; ſes enfans, vrais hommes, vrais génies, vrais ſages, ſont ſans nombre; l'hiſtoire de ſes grandeurs eſt conſignée dans les faſtes du monde, dans les archives des peuples choiſis, dans les bibliothéques des Rois, dans la mémoire du genre humain; les membres de ſon chef ſont répandus par-tout, dans le Ciel, ſur la terre, dans le profond abîme; ils ſe rendirent immortels parmi les hommes, ils poſſéderont avec

les Anges la gloire de l'immortalité ; elle éleve l'ame, cette Religion, elle éclaire l'esprit, elle dirige le cœur, elle annoblit les talens, talent de bien faire, de bien écrire, de bien combattre ; c'est la Religion Chrétienne ; qui pourroit décrire le mérite, la science, la sagesse, le nombre des héros qui sortirent de son sein ? Il lui falloit des défenseurs, à cette Eglise militante ; car elle avoit des ennemis à combattre ; (1) & c'est par le ministere même des hommes que Dieu l'a toujours fortifiée dans ses combats. Quels génies que ces Docteurs Ecclésiastiques qui dans tous les siécles opposerent le front à l'impiété ! jugeons de la profondeur de leurs lumieres par les beautés & la foule de leurs écrits. Là,

(1) Eusebe, Aristide, Quadrat, Justin, Ammonius, Athenagore, Origene, Tertullien, Clement, Irenée, Cyprien, Jerôme, Gregoire, Ambroise, Augustin, voilà les défenseurs de la Religion Chrétienne ; sont-ce là des génies faiseurs de madrigaux ou compositeurs d'opéra ? Ajoutons les Isidore, les Basyle, les Athanase, les Chrysostôme, les Hilaire, les Cyrille, les Chrysologue, les Leon, les Bernard, les Albert, les Bonaventure, les Thomas. est-il permis de penser que les Déistes de nos jours, marchands trafiquans de faux esprits, puissent lutter contre ce torrent de Docteurs, qui par leur science & leur vertu ont fait la gloire de l'humanité ? Le combat seroit trop singulier : ce seroit pour m'exprimer avec un Auteur respectable, *la guerre des taupes & des mulots contre les formidables titans.*

tout ce que la Religion a de grandeurs eſt développé avec érudition, avec ordre, avec préciſion, avec majeſté : dans celui ci, ce ſont les attributs de la Divinité dont les deſcriptions rendent, pour ainſi dire, Dieu ſenſible ; dans celui-là les attraits de la grace, dont les portraits touchent le cœur de l'homme & la lui font aimer : ici ce ſont les beautés admirables cachées ſous l'humilité de la croix ; là, les richeſſes des couronnes immortelles qui ſont la conſolation & l'eſpérance de la vertu. La création, le péché, la rédemption, la nature morale, la deſtinée des mortels, tout dans ces angéliques Docteurs eſt éclairci, détaillé, démontré : ce ne ſont point les Prophétes qui parlent, ce ſont les diſciples des Prophétes, en qui le don de ſcience ſupplée à l'eſprit prophétique ; ſcience divine qu'ils ont repandue comme par torrens : entrez, Cléonime, dans les Bibliotheques Chrétiennes ; quel amas étonnant d'ouvrages ne frappera point vos regards ? mais quelle ſera votre ſurpriſe, lorſque vous y verrez des livres immenſes qui font douter ſi l'auteur qui les compoſa eût jamais le tems de rien lire ?

Et cette foule de génies que l'Egliſe

compte parmi ſes enfans, ces Docteurs célébres dont les ſentences ſont comme autant d'Oracles, étoient-ils de ces Sçavans orgueilleux, de ces Sages inſenſés qui, s'étourdiſſant ſur les lumieres de l'eſprit, s'abandonnent à la corruption du cœur? ô triomphe de la vertu! ô Religion ſainte! des hommes que toute la terre revere; reſpectables par la prééminence des dignités, plus eſtimables par la ſupériorité des talens; qui n'avoient qu'à parler pour voir les plaiſirs en foule prévenir leurs deſirs, cachés néanmoins dans des retraites obſcures loin du monde profane! exténuant leurs corps par l'auſtérité du jeûne & la rigueur du cilice! s'épuiſant en larmes entre les bras de Jeſus crucifié! reclamant par leurs ſanglots une mort prompte qui les unit à jamais au Dieu de leur eſpérance! O Cléonime! ſi la Religion de ces hommes n'eſt pas la Religion du vrai Dieu; ſi votre foi eſt encore chancelante parce que vos doutes ne ſont pas bien éclaircis; ne conſultez plus les voyans d'Iſraël; c'eſt par d'autres voies que vous devez parvenir à la connoiſſance de la vérité: créature trop aveugle! auriez-vous éga-

lement l'ame assez dure pour ne point sentir que Dieu tient sur vous sa main appesantie ?

Mais si des lumieres si vives ne vous éclairent pas, elles serviront du moins à venger le Ciel avec plus d'éclat de votre stupide aveuglément. Voyez, s'il est possible, le spectacle que vous présente le tableau de la Religion : rappellez-vous ces puissans Rois qui assaisonnoient de larmes de pénitence les délices de leur Cour ; ces souverains Pontifes qui portoient la cendre sous l'éclat de leur thiare ; ces Guerriers conquérans qui dans leurs transports chantoient des Cantiques à Jesus-Christ comme à l'Auteur de leurs victoires ! rappellez-vous tant d'Anachoretes qui préférent la tristesse des déserts aux joies des villes profanes ; tant de Vierges qui cacherent leur beauté dans les ombres du cloître ; tant de Confesseurs qui s'exercerent toute la vie dans les œuvres de piété ; tant de Martyrs qui s'immolerent généreusement sur les échafauds(1)!

(1) Quel spectacle que cette foule de Saints qui depuis les Apôtres jusqu'à nous ont illustré l'Eglise ! qu'on parcoure sérieusement de siécle en siécle tout ce que la Religion a eu de vrais serviteurs de Jesus-Christ, & tout ce qu'ils ont fait d'admirable ; il n'est pas douteux qu'on ne souffre en secret de ce que ces

Et ſi les ſiécles de ces grands hommes vous paroiſſent trop réculés, retracez-vous la généalogie de votre propre famille. Voyez ces ancêtres, ſi illuſtres à

heureux jours ne ſont plus, ou que même on ne deſire d'augmenter le nombre des prédeſtinés en imitant leurs vertus. Cette impreſſion d'émulation que laiſſe naturellement l'exemple des grands hommes ne fut pas inconnue aux zélateurs, ſoit de l'ancienne, ſoit de la nouvelle Loi : les Juifs mettoient ſans ceſſe ſous les yeux de leurs enfans la ſageſſe des héros d'Iſraël : les Apôtres expoſoient aux fidéles tout ce qu'eux-mêmes avoient eu le bonheur de faire & de ſouffrir pour la cauſe de l'Evangile ; & à leur tour les Evêques inſtruiſoient les peuples du zéle des Apôtres & de la gloire de leurs travaux ; eh ! n'eſt-ce pas pour animer notre foi que tous les jours de l'année ſont marqués par la commémoraiſon de quelque Saint ? Mais que ſeroit-ce ſi nous nous retracions les traits particuliers de leur hiſtoire ? Cette préſence de Dieu où ils marcherent conſtamment ; cette humilité qui les anéantiſſoit à leurs propres yeux ; ces oraiſons où ils s'épuiſoient en ſoupirs de vertu ; ces macérations dont ils accabloient leurs corps ; cette contrition du cœur qui leur étouffoit l'ame ; ce courage à ſurmonter en tout l'eſprit tentateur ; ces effuſions de miſéricorde envers les malheureux ; ces ſanglots que leur arrachoient les ſcandales de la terre ; ce zéle à faire des conquêtes à Jeſus-Chriſt, à prêcher ſon Evangile, à combattre ſes ennemis, à lui dreſſer des autels ; ces ſentimens à la mort où ils rendoient leur ame moins par l'excès de la douleur que par l'effort de leur amour ; ces miracles éclatans qui, en témoignage de leur ſainteté, furent opérés à leur tombeau ? Sont-ce là des preuves ſuſpectes de la vérité de cette Religion que l'impiété s'efforce de détruire ? Non, ſi par impoſſible il y avoit à tout cela de l'erreur, l'homme raiſonnable en attendant de nouveaux oracles s'attacheroit toujours à ſa foi, *ſi me deprehenderis errantem, patere, quæſo, cum talibus errare.* Sanctus Ambroſius.

vos yeux, qui ſe firent un devoir capital de vivre en Chrétiens : approchez du ſépulchre de vos pere & mere ; reliſez ces épitaphes que vous lûtes d'abord avec tant d'amour, puiſqu'ils étoient le témoignage de leur grandeur & de leur Religion ! Douteriez-vous, incrédule ! de la vérité de leur foi, ou de la gloire de leur tombeau ? ou bien prétendez-vous qu'ils ont vécu dans l'ignorance, parce qu'il vous plaît de faire l'eſprit fort ? Point de milieu pour vous entre la honte & la ſoumiſſion à la foi : ou rougiſſez de l'opprobre qui ſelon votre ſyſtême deshonore la mémoire de vos peres Chrétiens ; ou bien embraſſez une Religion dans laquelle ils s'eſtimerent trop heureux de vivre & de mourir. Eh ! quel attentat de vouloir accuſer d'impoſture toute la vénérable antiquité, comme ſi tant de fameux perſonnages n'avoient pas eu autant & plus de génie que vous ? Qu'en général les hommes ſoient vains, biſarres, inconſtans, ſuperſtitieux, à la bonne heure ; peut-être même le ſont-ils plus que vous ne le dites : mais que tous les hommes doivent être compris dans l'anathême de vos préjugés ; que jamais il n'y ait eu ni jugement, ni ſcience, ni vertu ; que

des ſçavans dont la poſtérité reſpectera les ouvrages, ayent écrit ſans ſçavoir ce qu'ils vouloient dire ; qu'une Religion adoptée par les plus beaux génies de chaque ſiécle, & de tous les ſiécles collectivement pris, ne ſoit à vos yeux qu'une Religion apocriphe, vous n'y avez pas bien penſé, Cléonime, & ſi tout le monde doute comme vous, nous pouvons tout au moins conclure de tous ces raiſonnemens ſceptiques, que les ſiécles des hommes raiſonnables ne ſont plus.

La vérité de la Religion Chrétienne eſt portée au plus haut degré de démonſtration ; il ne faut que ſçavoir raiſonner pour en ſentir toute la force : une ſeule choſe paroît, ce ſemble, en diminuer l'éclat, c'eſt l'obſcurité de ſes myſtères : mais l'homme vraiment éclairé ou du moins impartial, trouve dans leur profondeur même de puiſſans motifs qui le fortifient dans ſa foi.

## CHAPITRE HUITIEME.

### *L'homme conduit à l'esprit du vrai culte malgré l'obscurité de la foi.*

JEsus-Christ le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, a donc fondé une Religion; la terre aujourd'hui Chrétienne en est la preuve vivante : de sa bouche, le souffle de tout ce qui respire, il a annoncé aux hommes les mystères de sa foi : il a dit que c'étoit à lui à parler, mais que c'étoit à nous à croire; que ce qui nous paroissoit impossible, n'étoit de la part de Dieu qu'un léger essai de sa puissance : » mais je parle, dit-il; & » tandis que le ciel & la terre passeront, » ma parole subsistera éternellement, Luc. 6. 11. » *non transibunt.* » N'êtes-vous pas effrayé, Cléonime, du démenti que les Ecrivains modernes donnent à un Dieu, la vérité par essence? Ici s'offre d'abord le scandale de la terre dans l'audace des humains, qui tournent & retournent la Divinité selon leur fantaisie : quel crime! quel orgueil impérieux! que l'homme

me, ouvrage de boue comme vaſe d'iniquité, s'éleve d'une aîle téméraire juſqu'au trône du Dieu des Dieux! qu'il le faſſe penſer, raiſonner, juger à la maniere des hommes? qu'il meſure la majeſtueuſe profondeur de ſes décrets ſur les chimeres de ſes (1) penſées! mais quel ſacrilége attentat! lorſqu'il a combattu ce qu'il ne pouvoit comprendre, & que dans ſa préſomption il a prétendu entrer avec Dieu comme en conflict de ſcience & de vérité! Fremiſſez, mortels! à l'aſpect de la majeſté du Tout-puiſſant: reſpectez, reſpectez le rideau qui cache le Sanctuaire de ſa Divinité: & ſachez que tous les Héros enſemble des ſciences divines & hu-

(1) L'eſſence de Dieu ſurpaſſe la ſphère des intelligences créées; la raiſon en eſt toute ſimple; c'eſt qu'il eſt impoſſible que le fini comprenne l'infini: Hieron le tyran demanda à Simonide ce que c'étoit que Dieu: celui-ci voulut un jour pour lui répondre, puis deux, enſuite trois. Hieron ſurpris lui demanda la raiſon de délais ſi ſinguliers; » C'eſt, répon» dit Simonide, que plus » j'approfondis cette ma» tiere, plus elle me paroît » obſcure. » Delà vient que Platon dans ſon livre des loix ne veut pas même qu'on demande ce que c'eſt que Dieu. Si Dieu pouvoit être pleinement connu par une intelligence créée, il ne ſeroit point Dieu, puiſqu'alors ſon eſſence ne ſeroit pas plus étendue que la connoiſſance finie; par conſéquent c'eſt nier l'exiſtence de Dieu que de prétendre meſurer ſes grandeurs ſur les lumieres de la raiſon, *negat Deum qui rationibus humanis metiri conatur.* Zeno Veronenſ.

maines, ne ſont que le néant devant le Dieu qui créa les intelligences.

Et c'eſt cette profondeur des myſtères trop au-deſſus de l'eſprit humain qui, par occaſion, a fait naître les héréſies, filles de l'orgueilleuſe ignorance. Il a crû, cet homme, qu'il pouvoit embraſſer les cieux, la terre, les abîmes; & que tout ce qui n'étoit pas conforme à ſon petit génie devenoit problématique par-là même qu'il ne pouvoit le comprendre. Delà l'Evangile a dû lui paroître un fantôme par la ſublimité de ſes myſtères : il n'a pas voulu croire qu'un Dieu immenſe ait été reſſerré dans les bornes d'une Crêche ſous la figure d'un enfant; que le fils d'un Charpentier fût le ſuprême Architecte qui forma la voûte des cieux; qu'une petite Hoſtie cachât le Dieu de grandeur qui renferme l'univers dans ſa main. Tout lui a paru étonnant, incroyable, impoſſible; la réſurrection d'une chair que les vers dévorent dans le tombeau, & dont il ne reſte plus de veſtige; l'immortalité de l'ame qui, à la ſéparation du corps, devient à jamais inviſible; le ſupplice d'un enfer dont le ſeul portrait glace l'eſprit & le cœur; l'avénement du ſiécle futur où le juſte doit régner

Bayl. t. 7, p. 246.

ſur un trône de gloire, tandis que l'impie brûlera dans les flammes de l'éternité : il n'a voulu rien croire de tout cela ; & il s'eſt fait contre tous ces oracles comme une protection de ſon incrédulité, *& mendacio protecti ſumus* (1). Iſaï. c. 28.

Conduit par la raiſon, le Chrétien s'eſt modeſtement renfermé dans les bornes de ſon eſprit : il a baiſſé le regard devant celui dont les Anges ne peuvent ſoutenir l'aſpect : il lui a ſuffi de ſçavoir que Dieu avoit parlé, pour

(1) Par quelle biſarrerie d'eſprits inſcrit-on contre la Religion, parce qu'on n'en comprend point les myſtères, tandis qu'on ne combat point la nature dont on ignore les ſecrets ? Ne devroit-on pas au moins penſer que ſi on n'a pas aſſez de pénétration pour connoître les reſſorts des cauſes ſecondes, on doit à plus forte raiſon en avoir bien moins pour approfondir les deſſeins de la cauſe premiere ? Les vérités de la Religion ſont obſcures, donc leur obſcurité proteſte pour la véracité de Jeſus-Chriſt qui nous les revela : nous auroit-il propoſé des choſes difficiles à croire, ce Dieu qui s'intéreſſoit tant à notre ſalut ; ſi en effet ces choſes n'avoient été infiniment au-deſſus de notre portée ? Auroit-il ſouffert que l'incrédulité eût ravagé ſon Egliſe en perverriſſant les Elus, tandis qu'en nous démontrant les myſteres, s'il avoit été poſſible, toute la terre dans tous les ſiécles ſe fût ſoumiſe à ſa loi ? Dans la diſtance infinie qui ſépare la créature d'avec le Créateur, lequel de deux hommes auroit plus à ſe plaindre de l'obéiſſance qu'exige ici Jeſus-Chriſt ? Ou celui à qui il ordonneroit de croire les myſteres ſans les comprendre : ou celui à qui il feroit une loi de les comprendre ſans les croire ? l'homme en fait de Religion ne ſera-t'il donc jamais d'accord avec lui-même ?

être convaincu de la vérité de ſa parole. Sa Religion a été même d'autant plus divine à ſes yeux, qu'elle lui a paru plus profonde : il a cru : pouvoit-il parvenir à la certitude de la foi par une route plus ſûre que par ſa ſoumiſſion à l'autorité (1) d'un Dieu ? Vous voulez du raiſonnement, mon cher Cléonime, puiſſe cet ouvrage raiſonné vous imprimer les plus vives lumières ! Soyez perſuadé que pour connoître la divinité du Chriſtianiſme, il vous ſuffit, pour ainſi dire, d'être homme de bonne foi. J'argumente contre vous, incrédule Philoſophe ! n'eſt-il pas vrai que l'eſprit n'eſt pas le même dans tous les hommes ; & que de quelque génie que vous vous prévaliez, la Nature peut former un plus habile homme que vous ? Or, appelleriez-vous paradoxes, les lumières ſupérieures d'un homme, vrai miracle d'eſprit ? & voudriez-vous dire qu'il extravague, parce que vous ne pourriez

(1) Les myſteres de la Religion ceſſeroient d'être admirables ſi l'eſprit humain pouvoit les comprendre, c'eſt la penſée de ſaint Gregoire. Cette profondeur incompréhenſible annonce la ſupériorité du Créateur ſur la Créature : nous n'avons donc pas à nous plaindre de l'obſcurité de la Foi. La Foi eſt comme un tribut de dépendance & d'humilité que notre eſprit doit à raiſon de ſa foibleſſe à l'intellect de l'Etre ſuprême.

atteindre à la ſubtilité de ſes raiſonnemens ? Convenez donc qu'il eſt au-deſſus de votre portée des choſes que vous devez reſpecter ; & que par conſéquent Jeſus-Chriſt n'a pas pû vous tromper, quoique vous ne ſoyez pas en état de comprendre ce qu'il a voulu dire : juſques là, vous êtes tout au plus à plaindre de ce que vous êtes dans le catalogue des eſprits médiocres. D'ailleurs, la Nature n'a-t-elle pas ſes ſecrets, que jamais la Philoſophie ne pourra approfondir ? L'eſprit humain n'eſt-il pas néceſſairement renfermé dans les bornes de ſon horiſon ? & vous comprenez apparemment que l'homme n'étant pas un Dieu, ne peut pas tout ſçavoir ſans doute ? Or, s'il eſt des vérités ſurnaturelles ; ſi les ſciences divines & humaines ont des beautés capables de vous éblouir & de vous abattre ; ſi votre génie, fût-il l'oracle des autres génies, ne peut s'élever que juſqu'à une certaine hauteur où il faut néceſſairement qu'il s'arrête, parce que vous êtes homme, c'eſt à-dire, créature : êtes vous raiſonnable de vouloir vous donner des eſſors au-deſſus de vos forces ? de ſonder des vérités inacceſſibles aux intelligences

même céleſtes ? de prétendre que les myſtères ſont faux, parce qu'il ne vous a pas été donné d'en dévoiler l'obſcurité ? Jeſus-Chriſt ne s'eſt donc pas trompé (1) dans ſon Evangile comme vous dites ; c'eſt la foibleſſe de votre eſprit qui vous trompe ſur la ſublimité de ſon Evangile. Seriez-vous un impoſteur, vous, ſi vous déployiez aux yeux d'un peuple ignorant les ſecrets de votre Philoſophie, la prédiction des Comètes, la ſimpathie entre Saturne & Jupiter, le ſéjour du Soleil dans les palais du Zodiaque, l'immenſe étendue de la Région Planétaire. L'étalage de toute ces beautés vous attireroit peut-être le mépris : mais le peuple ſeroit toujours peuple ; & vous ſeriez un bon Aſtronome. Mais encore, ne convenez-vous point que les créatures ſenſibles & intellectuelles ſont renfermées chacune dans ſa claſſe particuliere ; & qu'elles ont le plus ou le moins de

(1) » La raiſon doit ſe » taire, dit Bayle, quand » la voix de Dieu parle. » Le caractère de la Reli» gion Chrétienne, conti» nue-t'il, eſt de deman» der la ſoumiſſion de notre » eſprit à l'autorité de » Dieu qui nous a révélé » des vérités qui ſurpaſſent » infiniment la portée de » notre raiſon. » Quel triomphe pour la foi que ce témoignage du plus impie des Philoſophes modernes !

connoiſſance ſelon l'eſpéce qui les compoſe ? Le taureau n'a certainement pas la fineſſe d'inſtinct de l'éléphant, ni l'éléphant celle du ſinge. Vous avez de l'eſprit vous, homme ! mais les Démons en ont plus que vous ; & les Chérubins plus que les Démons : Dieu fit tout avec poids, nombre & meſure, *in menſura, numero & pondere.* Si donc la taupe ne peut atteindre à l'adreſſe du caſtor ; le caſtor au raiſonnement de l'homme ; l'homme aux ſubtilités des céleſtes intelligences : que prétendez-vous dire lorſque vous vous plaignez de l'obſcurité des myſtères ? qu'avant de ſoumettre votre eſprit, vous mettez en queſtion les vérités de foi ? que vous vous irritez de ce que la ſcience de Dieu vous ſurmonte & vous déconcerte ? Eſt-ce donc que le vil inſecte peut le diſputer aux ſubſtances ſpirituelles ? que votre cerveau doit renfermer tout ce qui eſt poſſible ? qu'il faut que vous n'ignoriez rien ? & que les Séraphins mêmes n'en ſachent pas plus que vous ? Vous voulez tout ſoumettre à l'empire de votre génie ; & vous ne voyez pas que tout vous échappe, & qu'on ſe moque de vous. Sçaviez-vous ſans l'expérience, que les Aquilons glaceroient

Sap. c. 11.

Penſ. philoſ. §. 36.

renferme dans ſa ſphère; elle eſt dans l'inaction : ou ſi elle agit, ce n'eſt que pour avouer devant Dieu ſon impuiſſance, & confeſſer en l'adorant qu'il eſt impoſſible à la créature, fût-elle éclairée de la lumière de la gloire, de connoître à fond le pouvoir de la ſuprême Divinité. Je vous demande, Cléonime, ſi à tout cela il y a quelque choſe d'incompréhenſible ? ſi en raiſonnant ainſi il peut reſter quelque doute ſur l'obſcurité des myſtéres ? ſi lorſqu'on veut s'entendre, on ne peut point conſerver les droits de la foi ſans attenter ſur ceux de la raiſon ? Ne faut-il pas être épris d'un orgueil bien miſérable pour entreprendre de voler ſur les aîles d'une imagination folle, juſqu'à la ſublimité de la ſcience du Très-Haut ?

La Religion a dû être voilée de l'obſcurité des myſtéres du moins par reſpect pour la Divinité : voilà ce que nous comprenons encore. Sans elle la grandeur de Dieu eût été avilie aux Clem. Al. Strom. l. 5, c.

qu'ils ſont révélés, & que de l'autre la révélation ne ſçauroit être douteuſe, parce qu'elle eſt marquée au coin de l'évidence, *quippè qui Chriſtianum auctoritas ſimul & veritas tuetiſſimum faciunt*, S. Aug. La raiſon & l'incrédulité ſont diamétralement oppoſées ; de l'homme de bonne foi au Chrétien perſuadé il n'y a qu'un pas.

ſurpaſſe la raiſon. Elle n'exige pas que nous renonçions à l'uſage ſenſé de nos lumières, c'eſt-à-dire à ces principes de certitude qui naturellement produiſent l'évidence ; mais bien à la méthode que nous obſervons dans la recherche & la connoiſſance des choſes naturelles: ainſi, ſe ſoumettre à la foi ; c'eſt judicieuſement raiſonner ; parce que c'eſt convenir que Dieu eſt infaillible : & vouloir approfondir les myſtéres de foi ; c'eſt pitoyablement philoſopher ; parce que c'eſt prétendre que Dieu n'eſt point incompréhenſible : or puiſque la liaiſon des puiſſances bornées avec des objets infinis devient impoſſible à des ſujets

même ſujet deux qualités évidemment oppoſées ; les myſteres n'ont aucune liaiſon avec les vérités connues par la lumiere naturelle : la révélation qui les enſeigne eſt leur unique preuve : or ce que Dieu revele ne peut pas tomber dans le cas de la contradiction, même ſelon notre façon de penſer ; parce qu'il implique qu'il révele des myſtères oppoſés à la raiſon naturelle qui deſcend de Dieu même. Ainſi nous croyons les myſtères avec raiſon, quoiqu'ils ſoient au-deſſus de la raiſon : myſteres qui, quoique incompréhenſibles, ſont pourtant à la portée de la raiſon éclairée par rapport au motif qui nous les fait croire, qui eſt l'autorité d'un Dieu : par-là la foi conſerve ſes deux eſſentiels caractères, l'obſcurité & la certitude, ſans leſquels la Religion ne ſeroit plus. » Si on ſoumet tout » à la raiſon, dit M. Paſ» chal, l'Evangile n'aura » plus rien de ſurnaturel ; » & ſi on choque les prin» cipes de la raiſon, il ſera » abſurde & ridicule. »

Comprenez, mon cher Cléonime, ce que je veux dire : c'eſt ici le ſecret de la ſageſſe de Dieu, dans l'obſcurité des myſtéres de la Religion. Si la foi dépendoit du raiſonnement ; dès lors par conſéquent il faudroit attendre l'âge de raiſon pour avoir la foi : les hommes trop bornés dans leurs lumières ne pourroient être que matériellement chrétiens : le ſexe juſtifieroit ſon incrédulité par l'injuſtice de la loi qui lui interdit le ſanctuaire des ſciences ſublimes. Dès lors la foi ſeroit aſſujettie aux caprices de l'eſprit : les préjugés de l'enfance & de l'éducation le diſputeroient à la force de la vérité : le Philoſophe moins humble dans ſes déciſions, quoique plus habile en découvertes, ſeroit en droit de propoſer ſes rêveries pour régle de créance catholique. Dès lors, ſi la foi dépend du raiſonnement, chaque peuple prétendra interpréter les oracles du S. Eſprit : chacun propoſera ſes argumens, & tirera les conſéquences ſelon l'eſprit national, François, Anglois, Eſpagnol, Allemand, Italien : & alors comment diſcerner la vraie Religion ? Comment éviter le danger de l'erreur ? comment être aſſuré de la Divinité de ſon culte ? & alors où chercher le véri-

table croiant ? où ſera le trône de la vérité ? où faudra-t-il aller adorer ? à Pékin ? à Moſcou ? à Londres ? à Paris ? à Rome ? à Maſulipatan ? Où trouver Jeſus-Chriſt, ce Dieu des Chrétiens qui eſt venu éclairer tout homme venant au monde ? il a donc fallu que Dieu ait interpoſé ſon autorité pour prévenir les ſcandales de ſon Egliſe : pour cela il a dû propoſer des myſtéres au-deſſus de l'eſprit humain, audeſſus de tout raiſonnement : qu'a-t-il fait ? il a preſcrit une régle également favorable au ſalut des ſavans & des ignorans ; c'eſt la foi : cette foi chrétienne, qui convainc intimement l'homme que Dieu ne peut tromper : alors, par la certitude de cette foi on a ſçu où étoit la vraie Religion : on a diſtingué l'encens qu'il falloit offrir : le berger dans ſa cabane a fait preuve de catholicité comme l'Apôtre dans ſa chaire : tous les peuples n'ont eû qu'une même créance, comme il n'y a qu'une ſeule Religion fondée par un ſeul Jeſus-Chriſt : cette conduite de Dieu eſt-elle ſage ? qu'en penſez vous, Ecrivains modernes ! l'Orient & l'Occident ſeroient-ils d'accord comme ils le ſont, s'il étoit permis de diſputer ? comment un raiſonnement

Joan. c. 1.

ſes décrets ? traiter de ſuperſtition le culte d'un Dieu caché, & d'impoſture ſes oracles myſtérieux ? Quel attentat ! d'approfondir aujourd'hui les vérités de la Religion du Dieu vivant, tandis qu'autrefois on ne pouvoit queſtionner ſans crime, ſur les menſonges des ſtatues de bronze. Pauſan. Corinth.

La raiſon prépare & conduit l'homme à la foi : mais les myſtéres de foi n'ont pas dû ſubir la loi du raiſonnement ; la Religion alors eût été un vrai monſtre ; l'eſprit humain l'auroit défigurée, & pour ainſi dire rendue méconnoiſſable. Vous le ſavez, Cléonime, un chacun abonde dans ſon ſens ; & ſe fait des ſyſtêmes ſelon ſes lumières, ſes préjugés, & même ſes caprices. Retracez-vous les diſputes de l'antiquité philoſophique : que d'opinions différentes ne voyez-vous point ſur une même matiere ? Que de Sectes ne ſortirent pas d'une même école ? & aujourd'hui que la nature eſt plus développée, les hommes pour cela en ſont-ils plus d'accord ? ne trouve-t-on point à chaque pas de ces Philoſophiſtes pointilleux qui portent le rafinement juſqu'à ſubtiliſer ſur l'évidence ? les vérités fondamentales de l'Evangile n'ont donc pas dû être Origen in Celſum. l. 1, p. 10.

ſi naturel a-t-il échappé à la ſublimité de votre génie ? mais penſez vous qu'en raiſonnant ainſi, il puiſſe reſter dans l'eſprit du chrétien des ſcrupules ſur la vérité de ſa Religion ?

Les myſteres de foi ne ſont point fabuleux, parce qu'ils ſont au-deſſus de la raiſon, non ſans doute : leur obſcurité au-contraire eſt la preuve de leur divinité. Tout ce qu'a dit Jeſus-Chriſt a dû être ſurnaturel, parce que tout ſe rapporte au ſalut, l'ouvrage de ſon amour, de ſa ſageſſe, de ſa toute-puiſſante vertu. C'eſt un Dieu qui agit ici en perſonne; qui révele ſa gloire; qui prophétiſe ; qui careſſe, qui menace : c'eſt l'homme qu'il veut élever au rang des Anges en lui preſcrivant un culte digne de ſa ſuprême grandeur : tout par conſéquent doit être ici divin, l'autel, le Prêtre, la victime, l'adorateur avec ſon encens. Sous le moindre Symbole eſt cachée la grace du Saint Eſprit, ſous l'eau bénite, ſous le ſigne de la croix, ſous l'inflexion de la tête. Nous ne voyons que l'eau ; mais c'eſt une eau que le Créateur des mers a ſanctifiée ; ce Dieu qui donne ſa vertu à la roſée du Ciel ; qui du haut des mon- Celſum. l. 7. p. 9.

tagnes précipite les fontaines minérales ; qui distribue les fleuves dans tout ce vaste univers. Dans le Sanctuaire tout est en silence ; ce n'est, ce semble, qu'une hostie : mais dans l'ordre du salut c'est le maître du tonnerre, ce Dieu de Sinaï qui se cache & se montre comme il lui plaît, tantôt dans un buisson, tantôt sous une tente, tantôt au milieu des éclairs lançant ses foudres. Son langage n'est point le langage des hommes, son bras un bras de chair, ni son roiaume n'est pas un roiaume terrestre : ses promesses, son pouvoir, ses oracles, tout en lui frappe, étonne, surmonte l'esprit humain & toute la nature. Il parle en Dieu ; il récompense en Dieu ; il punit en Dieu : il s'asseoit sur son trône ; & alors quel spectacle de gloire & de majesté ! alors les astres pâlissent ; les Cieux s'épouvantent ; les Séraphins s'abattent sur leur front, & cherchent à s'anéantir. La terre, cette terre orgueilleuse, n'est qu'un point que de son pied il peut réduire en poudre avec ses habitans : les Rois qui la dominent ne méritent pas même d'être ses esclaves : ses génies n'ont point d'esprit à ses yeux ; ce sont des enfans

qui ignoreroient même ſon nom s'il ne le leur avoit appris : ſa bouche s'eſt ouverte ; à l'inſtant tous les torrens de ſcience & de ſageſſe ont coulé. Il deſcend ſous la forme de notre chair, ce Dieu d'ineffable puiſſance ! il donne aux hommes une Religion : il leur fait part des grandeurs qu'elle renferme, des myſteres qui la voilent, des hommages qu'elle exige : il déploie toutes les magnificences de ſon amour, & les rigueurs de ſa vengereſſe juſtice ! Etiez-vous en état, Cléonime, de ſupporter le poids de tant de terreur & de gloire ſi, pour vous donner cette loi, la Divinité ſe fût montrée à la terre d'une maniere ſenſible ? Eh ! croyez-vous donc que ce Dieu dont l'œil des mortels ne ſçauroit ſoutenir l'aſpect, ne puiſſe pas faire des choſes que tout votre eſprit ne pourroit comprendre ? Concluons donc que l'obſcurité des myſteres n'infirme point la vérité de la foi ; que leur profondeur n'a dû ni pû tomber ſous le raiſonnement humain ; que quand bien même tout ſeroit ténébres dans la Religion, le Chrétien devroit également croire avec certitude, puiſqu'il eſt impoſſible que Dieu ſe

S. Chryſoſt. hom. 60.

trompé, ni qu'il cherche à tromper : (1) éh ! n'en eſt-ce point trop de nous avoir appris que vous étiez miſéricordieux, ô mon Dieu ! ſans expoſer à nos yeux la grandeur de votre ſageſſe, ni même l'étendue de votre amour ! je l'ai éprouvée cette miſéricorde, Seigneur, lorſ-

(1) Qu'on enviſage la foi ſoit du côté des myſteres qu'elle propoſe, ſoit du côté de la gloire qu'elle fait eſperer, ſoit par rapport aux ſupplices dont elle menace, l'homme raiſonnable y trouve des motifs puiſſans qui l'engagent à s'y ſoumettre : quoi de plus glorieux pour lui que de profeſſer la Religion d'un Dieu dont les grandeurs ſont infiniment au-deſſus de tout ce qu'on peut dire ou penſer ? Ne trouve-t'il pas plus d'avantage à croire qu'il y a un Enfer, qu'à pencher vers des doutes cruels qui joints au remords du crime ſont un vrai déſeſpoir ? Eh ! quel objet plus digne de ſes penchans & plus propre à radoucir les malheurs de ſa vie qu'une gloire éternelle dont Dieu promet ſur ſa parole de récompenſer ſa vertu ! ſi la Religion Chrétienne permettoit les plaiſirs des ſens, il n'eſt point d'homme qui dans la conſidération de tout ce qu'elle a de ſublime & de conſolant ne ſe ſoumit à ſa foi malgré l'obſcurité de ſes myſteres ! aveugles que nous ſommes, la ſainteté de ſes loix ne proteſte-t'elle point pour la divinité de ſon origine ? Et ne devons-nous pas croire que tout en elle eſt céleſte par là même qu'elle eſt ennemie de tout ſyſtême d'iniquité ? Quel contraſte ſingulier entre l'incredule & le fidele croyant ! l'un qui ne pouvant aimer la volupté, combat les myſteres de la Religion ; & l'autre qui adore les myſteres de la Religion, puiſqu'elle condamne la volupté. L'impie ne ſera t'il point jaloux de la joie de l'homme Chrétien ? ou plutôt ne voudra-t'il jamais ſe guérir du ver rongeur que nourriſſent dans ſon ame ſes incertitudes ſur les promeſſes de la foi ? *juvat hoc credere, ſperare delectat, non credidiſſe pœna eſt.* Sanctus Ambroſius.

que par des routes ſpacieuſes & battues vous m'avez conduit à la connoiſſance de votre Fils ! ſous quels traits lumineux ſa Religion s'eſt-elle offerte à mon eſprit, cette Religion que je prenois pour un fantôme, mais dont je ſens la vérité comme celle de ma propre exiſtence ! J'ignore, ô mon Dieu ! la cauſe de mes anciennes erreurs, & la teneur de vos arrêts ſur mon éternelle deſtinée : mais je ſçais que je ſuis Chrétien : en vain mon cœur s'oppoſeroit à la certitude de ma foi (1) ; les lumieres de mon ame, je le confeſſe, Seigneur, étouffent le cri de mes penchans : je ſuis Chrétien : les prophéties, l'hiſtoire, la tradition, mon propre eſprit, tout en moi & hors de moi ébranle, ſappe, renverſe le plan de mon incrédulité. Je la connois, Seigneur ! cette Religion vé-

(1) » Vous dites que » vous ne pouvez croire, » dit M. Paſchal : appre- » nez au moins votre im- » puiſſance à croire, puiſ » que la raiſon vous y » porte : travaillez à vous » convaincre, non par » l'augmentation des gra- » ces de Dieu, mais par la » diminution de vos paſ- » ſions : apprenez la route » de la foi de ceux qui » étoient tels que vous, & » qui préſentement n'ont » aucun doute. En quit- » tant vos paſſions, vous » aurez bientôt la foi ; » c'eſt à vous à commen- » cer : je ne puis pas vous » donner la foi ; mais vous » pouvez quitter les plai- » ſirs, & éprouver ſi ce » que je dis eſt vrai. »

nérable qui mérita l'hommage de tous les siécles : mais faites gouter à mon ame les délices que vous promettez à ceux qui la cherchent ; *cogitare ergo de illa sensus est consummatus, & qui vigilaverit propter illam, cito securus erit.*

Sap. 1, c. 6.

# CONCLUSION

*de la premiere Partie.*

LA nature, la Loi, l'Evangile, tout fait ſentir à l'homme la néceſſité du culte : donc l'homme doit être chrétien, puiſque le chriſtianiſme eſt la fin de la création, & l'unique objet des deſſeins d'un Dieu : donc on n'adore plus à Memphis, à Jeruſalem, mais bien à Rome où Jeſus-Chriſt a fondé le trône de la vérité : voilà l'impreſſion que laiſſent dans l'eſprit l'hiſtoire & le tableau de la Religion Chrétienne : impreſſion que toute l'encre des Ecrivains modernes n'effacera point ſans doute.

Que l'incrédule ſe faſſe une loi ſelon l'inſtinct de ſes idées ; qu'il s'obſtine à combattre la vérité, lorſqu'elle ne s'accorde pas avec les préjugés de ſon imagination ; qu'il s'endorme même ſur ſa derniere fin, juſqu'à ne vouloir ni éclaircir ſes doutes, ni réformer ſes mœurs, à qui s'en prendra-t-il s'il vient à périr, & tous les argumens de ſon orgueil lui feront-ils décliner les

jugemens d'un Dieu qui fixe avec juſtice & ſageſſe la deſtinée de ſes créatures ? L'obéiſſance aux volontés de cet Etre ſuprême étoit un objet trop important, pour que l'homme raiſonnable voulût ici ſecouer la dépendance: il n'a pû douter qu'il ne lui fallut obéir à la voix de tant d'oracles qui lui prêchoient ce devoir : le ciel, la terre, les abîmes, ſon propre cœur, tout lui annonçoit le reſpect & l'amour pour ſon Dieu : mais il ne ſavoit pas bien comment il falloit adorer une Majeſté ſi accablante, & ce qu'elle exigeoit ſpécialement du tribut de ſon culte ; ignorance dont il vouloit ſe guérir, puiſqu'elle lui devenoit trop funeſte. Il n'a pas imité les hommes inſenſés, qui d'un pas ferme & tranquille vont au précipice : il a cherché un vrai ſage qui lui ſervit de guide & de flambeau : la vérité étoit ſur la terre, & Dieu la réſervoit aux hommes de bonne volonté : il l'a conſidérée ; il a ſondé ſon origine, ſa fin, ſa légiſlation ; & il a vu ſans aucune ombre d'illuſion que c'étoit véritablement elle qu'il deſiroit connoître : a-t-il pû fermer les yeux à cette lumiere divine qui l'éclairoit d'une maniere

maniere ſi ſenſible, & d'ailleurs ſi conforme aux lumieres de ſa propre raiſon.

Cette Religion a diſſipé tous les preſtiges de ſon ancienne erreur : il a vû que tous ſes caractères étoient marqués au ſceau de la Divinité ; ſon antiquité : qu'étoient à ſes yeux les autres Religions ? Des ſectes qui devoient leur naiſſance à des hommes comme lui, & dont le nom n'étoit pas toujours reſpectable : les titres anciens dont elles ſe prévaloient, n'étoient fondés que ſur des récits fabuleux auſſi ridicules que la plûpart de leurs cérémonies : les maximes de leur culte varioient à meſure que leurs Prêtres changeoient d'humeur ou de paſſion : elles ne faiſoient que commencer à paroître ; les fondemens de leurs Temples étoient encore tout récens. Ici, c'eſt une Religion qui naquit avec les ſiécles : le Dieu que le Chrétien adore eſt le Dieu que le premier homme aima dans ſon innocence : c'eſt une chaîne de culte intérieur & extérieur qui du premier chef s'étend juſqu'à la derniere famille ſainte : tout y eſt ſuivi, conſtant, authentiquement & méthodiquement prouvé : les fictions, les ab-

ſurdités, l'impoſture en ſont entierement bannies ; c'eſt la Religion de la raiſon ; elles ont toutes deux le caractère de la vérité, comme elles datent toutes deux de la même époque.

A l'antiquité de la Religion ſe joint la ſainteté. Que ſe propoſoit l'homme en cherchant à connoître Dieu ? N'étoit-ce pas de l'aimer & de le ſervir comme ſon Créateur & ſon bienfaiteur ? Il lui falloit donc être Chrétien. Dans cette Religion tout ce qui a trait à la Divinité eſt développé avec zèle, avec droiture, avec dignité : ce ſont par tout des deſcriptions riches de ſes attributs, de ſa ſageſſe, de ſa puiſſance, de ſa grandeur, de ſa juſtice, de ſa miſéricorde : le fidele croyant y pratique la vertu d'une maniere digne du Createur qui commande & de la créature qui obéit : tout ce qu'il voit eſt ſaint ; tout ce qu'il aime eſt ſaint ; tout ce qu'il fait eſt ſaint ; & ſi le vice corrompt ſon cœur, il a des Sacremens dont la grace le ramene à la ſainteté ; quelle Religion dans l'univers l'eût ainſi conduit à Dieu, l'objet naturel de ſes ſoupirs & le centre de ſa félicité ?

A la ſainteté de la Religion ſe joint la perpétuité. Qu'eſt devenue la Reli-

gion de Zoroaſtre & de Numa ? Où ſont même les Proſélites de tant d'héréſiarques qui fonderent des ſectes impies ? Une nuit fut le témoin de leur naiſſance, un jour les a vû diſparoître. Ici, c'eſt une colonne que toutes les puiſſances des ſiécles n'ont jamais pû renverſer : à Jeruſalem, à Babylone, à Rome, la Religion du vrai Dieu a toujours été la même, toujours pure, toujours belle, toujours incorruptible. Que ſon peuple ait été haï, perſécuté, proſcrit ; qu'on ait attenté ſur ſon honneur, ſur ſa fortune, ſur ſa vie ; jamais on n'a pû lui ravir ſon culte qu'il aima plus que les délices de ſes jours : on lui brûla ſes Temples, mais ſon cœur devint l'autel où il ſacrifia conſtamment au Dieu de ſes peres : en moins d'un an le Grec eſt devenu Mahométan ; depuis le premier ſiécle juſqu'à ce jour les ſerviteurs de Dieu ſont Chrétiens.

A la perpétuité de la Religion ſe joint l'uniformité. Tout dans le monde a été modifié, altéré, réformé, la coutume, la politique, la juriſprudence, les loix des Républiques & des Monarchies ; que de changemens d'un regne à l'autre dans les préjugés, dans les opinions, dans la façon de penſer & d'a-

gir ! Quel portrait de l'inconſtance humaine ne préſenteroit pas à l'eſprit l'hiſtoire des variations de l'univers ! Au milieu de tant de révolutions, la Religion Chrétienne a toujours conſervé ſa foi ſans tache, ſans altération : elle croit aujourd'hui ce qu'elle croyoit dans les ſiécles les plus reculés : point de climat, point de gouvernement où le Chrétien fidèle change de mœurs & de créance : il pratique aujourd'hui ce que ſes peres lui ont enſeigné, & ce que ſes peres avoient appris de leurs ancêtres : au levant, au midi, il eſt par tout le même : il adore ſous le regne préſent ce que les vrais enfans d'Abraham adoroient ſous l'empire des Céſars & des Ezechias : ſa Religion étoit l'ouvrage d'un Dieu ; c'en étoit aſſez ſans doute ; lui étoit-il permis ſans attentat, ou bien à tout l'univers enſemble, d'avoir même l'idée de le reformer ?

A l'uniformité de la Religion ſe joint l'authenticité. Quels motifs de crédibilité pour cet homme, lorſqu'il a vu que cette Religion avoit été reſpectée par les Patriarches, prédite par les Prophétes, prêchée par les Apôtres, illuſtrée par les Confeſſeurs ! Lorſqu'il a compté par milliers les Hiſtoriens qui ont dé-

crit ſes victoires, les Conciles qui ont prononcé ſur ſes dogmes, les Taumaturges qui ont confirmé ſa doctrine, les Prédicateurs qui ont ſoumis les nations à l'eſprit de ſes loix ! lorſqu'il a connu d'une ſcience éclairée, certaine, phyſique, que ſes oracles ont aſſervi à la vérité les plus orgueilleux génies de la terre ; que ſon empire a été aggrandi par les plus ſimples hommes de la terre ; que ſon trône aujourd'hui comme toujours eſt affermi par les plus grands Potentats de la terre ; que ſa beauté conſerve tout ſon éclat au milieu des horreurs que vomiſſent contre elle les plus affreux monſtres de la terre ! Que pouvoit oppoſer, cet homme, à la foule de tant & de ſi convainquans témoignagnes ? Lui étoit-il poſſible d'abjurer le chriſtianiſme ſans être forcé d'avouer ou que tout le monde, ciel, terre, nature humaine & phyſique, ne ſont qu'enchantement ; ou qu'il étoit lui-même le plus miſérable des hommes de renoncer à un culte que lui preſcrivoient la terre & les cieux, de concert avec ſa propre raiſon.

Ce ſont ces caractères ſenſibles du Chriſtianiſme qui impriment dans l'ame du Chrétien une certitude intime de

conviction. Prophéties, époques, miracles, puiſſance, ſainteté, victoires, tout ce qui concerne la Religion lui paroît ſenſible, admirable, dans un ordre tout divin. Il remonte à l'origine de l'homme ; il parcourt les différens âges du monde, la Nature innocente, la Nature criminelle, la Nature réparée ; il combine tous les événemens avec les conſeils d'un Dieu ſage, juſte & miſéricordieux : il jette les yeux ſur cette Egliſe prédite par les Prophétes, fondée par le Meſſie promis, perpétuée malgré les révolutions des Royaumes & des ſectes : il entre dans les Sepulchres des Martyrs, ces vainqueurs de la mort qui, avec tant de courage, ſe dévouerent aux ſupplices : interdit, éclairé, convaincu, il ſe rend à la vérité qui le frappe : ſa raiſon n'écoute plus ſes préjugés ; il adore tout ce qu'il ne voit pas, & il eſt phyſiquement pénétré de tout ce qu'il adore : il croit en Jeſus-Chriſt, parce qu'il eſt Chrétien ; mais il eſt Chrétien, parce qu'il connoît Jeſus-Chriſt : & autant que la foi lui paroiſſoit oppoſée aux lumières de l'eſprit, autant trouveroit-il de la répugnance dans ſon eſprit pour renoncer aux lumières de la foi.

Ainſi la raiſon humaine dévoile pour ainſi dire les myſtères de la Religion, (ſuſpendez-vous, Cléonime! l'eſprit du Chrétien ſonde même les profondeurs de Dieu) que faiſons nous pour parvenir à ce degré de conviction ? La voie eſt toute ſimple ; c'eſt de nous bien aſſurer ſi Dieu a effectivement parlé : or, nous ſçavons à ne pouvoir en douter qu'il a révélé par ſon fils Jeſus-Chriſt tous les myſtères qui ſont l'objet de notre foi : alors la Religion ſe montre à nous comme à découvert, puiſqu'il eſt impoſſible que Dieu veuille tromper. Nous ne comprenons point comment un corps peut être ſans accidens ; mais nous ſçavons de ſcience certaine que Jeſus-Chriſt eſt dans l'Hoſtie, parce qu'il l'a dit : c'eſt dans notre ame un témoignage ſecret, qui proteſte pour la puiſſance & la véracité d'un Dieu, attributs eſſentiels de la Divinité. Nos yeux pourroient nous conduire à l'erreur ; mais notre eſprit ne peut ſe tromper ſur ce que nous croyons, parce que nous croyons ſur la parole de Jeſus-Chriſt qu'il ne nous eſt pas même poſſible de ſuſpecter de menſonge : nous entendons la voix de Dieu ;

1. Corinth. c. 2.

ſes oracles ſont clairs & précis ; nous connoiſſons l'étendue de ſon pouvoir & de ſon amour ; pouvons nous combattre ſon Evangile par des doutes réfléchis ? étouffer les cris de notre raiſon qui nous aſſure & nous convainc que Dieu doit être crû puiſqu'il a parlé ? Ainſi notre conſcience rend témoignage à Jeſus-Chriſt par la connoiſſance que nous avons de ſon infinie ſageſſe : nous croyons les plus impénétrables myſtères comme nous ſommes aſſûrés de notre propre exiſtence ; tous les Philoſophes de l'univers ne pourroient pervertir notre foi, parce qu'ils ne nous perſuaderoient jamais qu'on puiſſe accuſer Dieu d'impoſture : leurs ſophiſmes nous mettroient même ſans réplique ; nous ſentirions toujours que nous ſommes Chrétiens, puiſque la réponſe de notre eſprit ſeroit plus forte contre nous que tous leurs argumens : Eh ! quelle vérité offre aux yeux de l'homme raiſonnable plus d'éclat & plus d'évidence que l'infaillibilité d'un Dieu !

Eh ! en falloit-il donc tant pour détruire dans l'eſprit des peuples l'encens de toute autre Religion ? Mais la ſageſſe éternelle vouloit ſe manifeſter à la ter-

re, d'une maniere d'autant plus ſenſible que le ſalut de l'homme lui étoit cher : elle fit entendre ſa voix par des oracles qui ne laiſſoient plus de doutes ſur les décrets de ſes volontés ; & ce fut elle-même qui de ſa propre bouche nous révéla les myſtères de notre Rédemption : pouvoit-on ignorer alors qu'elle devoit être le culte de Dieu, dès que Dieu lui-même s'étoit expliqué ? Qu'avoit à répliquer la Synagogue elle-même, tandis que Moyſe ſon Légiſlateur reſpectoit la Miſſion & l'Evangile du fils de Marie ? Jeſus-Chriſt ſeul dût Math. c. 17.
être reconnu pour le Docteur des Nations, puiſqu'il confirmoit la ſageſſe de ſes loix par des prodiges qui faiſoient preuve éclatante de ſa Divinité : hé ! quel homme déploya jamais comme Jeſus de Nazareth l'art de bien vivre, la Joan. c. 7.
profondeur des vérités du ſalut, les tréſors des ſciences ſublimes ?

Aujourd'hui l'eſprit du vrai culte eſt controverſé par les diverſités des opinions : le Chriſtianiſme a ſes ennemis & ſes défenſeurs : on veut même ſe perſuader que pour aller à Dieu, il n'importe point de vivre en Chrétien ou Muſulman (1). Mais les hommes y L'eſprit des Loix, tom. 3.

(1) Le Tolerantiſme attaque la ſageſſe de Dieu, p. 58.

penſent-ils ? Et ſi l'intolérance du Chriſtianiſme les révolte, ne devroient-ils pas du moins admettre l'intolérance de la vérité ? Qu'eſt-ce donc qu'un Dieu qui commande ? Quelle eſt la véritable deſtinée de l'homme ? Que ſont tous ces oracles d'un Evangile nouveau dont l'univers retentit ?

Il n'y a qu'une Religion, puiſqu'il n'y a qu'un ſeul Jeſus-Chriſt Rédempteur & Sanctificateur dans l'unité de la foi ; faut-il, ô homme ! un Ange du ciel pour vous le répéter ? la vérité ne ſouffre ni diviſion ni modification ; elle eſt ſim-

Ep. ad Epheſ. c. 4.

& conduit l'homme au déſeſpoir. Quelle ſera l'eſpérance de cet homme, s'il n'eſt aſſuré qu'il honore la Divinité comme elle prétend être honorée ? ou plutôt qu'auroit fait, ce Dieu, en établiſſant dans l'univers un ordre admirable, tandis qu'il n'auroit établi rien de poſitif ſur ſon culte qui eſt le centre où tout doit aboutir ? La diverſité des Religions partageoit les peuples de la terre : l'Egyptien diſputoit le vrai culte au Romain, tandis que le Gaulois accuſoit de vertige le Romain & l'Egyptien : il a donc fallu que Dieu ait levé le différend en fixant les maximes de ſon culte. Pouvoit-il ce, Dieu, ſi juſte, ſi ſage, abandonner l'homme à ſon ignorance, & par-là le mettre dans l'impoſſibilité de lui rendre ſes hommages dans l'eſprit qu'il prétendoit lui être rendus ? Les ſacrifices des mortels étoient ici-bas le plus cher intérêt de la Divinité : il faut donc qu'elle n'ait pas laiſſé ignorer aux hommes la nature de l'encens qu'elle avoit droit d'exiger de leur dépendance, puiſqu'il eſt impoſſible d'ailleurs de lui plaire, ſi on ne l'a loue de la maniere qu'elle veut être adorée.

ple, incorruptible, éternelle ; c'eſt un Dieu qui la conçût dans ſon intelligence ; prétendriez-vous qu'elle ſortît de l'enfer ? la ſageſſe du Tout puiſſant, ſes décrets, ſes volontés nous paroiſſent changer ; mais par rapport à lui, c'eſt toujours la même penſée, le même conſeil, la même fin ; voudriez-vous en faire la réforme ? Il deſcend, ce Dieu, ſur la terre des enfans des hommes ; il leur dicte de ſa propre bouche les maximes de ſon culte : je ſuis votre maître, leur dit-il ; c'eſt donc à moi à vous preſcrire le devoir ſelon mes volontés. Vous adorerez le Seigneur en eſprit & en vérité, non ſur les montagnes de Samarie, ni même à Jéruſalem, mais dans le Sanctuaire que je viens bâtir au milieu de vous de mes propres mains : écoute, terre ! la parole du Dieu vivant ! mon Evangile ſera déſormais ton ſeul oracle : j'ai choiſi mon Egliſe pour la dépoſitaire de mes loix ; & que ce mortel ſoit mis au rang des Idolâtres & des Publicains qui oſera combattre la foi en mon nom, dont je veux qu'elle ſoit l'interprête : qu'eſt-ce que l'homme qui, dans ſon audace, cherche à s'affranchir de la dépendance d'un Dieu ?

Malach. c. 3

Joan. c. 13.

Joan. c. 4.

Math. c. 18.

Quel eſt le puiſſant attrait de nos ames, c'eſt la ſageſſe ? où conſiſte notre plus riche tréſor, c'eſt dans la ſageſſe ? à qui ſommes nous redevables de notre véritable gloire, c'eſt à la ſageſſe ? Réveillons les cendres des morts, & diſons ſans feinte ce que nous en penſons : eſt-ce l'homme de bien qui nous paroit digne d'éloge, ou bien l'homme ſcélérat ? inſenſés que nous ſommes ? la Religion Chrétienne ne préche que la vertu, & nous doutons encore ſi nous devons croire en Jeſus-Chriſt ! ſi les autres Religions, cherchent la ſageſſe, & conduiſent immédiatement à Dieu ; à la bonne heure reſpectons les oracles de Béelphégor : mais rayons du catalogue des grands hommes, les David, les Joſias, les Conſtantin, les Charlemagne, les Louis ; & d'une main reſpectueuſe érigeons des Autels aux inceſtueux Caligula. La nobleſſe du ſang, l'éclat de la fortune, la prééminence des dignités frappent les regards des hommes : la vertu gagne leur cœur & ſuborne leur encens : c'eſt l'amour de la volupté qui ſéduit notre foi ; & nous ne voulons pas comprendre que la volupté nous couvre d'opprobre.

L'homme aime la vie & deſireroit

vivre éternellement ; par conſéquent certains ſiſtêmes philoſophiques combattent l'amour de ſa félicité : peut-il gouter le plaiſir du jour à l'aſpect du tombeau d'où bien-tôt il rentrera dans ſon néant ? La Religion Chrétienne fait eſpérer un bonheur éternel ; Dieu nous l'a promis ſur ſa parole, & la proſpérité des méchans proteſte pour ſon authenticité : ſommes nous ſages de préférer le ſort des bêtes à la deſtinée des Anges, le déſeſpoir de mourir à jamais à l'eſpérance de vivre pour toujours ? & ſi par impoſſible notre foi étoit vaine, eſt-il une joie comparable au plaiſir d'une ſi douce illuſion ? Les juſtes régneront-ils dans le ciel ? les pécheurs brûleront-ils dans les enfers ? le juge des vivans & des morts réſoudra bien-tôt cet impie, mais épouvantable problême. Diſcours ſur la vie heureuſe, pag. 55.

La conſcience porte avec elle ſon témoignage : mais à la foi près, la ſcience ſeule peut diriger & fixer ſon jugement. Comment l'homme ſe flatera-t-il d'être dans la bonne voie s'il ne diſtingue la main qui le guide ? S'il ne connoit les ſentiers où il s'engage ? s'il n'eſt aſſuré que chaque pas le conduit au terme où il doit aboutir ? & alors ne marchera-t-il pas comme au S. Chryſ. in politic. l. 3.

hazard ? ne devra-t-il pas raiſonnablement craindre de s'égarer ? n'attribuera-t'il pas ſa chûte à ſa ſeule témérité, s'il vient à tomber dans le précipice ? qu'eſt-ce qu'une Religion dont j'ignore la véritable origine, & dont le nom de l'Auteur doit m'être ſuſpect ? ſuis-je en ſécurité parce que mes peres y ont vécu, & qu'ils m'ont tranſmis leur foi pour héritage ? le préjugé de l'enfance, l'exemple de mes concitoyens, l'éclat même de mon ſanctuaire, ſont-ce-là des titres pour ma conſcience ſur une matiere qu'il m'importe eſſentiellement de connoître ? Ici le doigt de Dieu eſt viſible. Mahomet, Calvin, Luther, furent le ſcandale de la terre, leur hiſtoire eſt entre nos mains : cependant que de peuples (1) ne vivent point tranquilles ſous leur loi !

(1) Le fameux Synode de Dordrech en Hollande où ſe trouverent les Députés de tous les Corps de la Religion Prétendue Réformée d'Angleterre, d'Ecoſſe, de Genêve, des Suiſſes, du Palatinat, décida que l'Egliſe Romaine étoit une vraie Egliſe où l'on pouvoit faire ſon ſalut : par conſéquent les Prétendus Réformés ſont juſques-là ſouverainement imprudens, en s'obſtinant dans leur erreur, puiſque d'auſſi habiles Théologiens qu'eux leur prouvent que toute héréſie eſt diamétralement oppoſée au ſalut. Une régle de prudence adoptée par tous les peuples de la terre, eſt qu'il faut choiſir le plus ſûr parti dans les choſes douteuſes, ſur-tout en matiere importante. Appelleroit-on homme de bon ſens un voyageur par-

Eſt-il poſſible de comprendre comment en matiere de Religion, des hommes ſcélérats firent des Proſélites, des hommes, dis-je, malheureuſement fameux qui n'eurent rien de remarquable que l'art des impoſtures? Hé! ſur la parole de ces miniſtres de ſatan ne ſe fait-on point comme une protection de ſon impiété? ne croit-on pas rendre gloire à Dieu en profanant ſon ſanctuaire? ne meurt-on pas en paix, comme ſi pour être prédeſtiné il n'importoit point d'avoir vécu en ſacrilége? O Londres! ô Stokolm! ô Biſance! de quel crime vos peres ſe rendent-ils coupables pour livrer ainſi vos enfans au démon du vertige! quel eſprit divin inſpire donc vos Prophétes, dites-nous? où ſont les oracles qui confirmerent l'authenticité

exemple qui, laiſſant un ſentier où de ſon aveu il peut paſſer ſans aucun riſque, s'obſtineroit à paſſer par un autre ſentier où ſon compagnon lui aſſure qu'il va perdre la vie? ou bien un malade flotant entre la vie & la mort qui préfére à l'avis d'un Médecin de bonne foi l'ordonnance d'un Médecin ſuſpect que ſes amis lui proteſtent avoir réſolu de l'empoiſonner? *Je veux donc être Catholique*, repliqua Henri le Grand aux Prétendus Réformés, *puiſque les Catholiques diſent qu'on ſe damne hors de l'Egliſe Romaine*: c'étoit en Prince judicieux prendre le bon parti: ſi les novateurs étoient en voie de perdition, il évitoit au moins ce malheur en abandonnant leur ſecte.

de vos loix ? quand eſt-ce que le Dieu du ciel dit à la terre, toi, Ninive ! tu modifieras l'Evangile de mon fils ? toi, Babylone ! tu renverſeras ſes autels ? & toi, Tyr ! tu combattras ſa Divinité ? Que la Religion Chrétienne ſoit obſcure, ſévere, menaçante, terrible ; Dieu l'a fondée : quel mortel trouvera à redire ſur ſon ouvrage ? l'arbitre ſouverain de la terre & des cieux dépendra-t-il de la volonté de ſes créatures ? Hé ! la vérité ſuprême répétera-t-elle donc deux
L. Job. c. 33. fois ce qu'elle aura voulu dire ? dites nous, Docteurs de l'impiété ! comment le menſonge deſcendit-il de ſon trône, ſi ſelon vous l'Evangile n'eſt qu'une chimere ? ou bien voudrez vous que le peuple chrétien ſe repaiſſe d'illuſions, parce que vous êtes engraiſſés de malice ou d'ignorance ? nous ne cherchons pas ici à combattre : un plus noble intérêt nous preſſe ; c'eſt, mon cher Cléonime, le deſir de vous faire connoître la vérité.

Qu'en matiere de Religion la terre ſoit partagée en autant de ſectes qu'elle renferme de royaumes, ce ſont là des victimes réſervées au Dieu de vengeance pour le jour du carnage. Mais par quel

délire les hommes se creusent-ils l'enfer de leurs propres mains? Jesus-Christ nous a été donné de Dieu pour Maître, pour Pontife, pour Législateur : donc par une conséquence invincible, si nous voulons être sauvés, nous devons croire & faire ce qu'a dit Jesus Christ. Que sont donc dans le monde tous ces noms sacriléges de Pyrrhonisme, de Spinosisme, de Déïsme, de Mahometisme, de Calvinisme, de Protestantisme? le Déïste, le Pyrrhonien, le Mahométan, le Calviniste, ont-ils quelque certitude de foi qui tranquillise raisonnablement leur conscience? Scavent-ils positivement que Jesus-Christ n'est pas le Fils de Dieu? que son culte conduit à l'idolatrie? que ses sacremens sont une abomination? que sa Religion est une Eglise ambitieuse, vindicative, sanguinaire, qui souffle la haine & le carnage? le préjugé, l'audace, l'ignorance, le libertinage ne peuvent pas influer sans doute dans le témoignage de la conscience; c'est la conscience des cœurs endurcis : les vérités chrétiennes, Cléonime, sont sérieuses, importantes, terribles: il ne s'agit pas moins que d'une éternité de bonheur ou de supplices;

Ep. ad Hæb. c. 9.

Anal. de Ray. T. 1, P. 35.

& vivre ici au hazard, c'eſt ſe précipiter en étourdi dans l'abîme de perdition. Sont-ils donc bien aſſurés, tous ces peuples ſéduits, que leur loi eſt le teſtament du vrai Dieu? que le ciel a véritablement inſpiré leurs légiſlateurs? qu'ils peuvent ſans danger abjurer la foi en Jeſus-Chriſt? qu'à la mort leurs ames paſſeront au ſéjour des bienheureux, quoique chargées de tous les crimes d'une vie licencieuſe? une affaire de ſi terrible conſéquence ne ſouffre point ſans doute la moindre incertitude : qu'eſt-ce qu'une Religion où l'on marche tête levée ſans ſcavoir ſi l'on va aux enfers! n'ont-ils donc point, ces deſcendans de Patriarches hérétiques, le moindre ſcrupule ſur la divinité de leurs ſectes? n'ont-ils jamais oui dire que Spinoſa porta l'extravagance juſqu'à profeſſer publiquement l'athéïſme? que Luther fût un moine défroqué qui, par un double ſacrilége, ſouilla le cloître des Vierges? que Calvin ne fît le novateur que par l'inſtinct d'un ambitieux genie; que dans les dernieres années de ſa vie, Dieu le frappa de cent playes; & qu'enfin il mourut dans ſon déſeſpoir, ſignant de ſa bouche l'arrêt de

ſon ſupplice éternel? ô Dieu! quel démon régne ſur la terre! comment l'enfer devient-il la route des cieux! où ſont, ô Dieu! les fruits du ſang de votre Fils! tant de peuples qui affectent de vous méconnoître, & dont votre juſtice ſcelle chaque jour la fatale deſtinée! ils périſſent.....! L'abîme de vos vengeances eſt-il aſſez profond pour engloutir des mortels qui, d'une rage ſi obſtinée, combattent votre S. Eſprit?

L'ignorance de la vérité avilit l'homme à ſes propres yeux. Quelle honte pour lui de ſe laiſſer emporter par le vent de la Doctrine après tant d'oracles dont toute la terre ne ceſſe de retentir! Son orgueil eſt humilié par autant de productions qu'enfante ſon génie bizarre, il n'y trouve rien qui le raſſure ſur la ſolidité de ſon jugement. Il veut que tout ſoit abſurde dans les ouvrages les plus divins, tandis que dans ſon cœur il accuſe d'abſurdité ſes propres ſyſtêmes. Il détruit en un inſtant des principes qu'il n'avoit établis qu'à force de travail; & il invente à la ſueur de ſon front de nouveaux plans qu'il prévoit devoir également détruire: ici Pyrrhonien par étourderie, là Spino-

ſiſte par complaiſance, & bientôt Athée par caprice. Il ne s'écarte pas toujours de la vérité parce qu'il aime l'erreur; il s'attache à l'erreur parce qu'il ne connoît point la vérité : le ſeul point qui ne lui laiſſe point de doute, s'il veut y réfléchir, c'eſt la conviction ſecrete où il eſt de la profondeur de ſon ignorance; peut-on accuſer d'impoſture la Religion Chrétienne d'une bouche qui s'accuſe elle-même de menſonge?

L'ignorance de la vérité fait le ſupplice de l'homme. Ce n'eſt pas la connoiſſance de ce qu'il aime qui doit faire ſon plaiſir; c'eſt la connoiſſance de ce qu'il doit aimer. Quelle peut être la ſérénité de ſon ame lorſqu'il s'épuiſe en recherches ſans ſçavoir ce qu'il déſire? qu'il adopte des ſyſtêmes où il ſuſpecte l'erreur? que la joie de ſon cœur eſt troublée par les incertitudes de ſon eſprit? que malgré la douceur de ſes illuſions il entend une voix ſécrete qui lui reproche l'injuſtice de ſes préjugés? Eh! n'étoient-ce point ces doutes cruels qui faiſoient tant gémir l'antique Philoſophe! Il s'eſtimoit malheureux de ne pouvoir trouver la

vérité qu'il ſe faiſoit un devoir de chercher : toute ſa ſcience lui devenoit importune, par le regret d'ignorer ce qu'il lui importoit eſſentiellement de connoître : il déteſtoit dans ſon ame une phiſoſophie qui n'aboutiſſoit qu'à irriter ſa douleur, par-là même qu'elle lui découvroit ſon ignorance ; & s'il n'avoit conſulté que la droiture de ſon eſprit, il eût publiquement renoncé aux glorieuſes prérogatives des Sages. Qu'il faut aimer ſa miſére pour ne point s'attacher à connoître Dieu, ſans lequel on ne peut être que ſouverainement miſérable !

L'averſion pour la vérité n'eſt pas le péché d'un homme, c'eſt le crime d'un Démon. Les mortels ne ſont-ils donc faits que pour vivre en infâmes, ſans aucune obéiſſance à la loi ? Eſt-ce pour les bêtes que ſe font entendre les oracles les plus précis & de la nature & des Cieux ? Aurions-nous donc réſolu de renverſer le Tout-Puiſſant de ſon trône, & de ne vouloir pour Etre ſuprême que l'idole de nos penchans ? Quelle bouche ſur la terre ou dans l'abîme juſtifiera le forfait de la créature raiſonnable qui perd de vûe l'objet de

ſon exiſtence ? Ne pas connoître la vérité, c'eſt ſtupidité d'eſprit : ne vouloir pas connoître la vérité, parce qu'elle gêne notre conduite, ce ſont deux forfaits que le Dieu vivant vengera par les flammes.

Plus ami de lui-même, le Chrétien, plus raiſonnable, plus prudent, ſouſcrit autant par honneur que par devoir au témoignage de ſon cœur. Il adopte de bonne foi une Religion dont la vérité offre à ſon eſprit tous les caractères de certitude : il ſçait que l'ignorance affectée loin de juſtifier l'homme ne ſert qu'à le rendre plus criminel. Puis-je fermer les yeux, dit-il, à la lumiere qui me frappe ? Eh ! quel outrage fais-je à mon Créateur, ſi je ne lui rends le tribut d'obéiſſance que ma raiſon m'inſpire ? La Religion Chrétienne remplit la terre de la gloire de ſon nom ; j'entends dire que ſans elle il n'y a point d'eſpérance en la vie future : que ne devrois je point faire pour chercher en elle mon ſalut, ſi je n'avois le bonheur de la connoître & de l'aimer ? quelle ſeroit donc ma fureur d'éteindre le flambeau qu'elle allume dans mon ame ? de renoncer au Chriſtianiſme par une

apoſtaſie du bon ſens qui dégrade en moi & l'homme raiſonnable, & l'enfant de Dieu ? Jeſus-Chriſt me propoſe ſa croix que mon cœur refuſe d'accepter : mais ſa ſuprême autorité dépend-elle de mon penchant ? ou bien eſt-ce à mes paſſions à faire le choix de mon Evangile ? ne ſuis-je pas le plus miſérable des hommes de vouloir faire de Dieu l'eſclave de mes plaiſirs ? de refuſer de vivre ſous ſes loix parce qu'il me plaît de vivre en libertin ? quoiqu'il en ſoit, ma raiſon eſt contre moi-même ; la vérité de la Religion Chrétienne a pour moi tous les degrés d'évidence : que pourrois-je attendre qu'un tourment éternel, ſi contre ma conſcience j'entreprenois de me faire des ſyſtêmes impies ?

Point de milieu entre la foi & l'incrédulité : ou nous devons renoncer à Jeſus-Chriſt, ou remplir tous les préceptes de ſa loi. Les Temples de Dieu ſont ſans nombre dans toutes nos Provinces ; nous reſpectons dans nos Prêtres un caractère divin qui les éleve au deſſus des autres hommes ; nos genoux fléchiſſent à l'aſpect du Sanctuaire, comme le trône de la majeſté ſuprême ; nos ſolemnités ſont pour nous des jours pri-

vilégiés, des jours de repos, des jours de triomphe; l'arbre de la croix eſt planté dans nos places publiques en témoignage de notre foi aux yeux des nations; nous nous faiſons gloire du nom Chrétien; nous avons chacun dans nos maiſons un Oratoire Chrétien; nous ne voulons que des Rois, que des Magiſtrats, que des Epoux Chretiens: eſt ce donc un jeu que nous faiſons de la Religion, lorſque malgré tout cela nous ſommes impies dans le cœur? pouvons nous ſans nous confondre, pratiquer un culte extérieur que nous croyons chimérique? ou bien ne tomberions-nous dans une contradiction ſi abſurde que pour paſſer pour les premiers foux de la terre? ce ſont nos peres qui ont fait paſſer juſqu'à nous ces maximes reſpectables de Religion; elle étoit de leur temps la ſeule véritable: reconnoiſſons donc qu'ils étoient dans la bonne voie, ou détruiſons les monumens qu'ils nous ont tranſmis. Le Mahométan eſt l'objet de nos mépris par ſa ſtupidité à écouter un Prophête ſcélérat; & nous ſommes la fable du Mahométan par la contrariété de notre culte envers un Dieu crucifié.

Oui

Oui, Religion Chrétienne ! vous descendez véritablement du Ciel, & sur votre trône est assise avec vous la puissance de la Divinité ! ô Fille du Roi ! quel triomphe prépare à mon ame l'empire de vos graces ! venez, épouse de mon Christ ! c'est vous aimer que d'avoir le bonheur de vous connoître : je sens que mon cœur est à vous ; venez ; & que l'univers apprenne que ce mortel que votre main couronne est comme un Dieu parmi les autres hommes (1), *ego dixi, Dii estis.* Psal. 81.

(1) Ajoutons à tout ce que nous avons dit une instruction solide que nous donne S. Augustin. » Comment connoître, demande-t'il, la Religion » qu'il faut suivre ? la Sagesse de Dieu y a pourvu, répond ce grand » Docteur, par les oracles » des Prophètes, par l'humanité & la Doctrine de » Jesus-Christ ; par les » souffrances des Martyrs ; » par la vie édifiante des » Saints ; par les miracles » qu'ils ont opérés dans » tous les lieux, les tems » & les circonstances convenables. Dieu nous » ayant donné un secours » si puissant, continue-t'il, » & nous ayant fait voir » des progrès si admirables, pouvons-nous balancer à nous jetter avec » confiance dans le sein de » son Eglise dont l'autorité s'est établie jusqu'à » se faire connoître par» tout le genre humain, » depuis le Siége Apostolique, en suivant la succession des Evêques mal» gré tous les efforts des » Hérétiques qui ont été » condamnés par la foi » même des peuples, par » le poids des décisions des » Conciles, & encore par » l'authenticité des miracles ? Disons donc, conclud ce saint Docteur, » que ne pas reconnoître » cette autorité de l'Eglise » Romaine comme la plus

» respectable, c'est assuré-
» ment le comble de l'im-
» piété, & l'effet d'une
» arrogance qui nous pré-
» cipite dans l'abîme, *hu-
jusce Ecclesiæ æquè vene-
randæ autoritati nolle ob-
temperare, nonne summæ
impietatis apex aut vexil-
lum superbiæ ducentis ad
baratrum?* S. Aug.

*Fin de la premiere Partie.*

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

INC 2017953

LABORATORIO L. GOTTSCHER
VIA DEL BOSCHETTO 97 - ROMA
1988